



Mgr SEGHERS

Conformément aux prescriptions de la Sainte Eglise, nous déclarons ne vouloir en aucune manière prévenir les jugements du S. Siége par l'emploi des mots « sainteté, martyre » et autres analogues, et prendre ces termes dans un sens large.

L'Auteur.

Gand, le 15 novembre 1895.



Lith A V rheughe Gand

l'Abbé **MAURICE DE BAETS**

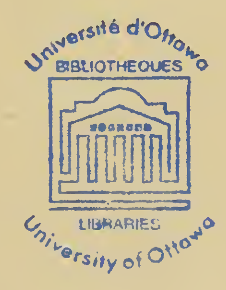
DOCTEUR EN THÉOLOGIE DE L'UNIVERSITÉ GRÉGORIENNE DE ROME
DOCTEUR EN PHILOSOPHIE DE LA MÊME UNIVERSITÉ
SECRÉTAIRE DE SA GRANDEUR Mgr L'ÉVÊQUE DE GAND

Mgr SEGHERS

L'APOTRE DE L'ALASKA







LIBRAIRIE RELIGIEUSE H. OUDIN
PARIS — 10, rue de Mézières
POITIERS — 4, rue de l'Eperon

TYPOGRAPHIE A. SIFFER
GAND, place St Bavon

1896



A SA GRANDEUR

MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE GAND

LETTRE DE MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE GAND.

Gand, 12 novembre 1895, fête de S. Liévin.

CHER MONSIEUR LE DOCTEUR,

Je vous écris ces lignes moins pour vous adresser de légitimes félicitations, que pour vous exprimer ma sincère reconnaissance.

En vous engageant à écrire la vie du grand apôtre de l'Alaska, je savais bien tout ce que vous deviez trouver d'exquises jouissances, dans la recherche des héroïques travaux de celui à qui vous unissaient les liens sacrés du sang ; mais, je ne le cache pas, je désirais, avant tout, que les vertus et les œuvres de cet homme de Dieu fussent retracées et transmises à la postérité, pour l'édification des fidèles, pour l'honneur du diocèse de Gand, et, j'ajouterai, pour la gloire de la Flandre.

Vous avez répondu à mon appel avec un empressement dont je vous sais gré, et avec un succès sur lequel j'attends avec confiance le jugement des lecteurs éclairés.

Puisse votre livre se répandre dans nos familles et dans nos maisons d'éducation. Je ne doute pas qu'il n'y produise les plus heureux effets. La lecture de l'*Introduction*, où, dans la lumière d'une étude si remarquable de psychologie ascétique, vous tracez le portrait vivant et édifiant du héros, suffirait seule à donner de féconds et salutaires résultats. S'il m'était permis de parler ici de moi-même, j'en appellerais aux souvenirs de mes anciens élèves, à qui, lorsque, il y a bien longtemps déjà, je voulais les stimuler à la vertu modeste et forte, et au courage simple et héroïque, je proposais l'exemple de notre noble compatriote.

Que Dieu vous bénisse ainsi que votre œuvre.

Votre tout dévoué,

† ANTOINE, Evêque de Gand.

LETTRE DE SON ÉMINENCE LE CARDINAL GIBBONS.

Cardinal's Residence,
408 N. Charles St. Baltimore.

6 septembre 1894.

MONSIEUR L'ABBÉ,

J'ai reçu votre bonne lettre, dans laquelle vous me demandez de vous exprimer mes sentiments sur le caractère et les vertus du regretté Mgr Seghers, de sainte mémoire.

J'ai eu l'honneur d'être intimement lié avec votre vénérable parent. Nous avons passé ensemble plusieurs semaines à Rome, en 1883, pendant que les archevêques des Etats-Unis préparaient le troisième concile plénier de Baltimore, qui fut tenu en novembre 1884. Le saint Archevêque fut mon hôte, à ma résidence, pendant tout le concile, qui dura cinq semaines. J'eus alors une excellente opportunité d'observer et d'admirer sa connaissance

exacte des lois ecclésiastiques, sa facilité pour la parole publique, son zèle pour la cause de la religion, sa mortification et ses vertus apostoliques.

Ai-je besoin de dire notre affliction à tous, à la triste nouvelle de sa mort héroïque? Son nom demeure en bénédiction parmi nous. L'histoire pourra l'appeler « le premier martyr d'Alaska ».

Je suis avec respect,

Monsieur l'Abbé,

Votre tout dévoué en N. S.,
J. Card. Gibbons,
Archevêque de Baltimore.

A M. l'abbé M. DE BAETS.



PRÉFACE.

J'ai eu le bonheur de connaître personnellement Mgr Seghers. En 1883-1884, j'ai habité avec lui sous le même toit pendant un temps considérable. C'est alors que j'appris à apprécier, très imparfaitement, les qualités de son cœur et de son esprit.

Que de fois, depuis sa mort tragique, l'idée m'était revenue : il faut que la vie d'un tel homme soit écrite ! il faut que l'on connaisse cette grande âme !

Mais jamais je n'avais songé que l'honneur de retracer ses vertus et ses travaux pourrait m'échoir. Une parole d'une autorité devant laquelle je ne pouvais que m'incliner, m'a fait entreprendre ce travail.

Je me mis à l'œuvre aussitôt, recueillant à Gand, à Louvain, aux Etats-Unis, à Rome, les documents et les matériaux nécessaires.

Les encouragements ne m'ont point manqué.

S. E. le cardinal Gibbons daigna m'adresser la lettre que l'on vient de lire.

Mgr Riordan, archevêque de San-Francisco, écrivait à un de mes amis : « Mgr Seghers m'a apparu comme un homme éminemment sage, zélé et prudent, entièrement dévoué à ses

travaux. Ses dernières années, passées dans une des missions les plus difficiles du monde, l'ont fait connaître comme un grand missionnaire, que nulle difficulté ne pouvait arrêter lorsqu'il s'agissait du salut des âmes. Je suis heureux que sa vie s'écrive : ce sera un livre précieux pour tous ceux qui ont connu l'Archevêque (1). »

Mgr Gross, archevêque d'Orégon, disait : « Je suis fort heureux d'apprendre que l'on prépare la biographie du saint archevêque Mgr Seghers; je saluerai ce livre avec joie (2). »

Plusieurs lettres que je reçus, exprimaient l'admiration la plus enthousiaste pour le saint missionnaire. Le supérieur d'une maison religieuse appartenant à un grand ordre, terminait sa lettre par l'invocation : *S. Charles Seghers, priez pour nous !*

« C'était une grande âme, dit Mgr Ireland; je l'admirais et l'aimais! En jetant mes regards autour du sanctuaire de ma cathédrale, au jour où je recevais le Pallium, sa pensée se présentait vivement à mon esprit. Les dernières paroles qu'il m'ait dites ont été : Je serai avec vous lorsque vous recevrez le Pallium. Il me semblait qu'il était avec moi par ses prières (3). »

Mgr Brondel, en annonçant à ses diocésains la mort de l'Archevêque, s'écriait : « Nous avons perdu le Saint qui descendit du siège d'Orégon pour se frayer, en missionnaire, une route au travers des neiges du Youkon. Sa mémoire reste en bénédiction, et sans anticiper sur la voix de l'autorité,

---

(1) Lettre de Mgr Riordan à M. l'abbé Van Hulse, 17 juillet 1894.
(2) Lettre de Mgr Gross à M. l'abbé Van Hulse, 28 novembre 1894.
(3) Lettre de Mgr Ireland à Mgr Brondel, 15 décembre 1888.

nous aimons à nourrir l'idée qu'il est mort de la mort du martyre. »

C'est dire assez le renom de vertu et d'héroïsme que le grand Archevêque a laissé dans les pays auxquels il avait consacré son existence.



Je tiens à exprimer ici ma reconnaissance à ceux qui m'ont aidé dans la lourde tâche de recueillir et de coordonner de nombreux documents.

Je dois des remercîments tout d'abord à mon excellent ami, M. l'abbé Joseph Van Hulse, alors Sous-Régent du Séminaire américain de Louvain, maintenant attaché aux missions du Territoire indien, qui m'a prêté l'assistance la plus dévouée. C'est à la patiente persévérance avec laquelle il a fouillé dans les archives du séminaire, à la correspondance considérable qu'il a échangée avec plusieurs membres du clergé américain, que je suis redevable de la plus grande partie des renseignements. Non content de ces recherches, il a voulu consacrer bien des soirées à m'aider dans le collationnement des pièces.

L'expression de ma gratitude aussi au R. M. Orth, curé de S. Laurent à Portland, que sa reconnaissante affection pour Mgr Seghers a engagé à recueillir et à me transmettre une riche collection de rapports, d'articles de journaux et d'autres documents pleins d'intérêt ;

à M. Brabant, le vaillant missionnaire dont la vie apostolique fut intimement liée à celle de Mgr Seghers ; le lecteur apprendra à connaître et à aimer cet admirable prêtre ;

à LL. GG. Mgr Gross, archevêque d'Orégon, Mgr Lem-

mens, évêque de Vancouver, de qui je tiens le journal de voyage de Mgr Seghers, et Mgr Brondel, évêque de Montana ;

à S. G. Mgr Tosi, maintenant vicaire apostolique d'Alaska, et au R. P. Barnum ;

à Monsieur le capitaine Healy, de la marine des Etats-Unis, qui s'occupa avec zèle de la translation des restes du saint prélat, et qui a eu l'obligeance de me fournir à ce sujet les rapports les plus détaillés ;

aux Sœurs des SS. Noms de Jésus et Marie, qui m'ont communiqué d'intéressants extraits du journal de leur maison de Ste Marie, à Portland ;

aux Révérends Pères Adelhelm, de l'Ordre de S. Benoît, et Cataldo, de la Compagnie de Jésus.

Le Gouvernement belge a bien voulu appuyer auprès du Gouvernement des Etats-Unis la demande que je faisais à ce dernier, d'ouvrir une enquête au sujet des circonstances de la mort de l'héroïque missionnaire et du procès de son meurtrier. Les autorités américaines donnèrent ordre à l'Attorney du district fédéral d'Alaska de me transmettre un rapport sur ces faits, et les réponses à un questionnaire que j'avais communiqué. Ces renseignements m'ont été du plus grand secours.

La Sacrée Congrégation de la Propagande a daigné m'autoriser à faire photographier la lettre par laquelle Mgr Seghers renonçait au siège archiépiscopal d'Orégon, pour retourner à l'évêché de Vancouver.

Je remercie enfin ceux qui ont bien voulu me confier les lettres de Mgr Seghers qu'ils possédaient, surtout Mgr De Neve, le vénérable recteur du Séminaire américain de Louvain.

Grâce à leur concours, j'ai pu réunir *deux cent soixante-*

dix-huit lettres écrites de la main du saint Evêque; j'en ai recueilli aussi une centaine émanant de Mgr Demers, premier évêque de Vancouver, ou d'autres ecclésiastiques, compagnons de labeur de Mgr Seghers.

Outre ces documents et ceux qui m'ont été gracieusement communiqués de toutes parts, j'ai trouvé de nombreuses données dans les articles des Pères Van Rensselaer (1) et Tosi (2), et dans plusieurs revues et journaux de l'époque. Mais le rapport du P. Barnum sur le meurtre de l'Archevêque m'a été surtout d'une grande utilité. Ce travail prend une importance capitale de ce que l'auteur a passé plusieurs années en Alaska, et a écrit d'après les renseignements donnés par des témoins immédiats (3).

J'ai pu de cette manière reconstituer à peu près intégralement la vie de l'héroïque missionnaire.

L'esprit et le cœur de Mgr Seghers se révèlent d'une manière souvent saisissante dans sa correspondance. Le lecteur en retrouvera des passages nombreux et relativement considérables dans tout le cours de l'ouvrage. Il y verra l'élévation de pensée et de sentiment de cet homme remarquable, en même temps qu'il appréciera la délicatesse de sa plume. Malheureusement beaucoup de ces extraits sont traduits de l'anglais ou du flamand, et j'ai peur que la traduction n'ait trop gâté la touche fine de l'original.

* * *

---

(1) *The Apostle of Alaska*, dans l'*American Catholic Quarterly Review*, janvier 1888.

(2) *Alaska*, dans la *Civiltà Cattolica*. 1893.

(3) *True account of the Murder of Archbishop Seghers*, dans l'*American Catholic Quarterly Review*.

J'ai eu en vue, dans ce travail, de faire connaître un grand homme trop ignoré, une gloire de l'Eglise, une gloire de notre Belgique.

J'espère y avoir réussi, grâce à l'aide qui m'a été si généreusement prêtée.

Puisse ce travail contribuer en quelque manière à glorifier Dieu dans son Serviteur.

INTRODUCTION.

Le Christ avait dit à ses Apôtres : « Allez, enseignez toutes les nations. » Il avait ajouté : « Ayez confiance; vous souffrirez; mais j'ai vaincu le monde; vous le vaincrez en mon nom. »

Et les Douze se partagent la terre ; ils marchent, intrépides, à sa conquête. Ils le savent : ils vont au devant des mépris et des souffrances, au devant de la mort ; mais ils vont, oublieux d'eux-mêmes, en quête d'âmes.

Leur premier appel s'adresse au peuple juif; la nation déicide reste sourde à la voix qui la convie au salut; bientôt Paul laisse tomber de ses lèvres la parole de condamnation : « Votre cœur s'est endurci, vos oreilles ont refusé d'entendre, vous avez fermé les yeux, de peur de voir! Sachez-le, le salut est envoyé aux nations; elles écouteront! »

Et la voix des Apôtres retentit par la terre entière, et l'écho s'en propage jusqu'aux confins du monde.

L'Eglise, fidèle à la mission qui lui a été confiée en ses premiers Chefs, n'a cessé de travailler à répandre par-

tout la doctrine du Maître, baptisant les peuples au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit.

La céleste doctrine tombait, divine semence, dans les âmes, levant en floraison féconde au sein des fanges du monde romain. Les dames de haut rang, les sénateurs, les proches parents des Césars donnaient leur nom à l'Eglise, tandis que la foule des plébéiens et des esclaves accourait sous son égide tutélaire. Deux siècles ne s'étaient pas écoulés, et Tertullien proclamait que non seulement les villes de l'Empire, mais le Sénat et le palais des empereurs étaient remplis de chrétiens.

Mais les limites du territoire romain se trouvaient trop étroites pour le zèle des envoyés du Christ : les Barbares apprirent qu'un Dieu incarné avait apporté la lumière au monde. De nombreux missionnaires prêchaient en tout lieu le nom du Christ, et presque tous fécondaient de leur sang le sol qu'ils avaient entrepris de cultiver.

Bientôt des hordes sanguinaires venues des lointains plateaux d'Asie, puis des côtes septentrionales, couvrent l'Europe de ruines ; elles ne cessent de mettre tout à feu et à sang, jusqu'à ce que la Foi en ayant fait des chrétiens, en ait fait en même temps des peuples civilisés.

L'Europe était chrétienne, une partie importante de l'Afrique et de l'Asie connaissait et adorait le Christ ; mais le monde est l'apanage de l'Eglise ; elle ne cessera d'envoyer sur toutes les plages l'élite de ses enfants

que le jour où le monde entier aura reçu la Foi. A peine une terre nouvelle est-elle découverte, que les hérauts du Christ s'embarquent pour ces lointaines contrées, leur porter ou la Foi ou leur sang. Ce sont les deux continents américains, c'est la Chine, le Japon, l'Asie centrale, c'est l'Afrique, qui ouvrent leurs plaines immenses et leurs vastes vallées; et le missionnaire s'en va, n'ayant que la croix pour arme, à la conquête de ces terres nouvelles.

Pacifique conquête, qui ne coûte jamais de sang, que celui du conquérant. Le missionnaire va, et il dit : « Je vous donnerai la vérité, ou je vous donnerai ma vie. » Aussi retrouvons-nous presque toujours, sur les plages civilisées, la tombe d'un homme, ou les tombes d'une légion de héros venus des lointains rivages, et qui ont scellé de leur sang la charte de libération des peuples auxquels ils se sont dévoués.

Aussi faut-il, pour cette œuvre admirable, des hommes qui aient foulé aux pieds l'amour d'eux-mêmes, des hommes imbus de l'esprit que le Christ apporta au monde, des hommes décidés à sauver leurs frères au prix de toutes les souffrances, de toutes les privations, prêts à la persécution, prêts à la mort. Ces hommes, l'esprit chrétien seul peut les former, cet esprit qui, toujours, leur montre l'idéal de leurs désirs, élevé immensément au dessus des recherches de l'égoïsme et des calculs de l'intérêt. Il peut

se trouver des héros en dehors du Christianisme ; mais l'enseignement chrétien forme les hommes à l'héroïque abnégation, parce qu'il apprend à ses fidèles qu'il est quelque chose d'infiniment plus grand, plus noble, plus désirable que la satisfaction des propres désirs, pour justes et élevés qu'ils puissent être : le Bien moral, la volonté de Dieu.

Lorsqu'une âme s'attache à cet idéal de toute l'énergie d'une volonté fortifiée par la grâce ; lorsque, dès les premiers ans, elle lutte contre l'égoïsme, pour aimer le devoir, pour aimer tout ce que Dieu lui prescrit d'aimer ; cette âme s'élève en des affections sublimes qui la rendent capable de tous les dévoûments, de tous les sacrifices ; elle domine toutes les contingences, aimant Dieu, Dieu seul, et tout en Dieu. Ce travail d'épuration par lequel l'âme s'élève et monte, en une sublime ascension, jusqu'à l'amour sans mélange du Bien, est l'œuvre de cette chose si décriée par ceux qui ne l'ont point comprise : de l'ascétique chrétienne.

Car l'ascétique chrétienne consiste tout entière à former la volonté à l'amour pur, sans partage, du Bien en lui-même ; à rejeter de la sphère des appétitions tout ce qui peut combattre ou diminuer cet amour.

Qu'elle est admirable, cette pratique du libre arbitre élevé par la foi et la grâce, combien différente de ce que la disent ceux qui la dénigrent sans la connaître, ceux qui

la regardent comme un amas de futiles pratiques sans idéal et sans motif.

Mesquine elle serait, si elle n'avait d'autre mobile que la haine de tout ce qui est jouissance et plaisir. Mais telle elle n'est pas, telle elle n'a jamais été; toutes ses pratiques, ses mortifications et ses pénitences, ses prières et ses veilles, ses méditations et ses examens de conscience tendent à la réalisation de cet idéal grandiose : attacher la volonté au Bien dans sa réalité absolue, la détacher des biens subjectifs et passagers, en tant qu'ils peuvent mettre obstacle à l'amour plus grand qu'elle doit faire régner dans le cœur humain.

En vue de cet idéal, elle convie l'homme à considérer chaque jour les grandes vérités qui doivent être la norme et le ressort de ses actions; elle l'invite à s'interroger, à scruter les mobiles de ses actes, pour redresser ce qui n'est pas conforme à l'ordre; elle lui conseille de se mortifier, de se vaincre souvent, en faisant l'opposé de ce que l'entraînement lui ferait faire; elle lui enjoint de prier, de demander sans cesse à Celui qui est la Vérité et la Force, de lui donner lumière et constance, de le guider et de le soutenir.

Lorsque l'homme est arrivé, par un travail constant et énergique, à dominer entièrement sa volonté, lorsqu'il a foulé aux pieds tout égoïsme, lorsqu'il a vaincu tous les entraînements et toutes les passions, lorsqu'il n'a plus d'autre mobile et d'autre règle de ses actes que la raison

éclairée par la Foi, il est prêt à tous les dévoûments, à tous les sacrifices, à la vie d'abnégation, à la mort du martyre. — Il est prêt à devenir apôtre.

C'est ainsi que le christianisme a formé des apôtres, dans tous les temps. Interrogez la vie de tous ceux dont l'histoire a conservé les noms et les actes ; il n'en est pas un qui n'ait été formé à cette dure école.

Qu'ils soient de ceux qui ont suivi le Christ durant sa carrière terrestre ; qu'ils soient un Paul, le persécuteur devenu apôtre ; qu'ils se nomment Boniface, Augustin, Denis, François-Xavier, tous ont trempé leur âme dans la prière, la méditation, la mortification.

Que si, laissant ceux que l'Eglise honore comme des saints, nous regardons tant de héros qui ont excité l'admiration du monde entier par leurs vertus et leur courage apostolique, si nous contemplons les Père De Smet et les Père Damieñ, eux aussi ont formé leur volonté, eux aussi ont appris l'abnégation et le dévoûment à l'école de l'ascèse chrétienne.

* * *

Parmi les apôtres de nos temps, il en est un, grand parmi les grands, admirable parmi les plus admirables, dont le zèle a réalisé des prodiges. Malgré une santé plus que chancelante, il a trouvé le moyen de parcourir en tous sens des contrées sans limites, les plus inhospitalières du

globe; il a visité des peuplades dont le nom seul inspirait la terreur, à ce point que l'on considérait comme perdu le malheureux qu'une tempête ou un hasard cruel faisait aborder sur les côtes qu'elles habitaient; il a porté le nom du Christ en des pays où jamais ce nom n'avait été prononcé; il a conquis à la foi catholique le respect des hérétiques et des infidèles.

Ce missionnaire infatigable, c'est le grand Evêque de Vancouver, Monseigneur CHARLES JEAN SEGHERS.

Doué par la nature d'une intelligence vive et pénétrante, il y joignit une âpre ardeur au travail. Il s'assimilait avec une incroyable facilité les langues et les dialectes les plus divers. Bien que l'anglais ne fut point sa langue maternelle, il avait conquis la réputation d'être un des premiers orateurs des côtes du Pacifique. Outre le flamand et le français, il parlait russe et allemand; le chinouk, ce dialecte que l'on entend à Vancouver aussi bien que sur la côte du Pacifique et dans l'intérieur du Continent, lui était familier, et il parvenait à se faire comprendre des indigènes de l'Alaska, dont le langage se ramifie en plus de trente dialectes divers.

Sa science étonnait ceux qui avaient le bonheur de l'approcher, et l'on se demandait où ce missionnaire, toujours en route, trouvait le temps de s'assimiler tant de connaissances. L'étonnement redoublait lorsqu'on trouvait la clef de ce mystère. Pendant ses longues pérégrinations,

ses livres étaient ses compagnons fidèles et inséparables; et c'était en canot, en traîneau, à cheval, que cet homme avide de savoir faisait ses méditations philosophiques, scrutait les profondeurs de la théologie, ou sondait les mystères de la nature [1].

Un jour de décembre 1883, le grand Evêque entrait dans la cellule de séminariste de celui qui écrit ces pages. Tout à coup un sourire éclaira ses traits. Il venait d'apercevoir, parmi les livres de la petite bibliothèque d'étudiant, les *Quæstiones philosophicæ* de Sylvestre Maurus. « Il m'a fait société si souvent dans mes voyages, » me dit-il, en retirant les volumes de leur rayon, les parcourant d'un œil ami.

Il employait toutes ses heures libres à l'étude. Il le savait, la science est une des premières forces du prêtre; il était loin de partager cette illusion des superficiels, que pour parler aux ignorants et aux petits, il ne faut pas de bien profondes connaissances : il se rendait compte que, plus il faut être simple et naïf dans l'exposé d'un enseignement, plus aussi il faut avoir mûri la pensée, plus il faut la voir, dans son intelligence, limpide et dépouillée de tout ce qui peut la ternir. Aussi était-il infatigable à l'étude, et brûlait-il de la soif de savoir. A la question d'un

(1) Le journal de voyage de Mgr Seghers en Alaska mentionne à plusieurs reprises les livres qu'il a lus en route, et les notes qu'il a écrites aux haltes.

ami lui demandant ce qu'il pouvait faire des livres sans nombre qu'il ne cessait de se faire envoyer d'Europe, il répondait : « Un Evêque sans livres est un soldat sans armes; » [1] et lors de son dernier départ pour les régions polaires, d'où il ne devait plus revenir, une de ses plus instantes recommandations était : « Soignez la bibliothèque, » cette bibliothèque qui avait été son œuvre à lui, à laquelle il avait consacré une grande partie de son patrimoine, et qu'il léguait à son diocèse.

Lorsqu'en 1869, il accompagna Mgr Demers, son Evêque, au Concile du Vatican, il s'embarqua avec le bagage relativement léger de connaissances canoniques, retenu d'études courtes et spécialement destinées à former un homme d'action bien plus qu'un homme de science. A son retour de Rome, il possédait la législation ecclésiastique à fond. On vit plus tard des spécialistes se divertir à lui citer en discussion tous les auteurs de quelqu'importance. Il les avait lus tous ; il connaissait leurs opinions et leurs arguments, et en avait fait la plus judicieuse critique.

Il suivait avec un intérêt passionné les questions du jour. « Saint Paul vivant en notre temps se ferait journaliste, » a dit quelqu'un. Mgr Seghers se fit journaliste lorsque l'occasion et le loisir s'en présentaient, et les arti-

(1) Lettre à M. J. D. M., 10 Décembre 1872.

cles qu'il donna dans plusieurs journaux américains firent sensation. Il a pu même écrire : « Saviez-vous que j'ai été pendant quelque temps quasi-éditeur de journal? » (1)

C'était un travailleur infatigable. Il trouvait sa seule récréation dans la musique. Il était musicien dans l'âme, possédait une belle voix bien cultivée, et composait parfois quelques morceaux, qu'il prenait plaisir à enseigner lui-même aux chantres de son église. Ces talents lui furent de la plus grande utilité dans ses missions. L'attrait des peuples primitifs pour la musique est frappant, et cet art est un puissant moyen d'action sur les Indiens.

Mgr Seghers mit aussi à profit ses aptitudes musicales pour noter les chants des diverses peuplades qu'il eut l'occasion de visiter.

Ces connaissances lui furent encore d'une grande utilité pour concevoir et faire exécuter un projet de réforme de la musique religieuse. Son influence en cette matière eut les plus heureux résultats dans l'archidiocèse d'Orégon et dans toute la province.

Autant les qualités de son esprit étaient brillantes, autant étaient supérieurs et nobles les sentiments de son cœur.

Une de ses qualités caractéristiques était la reconnaissance. Ses lettres en débordent ; elle s'y épanche avec

(1) Lettre à M. l'abbé V. L., 4 mars 1891.

une exquise délicatesse. Elle était vive surtout à l'égard de celui qui l'avait formé à la vie des missions, du vénérable recteur du Séminaire américain de Louvain. « Cher Père, lui écrit-il, le 13 décembre 1867, je viens de lire les avis que vous voulez bien me donner. Si vous saviez tout le bien que me font vos paternelles lettres, vous diriez bien sûr qu'elles me sont éminemment salutaires. Je ne sais ce que j'éprouve, je me sens les larmes aux yeux ; ce n'est pas de tristesse, ce n'est pas de joie ; peut-être est-ce de reconnaissance ; mon cœur n'est pas à Louvain ; il est bien ici ; et cependant, tandis que j'écris, il me semble que mon âme entière s'épanche par ma plume... »

Il nourrissait ces mêmes sentiments d'affection profonde et de vive reconnaissance pour son Evêque. « Mon Evêque me traite comme son fils, écrivait-il, et je le respecte et l'aime comme un père » (1).

Il s'efforçait encore de faire pénétrer ces sentiments en autrui. A celui qui devait être plus tard son Vicaire Général et son intime ami, M. Jonckau, il écrivait : « Ce qu'il vous faut apporter aussi, c'est une parfaite soumission à votre Evêque, et un sincère respect pour lui. Mais c'est dire trop peu : nous devons aimer notre Evêque, l'aimer comme notre père » (2).

---

(1) A Mgr De Neve, 18 avril 1866.
(2) 1r octobre 1866.

L'humilité de cet homme éminent était remarquable. On le surprenait grandement, lorsqu'on s'occupait de sa personne, et cette surprise était mêlée d'un sentiment pénible. Son humilité n'était point ce sentiment déprimant qui enlève à l'âme le ressort et la spontanéité. Il voulait de grandes choses, et s'en rendait compte; mais il ne voulait point fonder ses entreprises sur lui-même, il ne voulait point en être le but. Son humilité était le sentiment sublime de celui qui s'est élevé au-dessus de lui-même comme au dessus de ce qui l'entoure, et a porté son esprit et sa volonté en Dieu. Elle était ce que Sainte Thérèse a si bien défini : « l'humilité, c'est la vérité; » mais la vérité nettement, vivement, constamment perçue, entrée dans toute l'activité de l'homme : la claire connaissance de Dieu et de ses grandeurs; la connaissance de soi-même avec toutes les humaines faiblesses, avec sa fragilité et son impuissance; la connaissance de soi-même, avec la volonté énergique de s'élever au-dessus de ses misères, avec le courage de les regarder en face, et de les confesser.

Ce fier courage de l'humilité, il le possédait à un haut degré; témoin ses lettres au Président du Séminaire américain, dans lesquelles il ouvre son cœur tout large, sans dissimuler ses faiblesses, disant en toute simplicité ses défaillances, ses lâchetés d'un moment, tout, en un mot, tout ce qui se passait en lui. Une chose frappe en cette correspondance admirable : faiblesses et victoires, décourage-

ments et triomphes, tout cela est dit, lorsqu'il y a utilité à le dire, du ton simple et net de celui qui parle sans faire de retour sur sa personne, sans songer, pour ainsi dire, qu'il parle de lui-même.

Cet esprit d'humilité, joint au respect et à l'amour pour ses chefs, faisait de lui un modèle de soumission et d'obéissance.

Et toujours, l'âme de cette soumission, de cette obéissance, était la volonté supérieure de faire le bien, de sauver des âmes, de glorifier Dieu. Il s'était offert à lui pour travailler à sa gloire : il s'était donné tout entier à ce grand dessein. Dès ce moment, il était un soldat dans l'armée de son Dieu : il le savait, un soldat, doit avant tout être à la disposition de ses chefs. Les ordres des supérieurs, il les exécutait parce qu'ils étaient pour lui la formule du devoir ; sans les discuter, sans les examiner, — en souffrant parfois vivement, comme lorsque son Evêque lui défendait d'aller travailler parmi les Indiens, — mais obéissant en toute soumission et de grand cœur.

Cet esprit d'obéissance était la cause de sa vive antipathie pour tout ce qui sentait l'attachement à la volonté propre. Ses lettres sont pleines des expressions les plus vives, stigmatisant cette orgueilleuse indépendance. Il sentait que l'obéissance est la loi universelle et la première condition d'un travail harmonique et efficace ; et il souffrait immensément en voyant exalter, parfois même, hélas !

parmi le clergé, cet amour de l'indépendance dans lequel des esprits étroits croient trouver la plus haute expression de la liberté. « Je hais cette conception de la liberté et de l'indépendance. J'ai besoin de trouver quelqu'un qui me parle un langage qui résonne trop rarement à nos oreilles. Je trouve dans ces idées et ces conceptions une telle opposition avec l'esprit catholique, qu'elles m'inspirent le dégoût. Mais je touche un sujet qui me ferait écrire des pages, si je développais ma pensée. » (1)

Ce cœur assoiffé du salut des âmes sentait combien est nécessaire à l'action sacerdotale le plus parfait esprit de soumission ; lorsqu'il voyait de près combien l'action apostolique est entravée par l'esprit frondeur, plein de confiance en soi-même et de mépris pour l'autorité, cet esprit qui règne en maître dans le Nouveau Monde plus encore que dans la vieille Europe, son cœur se brisait de douleur, et se soulevait de dégoût.

Mais la caractéristique de cette grande âme, c'est son indomptable énergie et son dévoûment sans bornes.

L'enthousiasme aveugle, qui refuse de voir les difficultés et précipite inconsidérément dans les aventures, lui était inconnu.

« Ce qu'il vous faut apporter, écrivait-il dans la lettre à M. Jonckau que nous citions tantôt (2), c'est une provision

---

(1) A Mgr De Neve, 1er Août 1867.
(2) 1er octobre 1866.

pour toute la vie, de courage et de force, le feu de l'ardeur pour entreprendre, et l'acier de la constance et de l'énergie pour persévérer. On trouve rarement ces deux choses réunies. Préparez-vous à pratiquer ici ce que l'on nomme l'esprit de renoncement et de sacrifice : *omnibus omnia factus;* venez pour donner votre coup d'épaule au char de la religion, non pour opérer des milliers et des milliers de conversions. Les S. François Xavier ne sont pas aussi nombreux que l'on se l'imagine en Belgique. Venez pour faire progresser quelque peu ce que d'autres ont commencé, pour commencer vous-même ce que vos successeurs feront progresser; et lorsque nous aurons sacrifié notre corps, et notre santé, et notre vie pour le bien, disons-nous après tout : *servi inutiles sumus* ».

Voilà comment il comprenait la vie du missionnaire : il regardait autour de lui, il voyait le bien qu'il y avait à faire, il brûlait de le réaliser; mais en même temps il demeurait maître de lui-même, et savait attendre, s'il le fallait, comme il savait, lorsque les circonstances le permettaient, mettre la main à l'œuvre avec une suprême vigueur.

Oh! comme il brûlait du désir d'aller évangéliser les pauvres Indiens de Vancouver! C'est en termes de feu qu'il en écrit à son vénéré Recteur de Louvain, le confident de toutes ses pensées :

« Une mission indienne, sur la côte Nord, reste confiée

aux soins des Pères Oblats jusqu'à ce que d'autres missionnaires puissent y être envoyés. Deux missions chez les mêmes peuplades, sur la côte Ouest, doivent être fondées; les Indiens n'y ont *jamais, jamais, jamais* vu un prêtre. Que je voudrais y aller! Mais l'Evêque ne le veut pas : primo, parce que vous, vous! (et je vous en veux toujours de ce chef) lui avez dit que ma santé est trop délicate! secondo, parce qu'il ne veut pas se séparer de moi; tertio, parce qu'il a besoin à Victoria d'un prêtre parlant français. J'avais toujours espéré que lorsqu'arriverait un prêtre un peu plus âgé que moi, il serait préposé au couvent et je pourrais aller aux missions. Mais hélas!... Jugez par vous-même : Il y a quelques jours, je demande à Sa Grandeur (c'est la première fois que je lui demande quelque chose) : — Pourquoi ne cherchez-vous pas un bon prêtre pour vos religieuses; envoyez-moi à la côte Ouest. — Le lendemain il me dit : J'ai écrit en Canada pour demander un prêtre. — Pour les religieuses, n'est-ce pas! — Non, pour les sauvages. — Je reste donc enchaîné à Victoria! *Non sicut ego volo, sed sicut Tu!* » (1) Quelques mois plus tard, il revient à son sujet de prédilection : « La côte Ouest, que baigne le Pacifique, n'est habitée que par les sauvages. Pas de blancs; et *jamais* un prêtre n'a mis le pied sur cette terre abandonnée! Il FAUT (et le mot est trois fois souligné) qu'une

---

(1) 18 avril 1866.

mission y soit fondée... » (1) Il n'en tarit pas, et la même année encore, il épanche son cœur : « J'ai demandé à être envoyé chez les Indiens, et je n'ai obtenu qu'un « non » tout court ! Et cependant quelque chose me dit qu'un jour, si je vis, j'irai chez les Indiens ! » (2)

Il ne se fait pas illusion. Il sait les souffrances et les déboires qui attendent le missionnaire parmi ces peuplades grossières et cruelles; il sait les privations de chaque jour, il sait les répugnances qu'il aura à vaincre, ces souffrances de tous les moments, bien plus difficiles à braver que les dangers les plus terribles. Lui-même il écrit :

« Vraiment il me semble que les Indiens ne ressemblent guère aux autres descendants d'Adam. Leur langage, un abominable jargon ; leur personne, quelle odeur ! quelle malpropreté ! Je puis vous assurer, je n'exagère pas : tout le monde n'est pas appelé à être missionnaire chez les Indiens. *Pauci vocati, et non multi!* » (3)

Cependant, l'obéissance seule est capable de le retenir; et lorsque, plus tard, son élévation à l'épiscopat l'a rendu maître de ses actes et de sa personne, il se souvient aussitôt qu'il *faut* que des missions soient fondées; il part, « prêt à tout, même au martyre »; puis, plus

(1) A Mgr De Neve, 1er octobre 1866.
(2) » » 14 novembre 1866.
(3) » » 4 novembre 1865.

tard encore, il renonce au siège archiépiscopal d'Orégon pour retourner à son cher diocèse de Vancouver, parce qu' « il s'est fait missionnaire, non pour vivre en pays civilisé, mais bien parmi les sauvages » (1).

Oh! non, son dévoûment ne se réduisait pas à de fervents désirs : il a fourni une somme énorme de travail, ce prêtre à la santé débile, vomissant le sang à plusieurs reprises, menacé, si pas atteint, de phthisie pulmonaire, condamné par les médecins. Dès les premiers temps, il cumule les fonctions de vicaire de la cathédrale, d'aumônier du couvent, avec un personnel d'une dizaine de religieuses et de cent vingt enfants, de secrétaire de son Evêque, chargé à plusieurs reprises par celui-ci de tout le soin et de toute la responsabilité du matériel du diocèse; il entreprend de longues et pénibles missions dans l'intérieur; et toute cette besogne lui laisse des loisirs pour étudier, pour écrire, à lui le malade, à lui le phthisique! Et lorsque la maladie le frappe plus cruellement, lorsque des amis dévoués le supplient de prendre quelque repos, d'aller jouir pour quelque temps de leur fraternelle hospitalité, de leurs soins dévoués, il répond que ses occupations le réclament; une seule fois il se rend aux appels de son ami M. Brondel, et se repose chez lui... pendant dix jours!

(1) Il les disait ces paroles, en novembre 1883, le jour où il demandait son retour à Vancouver.

En 1878 il revient d'un pénible voyage de seize mois dans les neiges d'Alaska. Il trouve sa nomination de coadjuteur de l'Archevêque d'Orégon. Il ne veut point quitter son diocèse sans en avoir visité de nouveau toutes les missions; il parcourt tout Vancouver, il retourne en Alaska. A peine revenu de cette lointaine course apostolique, il se rend à Portland; huit jours plus tard il se remet en route et voyage pendant seize mois à travers les montagnes d'Orégon, d'Idaho et de Montana.

Plus tard, lorsqu'après le Concile de Baltimore il s'attarde dans les provinces de l'Est pour recueillir les fonds nécessaires à ses expéditions en Alaska, il croirait perdre son temps, s'il ne travaillait d'une façon directe au salut des âmes; pendant les heures qui lui restent, il donne des retraites, il prêche des missions aux ouvriers des grandes villes.

Dans son dernier voyage, après une marche de près de deux mois, il arrive à la Stewart River. Les circonstances lui semblent exiger qu'il se sépare de ses compagnons. Tout autre eût pris au moins un jour de repos; mais il voit seulement le devoir qui l'appelle et les travaux qui le réclament : arrivé le 7 septembre 1886, il part le lendemain pour un voyage de trois cent cinquante lieues, à travers un pays inexploré, en compagnie de son seul domestique, qui devait devenir son meurtrier.

Il ne pouvait entendre parler de repos. Le père

Cataldo, qui fit avec lui plusieurs courses apostoliques dans l'Orégon, lui représentait un jour qu'il se fatiguait à l'excès, en courant à cheval par monts et par vaux, pour instruire et assister les habitants épars de ces contrées. L'archevêque lui répondit avec un sourire : « Lorsque je prêche, je me repose d'être à cheval ; lorsque je suis à cheval, je me repose de prêcher. » (1)

Travailler, toujours, sans relâche, fut le rêve de sa vie, un rêve qu'il réalisa.

Aussi n'est-il pas étonnant qu'un tel prêtre, dès les premiers jours de sa vie apostolique, ait été regardé comme le missionnaire par excellence, comme la cheville ouvrière des missions auxquelles il s'était consacré, que sa présence ait été considérée comme une bénédiction toute particulière de la Providence pour les contrées de l'extrême Ouest. Son Evêque rendait de lui, en 1867, ce témoignage qui suffirait à nous le faire admirer : « Il peut se trouver quelque part un prêtre comme M. Seghers ; nulle part il ne peut y en avoir de meilleur ! » (2)

En 1869, lorsque le vénérable recteur du Séminaire américain songe à demander le retour en Europe de M. Seghers, comptant trouver en lui un auxiliaire dans l'administration de son important établissement, M. Jonc-

(1) Lettre du P. Cataldo à M. l'abbé Van Hulse, 25 avril 1894.

(2) Ces paroles ont été prononcées par Mgr Demers au Séminaire américain de Louvain, en 1867.

kau jette un cri de détresse : « Non, M. Seghers ne peut quitter ce pays sans exposer sa santé, et ce qui est plus grave, sans exposer le diocèse » (1). Le même M. Jonckau bénit Dieu « de lui avoir fait trouver dans ce tout jeune prêtre un directeur sage, pieux et zélé. Il est estimé et aimé au plus haut point, et on a pour lui plus de déférence que pour les plus hauts personnages » (2).

Cette déférence, ce respect, ce suprême attachement de la population dépassait, en effet, tout ce que l'on pourrait imaginer. Lorsqu'en 1869 la mort menace de l'enlever bientôt, tout Victoria en est affligé comme d'une calamité publique; l'Evêque lui-même supplie le Pape d'obtenir de Dieu la guérison de ce prêtre, « parce qu'on ne pourrait se passer de son zèle et de son dévoûment ».

Et lui-même, le vaillant, alors qu'il eût reconnu son état, il n'avait qu'une préoccupation : travailler! « On me dit que je suis atteint de phthisie! J'espère que ce sera une de ces phthisies lentes, qui permettent de travailler pendant quarante ans! »

« J'ai eu un crachement de sang. Si c'est la volonté de Dieu, je suis prêt à quitter cette vie, mais, comme mon Evêque le répète souvent après St Martin, si je suis encore nécessaire à votre peuple, je ne refuse pas le travail! » (3)

---

(1) A Mgr De Neve, 7 juin 1869.
(2) » » 21 janvier 1869.
(3) » » 11 mai 1868.

Il ne tenait point à vivre. « Je vous suis très reconnaissant, écrivait-il, pour votre souhait d'une longue vie. J'y suis personnellement bien indifférent. *Non recuso laborem*, et d'un autre côté, je consens volontiers à quitter la terre, n'importe quand. » (1)

Mais son rêve était de mourir sur le champ de bataille. A peine s'établit-il dans le pays auquel il s'est consacré, que la pensée de tomber en combattant pour Dieu l'anime et l'encourage :

« Lorsque je serai établi ici, ou dans l'endroit où Dieu me voudra, j'espère me préparer à mourir comme un soldat du Christ, sur le champ de bataille, les armes à la main ; au moins s'Il veut qu'il en soit ainsi. » (2) Il le proclame à diverses reprises : son plus vif désir est de mourir pour son Dieu, comme le Saint qu'il a pris pour son patron et son modèle, St Liévin.

Aussi, le jour où la mort violente vient le frapper, ne le surprend-elle pas. Il y est préparé depuis longtemps, et il l'accueille dans toute la sérénité d'une calme et parfaite résignation.

Son dévoûment, son énergie, la force indomptable de son âme, étaient un de ces dévoûments froids et calmes, une énergie de fer et d'acier. « *Il faut;* » il prononçait ce

---

(1) A M. l'abbé V. L., 19 mai 1881.
(2) A Mgr De Neve, juin 1864.

mot avec un accent qui frappait, et je l'ai entendu, un jour, ajouter : « C'est bien dur, mais cela ne fait rien ; » le ton dont il disait ces paroles si simples, si banales, si nulles en apparence, m'impressionna si vivement, qu'après douze ans je le vois, je l'entends encore les dire. Voilà l'énergie chrétienne, faite de la vue claire du devoir, et du mépris des propres convenances, des aises, du bien-être. « C'est bien dur, mais celà ne fait rien! » voilà la vertu, voilà la sainteté.

Ce renoncement, cet esprit de sacrifice, Mgr Seghers l'a pratiqué dans la plus large mesure. Ce qu'il a souffert dans ses courses apostoliques est indicible; jusqu'à tomber sur les rochers du chemin, exténué de faim et de fatigue ; jusqu'à être méconnaissable, tant le froid l'avait défiguré dans les neiges des régions polaires, par 45° sous zéro. Mais ces souffrances, il les méprisait; et le lendemain il était en route de nouveau, pour sauver des âmes.

Qu'étaient d'ailleurs ces souffrances physiques à côté des douleurs morales qu'il endura, surtout dans ses premières années à Victoria. Pour s'en rendre compte, il faudrait un cœur comme le sien, sensible et délicat, affiné par un amour sans limites pour Dieu, pour l'Eglise et pour les âmes. Dieu, il le voyait insulté; l'Eglise, il la voyait honnie si souvent ; les âmes, ces âmes pour lesquelles il eût donné sa vie, il les voyait se perdre à côté de lui, sans pouvoir voler à leur secours !

Non, on n'apprécie pas ces douleurs, si l'on ne possède le cœur qui battait dans sa poitrine. Mais lui, il les a senties, senties si vives, si poignantes, qu'il leur attribue le dépérissement de sa santé. « C'est l'angoisse de l'âme unie à trop de fatigue de la voix qui m'a causé cette maladie... » (1) Et cependant il ne se plaint pas; les souffrances sont incapables de l'abattre, et il dit, en modifiant le mot de l'Apôtre : « *foris pugnæ, intus pugnæ, timores nulli;* je suis assuré que rien ne sera capable de briser mon énergie ! » (2)

A bon droit il le disait, car son énergie, comme son dévoûment et son zèle, comme sa patience et son renoncement, il la puisait à la source de tout ce qui est indéfectible et immuable : en Dieu.

*
* *

En effet, la force d'âme de ce grand missionnaire, et ses vertus furent le fruit du chrétien esprit de perfection et de l'ascèse chrétienne.

Non que nous voulions nier l'importante influence de la nature et du tempérament. Chaque homme est, jusqu'à un certain point, ce que le fait l'évolution de son naturel. Mais cela même est entre ses mains un instrument, une arme qu'il emploie à son gré. Cette arme, il peut la diriger

---

(1) A Mgr De Neve, 6 avril 1869.
(2) » » 13 décembre 1867.

où il veut, en faire l'usage qu'il lui plaît. Qu'il tire sur l'ennemi, ou que, en révolté, il tire sur les troupes de son camp, l'arme est la même, mais elle lui sert au devoir ou au mal, selon qu'il le veut.

L'homme admirable que l'on appelle Charles Jean Seghers parvint, par un effort constant de volonté, à faire converger vers le plus grand des buts toutes les forces de sa riche nature ; cet effort se trouva surtout dans la méditation et la prière.

La haute estime dans laquelle il tenait ces pratiques se traduit en ces conseils qu'il donnait à un ami : « prenez la ferme résolution de n'omettre JAMAIS votre méditation le matin, votre examen de conscience le soir, et votre chapelet. Suivre ici une règle de vie est impossible ; mais négliger ces choses-là est dangereux ; et j'ose dire : Malheur au prêtre qui ne célèbre pas les SS. Mystères chaque jour, lorsqu'il en a l'occasion. » (1)

Il avait compris la nécessité absolue de la méditation. Si facile, si inévitable est l'entraînement de toutes les contingences qui nous environnent, ce que l'Ecrivain sacré nomme avec tant de justesse et de force la *fascinatio nugacitatis,* la fascination de la bagatelle ; si profondément ressenties sont les sollicitations de l'amour de soi-même et des passions, qu'il faut, si on veut les vaincre et les dompter,

---

(1) A. M. Jonckau, 1er octobre 1866.

se remettre chaque jour devant les yeux l'idéal divin que l'on a choisi pour la boussole de sa vie ; chaque jour il faut, dans le calme et la paix, se remettre en présence de soi-même, et se demander ce que l'on veut ; sinon, on s'en va à la dérive, abandonné aux mille courants qui sollicitent l'âme en sens divers, et, ballotté par la vague, on échoue finalement bien loin du but que l'on s'était proposé. Chaque jour, il faut se redire : voilà ce que je veux ; voilà le principe de toutes mes actions, et leur fin suprême. Non content d'avoir proposé à son âme la norme de ses actions, il faut se demander, la journée finie, si l'on ne s'est point laissé entraîner par les courants, si l'on a marché droit dans la voie fixée : l'examen de conscience, cette discussion et ce jugement de nos propres actes, doit être la contre-partie de la méditation. Voilà ce qu'avait compris le jeune missionnaire, comme l'ont compris tous ceux qui ont servi Dieu dans la perfection de leur vie.

Il avait compris aussi qu'il est perdu, l'homme se confiant en ses propres forces ; il ne trouve pas trop fort ce mot d'une effrayante énergie : « Malheur au prêtre qui ne célèbre pas les SS. Mystères chaque jour ! » Il savait que l'œuvre de la sanctification, de la sanctification propre comme de celle d'autrui, n'est pas l'œuvre de l'homme, mais l'œuvre de Dieu. Lui seul est l'auteur et le distributeur des grâces, tout ce que Dieu n'a point bâti est condamné à la ruine, tout ce qu'il ne tient pas sous sa garde est perdu !

Aussi Mgr Seghers fut-il homme de prière avant tout. La prière était sa joie et sa consolation ; elle l'était pour son âme de jeune prêtre, quand Dieu ne lui ménageait point ces intimes douceurs que ceux-là seuls comprennent, qui les ont goûtées ; elle l'était encore, lorsque Dieu lui retira les consolations sensibles, lorsque, selon ses propres paroles, « il ne trouva plus dans la prière cette douceur, cette satisfaction de l'enfant parlant à son père » (1) ; il continua à chercher dans l'oraison la force dont il avait besoin, le courage au milieu des travaux et des souffrances. Ceux qui l'ont vu de près, pourraient citer bien des exemples de cet esprit de prière ; citons-en deux :

C'était en 1884. Il se trouvait en Flandre, à Hauthem-St Liévin. Accompagné de plusieurs prêtres, il avait fait une visite au tombeau du Saint qu'il regardait comme le patron des Evêques missionnaires, du Saint dont il enviait la mort, la mort du martyre. Après une longue station au tombeau vénéré, tous se trouvaient réunis au presbytère, lorsqu'on s'aperçut de l'absence de l'archevêque d'Orégon. On le chercha partout, sans le trouver ; enfin deux des prêtres présents eurent l'idée de retourner à l'église. Une porte était entr'ouverte ; ils aperçurent, prosterné devant le tombeau du Martyr, dans l'attitude du plus profond recueillement, le missionnaire qui priait. Après avoir joui,

---

(1) A Mgr De Neve, 11 novembre 1867,

non sans émotion, du pieux spectacle, les prêtres se retirèrent, laissant l'Evêque à son entretien avec Dieu et le Saint. L'après-midi, dans une allocution qu'il fit aux fidèles, Mgr Seghers laissa soupçonner quelle avait été sa prière. Dans un pieux enthousiasme il s'écria : « St Liévin est mon patron, le patron des Evêques missionnaires, il n'est rien que je désire plus vivement que de mourir comme il est mort ! »

Quelques mois plus tard, les fidèles de Baltimore se racontaient que, chaque jour, on pouvait voir à la cathédrale, derrière un pilier du sanctuaire, l'archevêque d'Orégon priant longuement, tout absorbé en Dieu.

Dans sa profonde humilité il demandait sans cesse que l'on priât pour lui et pour ses missions ; il n'est guère de ses lettres qui ne se terminent, non par une formule banale, mais par un instant et éloquent appel à la prière.

« Priez, faites prier, surtout durant la Ste Messe pour moi et pour mes missions. Je sais trop bien que *Deus incrementum dat*. (1)

« Je vous en supplie, *per viscera misericordiæ Dei nostri*, priez pour moi surtout pendant le S. Sacrifice. » (2)

« L'avenir nous apparaît beaucoup plus sombre. Que faire donc ? Demander des prières, toujours des prières ;

---

(1) A M. l'abbé V. L., 5 décembre 1865.
(2) » » 30 juin 1873.

et chasser de notre esprit toute préoccupation touchant le temps à venir.... Cher ami, je voudrais avoir mille bouches et mille voix pour vous crier incessamment : priez, priez, priez, et faites prier! » (1)

Si le saint prêtre était homme d'oraison, il n'était pas moins persuadé de la nécessité d'un autre moyen de perfection : la confiance et l'entière ouverture de cœur à l'égard d'un homme capable de donner conseil et lumière. Il rendait compte de tout ce qui se passait dans son âme : désirs et tentations, aspirations et découragements, ardeurs et lâchetés, tout était exposé avec sincérité, ouverture et humilité. Il savait combien l'homme est aveugle sur tout ce qui le regarde, combien facilement il s'égare dans l'appréciation de ce qui se passe dans son intérieur. Il acceptait les conseils avec respect et reconnaissance, et s'empressait de les mettre en pratique.

Combien ardent est son désir de sainteté! Combien vive sa gratitude pour ceux qui le stimulent dans la voie de la perfection!

« Quand je quittais le vieux pays, je me disais, en pensant à St François Xavier et à St Paul : On va se sanctifier là-bas!... Du tout, je suis toujours le même; je

---

(1) A M. l'abbé V. L., 30 septembre 1864.

pense pourtant que le bon Dieu m'aime beaucoup; il me semble que je l'aime aussi ». (1)

Son œil toujours ouvert et vigilant aperçoit toutes ses faiblesses, il souffre de ne point marcher à pas plus rapides; il lui semble parfois qu'il recule, et vive est la peine qu'il en ressent.

« Je ne crois pas que je sois en train de devenir bien mauvais; mais je dois reconnaître que mes propos de faire du progrès chaque jour, de devenir plus parfait, sont grandement exposés à l'oubli : alors un langage comme le vôtre vient m'électriser ». (2)

« Ciel! je n'avais jamais pensé que le fait de prêcher aux autres pût faire plus de mal que de bien au prédicateur. Et cependant, j'en suis sûr, il en est ainsi. Il y a maintenant deux ans que j'ai fait une retraite, et je sens un extrême besoin d'exercices spirituels, J'ose à peine demander à Sa Grandeur de m'accorder quelques jours de repos pour songer à mon âme ». (3)

Un dernier trait, qui montre à découvert cette belle âme pleine d'énergie :

« Je me sens heureux et content, bien que j'aie à supporter de temps en temps quelques petites croix. Je ne me sens nullement découragé. Je prévois de grandes difficultés,

---

(1) A M. l'abbé V. L., 5 décembre 1865.
(2) A Mgr De Neve, juin 1864.
(3) » » 27 juillet 1865.

et je m'y prépare; mais, je ne pense pas qu'aucune adversité soit capable de m'abattre. La seule chose que j'aie perdue, au milieu des épreuves et des luttes, c'est la suavité de la dévotion : je n'éprouve plus la même douceur dans la prière ; je ne sais plus prier, je dirai : en enfant, comme j'avais coutume de le faire. Mais je ne pense pas avoir rien perdu de la foi, de l'espérance et de la charité ». (1)

L'énergie calme, la pleine possession de soi-même, l'empire absolu sur tous les mouvements de son cœur n'étaient pas nés avec l'homme chez qui nous les admirons. Son caractère d'une fougue inconsidérée s'était manifesté, dans sa jeunesse, de manière à inquiéter ceux qui avaient le soin de son éducation.

Ce serait bien mal comprendre ce qu'était la force de caractère de Mgr Seghers, son mépris du danger, son audace à affronter les périls, de confondre ces viriles qualités avec la fougue de l'impétueux jeune homme. Cette énergie et cette audace étaient faites entièrement de possession de soi-même et de vue calme du devoir.

---

(1) A Mgr De Neve, 11 novembre 1867. Il nous est impossible de rendre dans une traduction tout le charme de ce passage. Le voici dans l'original anglais :

I feel satisfied and happy although off and on. I have some little crosses to carry ; but I am by no means discouraged : I look for great trials, and I prepare myself; but I dont think any adversity will be in force to depress my spirits The only thing I am losing amidst trials and difficulties is sweetness of devotion : I can no more pray as tenderly and, I should say, childishly as I used to pray before ; but I dont think I lost a bit of faith, hope and charity.

Nous l'avons vu, et nous le verrons mieux encore dans le cours de cette étude, pesant les situations, examinant froidement le pour et le contre, calculant les chances de réussite, regardant en face les obstacles et les écueils, traçant sa ligne de conduite, et marchant dans la voie qu'il s'était assignée, sans plus écouter ni les révoltes de la nature, ni les menaces du dehors. Ce n'était plus l'impulsion, aveuglément suivie, d'une nature bouillante; c'était la force d'une volonté, ne connaissant d'autre règle que la raison et le devoir. Un regard superficiel peut ne pas voir une différence profonde entre le mépris du danger, l'amour des aventures chez l'adolescent, et le mâle courage de l'homme fait; un regard plus pénétrant verra dans les grandes qualités du missionnaire, le fruit d'une entière victoire sur la nature. D'une part, c'est l'inconsidération; d'autre part, c'est la réflexion. D'une part, c'est la légèreté; d'autre part, c'est l'entreprise longuement étudiée et mûrie. D'une part, c'est l'impulsion; d'autre part, c'est la froide volonté, ce sont les passions toujours tenues en bride, dominées jusqu'à être réduites au silence, anéanties sous la perpétuelle contrainte du devoir. D'une part, c'est la nature dans sa sauvage vigueur; d'autre part, c'est la volonté réduisant cette nature sous le joug, en employant toutes les richesses et toutes les ressources pour le but grandiose qu'elle s'est proposé.

Cette entière victoire sur les passions, se traduit en

cette formule, si banale à première vue, si insondablement profonde en réalité, que nous admirions tantôt : « C'est bien dur, mais cela ne fait rien. »

Cette entière transformation fut chez Mgr Seghers le fruit de la constante pensée des vérités supérieures, contemplées dans la méditation ; de l'incessante vigilance sur soi-même, par l'examen de tous ses actes ; de l'appel sans trêve au secours de la Force divine, dans la prière.

Nous l'avons vu homme d'oraison : c'est tout le secret de ce qu'il fut, lui, qu'on n'a pas craint d'appeler LE PLUS GRAND MISSIONNAIRE DE NOTRE SIÈCLE (1).

---

(1) M. Brabant, dans une lettre à M. J. D. M., 25 septembre 1887.

LE CHAMP D'APOSTOLAT

DE

Mgr SEGHERS.

I. — ORÉGON.

Le vaste territoire compris entre le Pacifique et les Montagnes Rocheuses, du 42° au 54°40′ de latitude, était désigné autrefois sous le nom générique de Territoire de l'Orégon (1). La nature y étale avec complaisance toutes ses grandeurs sauvages, dans les hautes cimes des Montagnes Rocheuses, dans les falaises abruptes qui bordent les côtes, dans les vastes vallées, dans les forêts puissantes et les prairies sans limites, dans les rivières gigantesques, tombant parfois en cataractes grandioses au fond de ravins encaissés. Pays et populations.

Dans ces bois impénétrables, dans ces plaines, dans ces vallées, vivaient il y a cinquante ans, des peuplades, nombreuses encore, mais en butte déjà aux maux qui devaient les décimer rapidement.

Les Indiens pouvaient autrefois, dans le dur climat de ce pays, se procurer une abondante nourriture et les fourrures molles et chaudes, peaux de castor et de grands fauves, qui leur donnaient pour l'hiver un vêtement confortable. Mais depuis que la traite des pelleteries s'est établie dans ces contrées, les fourrures sont devenues rares, et les malheureux indigènes en sont presque Mœurs.

---

(1) Cette dénomination a été restreinte plus tard à une partie de ce territoire, aux rives du Fleuve Orégon ou Colombie.

privés. Les plus pauvres n'ont souvent pour tout vêtement qu'une chemise et une couverture.

Les demeures ne sont guère moins misérables. Dans presque tout le pays, les habitations sont des cabanes de quinze, vingt, vingt-cinq pieds de longueur, et larges en proportion. Sur des murs de trois ou quatre pieds de haut, s'élève un toit couvert d'écorce de cèdre. Il n'y a point de cheminée; le feu se fait au milieu de la loge, dans un bassin creusé en terre; la fumée s'échappe par une ouverture dans le toit.

Les sauvages vivent, en général, de chasse et de pêche. Leur nourriture ordinaire est le saumon, l'esturgeon, le canard, l'outarde, le chevreuil et le cerf. Ils font usage aussi des fruits des champs, surtout de la racine de camace, espèce d'oignon dont les prairies abondent.

Les Indiens de l'Orégon se partagent en nombreuses peuplades : leurs usages, leurs mœurs, leurs langues, les traits même de leurs visages sont différents. Il y a presque autant de nations et d'idiômes que de lieux. On en compte vingt-cinq ou trente; d'après d'autres, il faudrait distinguer plus de cinquante peuplades et autant de langues.

Langues.

Les langues Indiennes sont riches en expressions belles et imagées, mais elles n'ont pas de mots pour exprimer nombre d'idées, surtout, comme il est naturel, en matière d'arts, de sciences et de religion. Chose frappante, ces peuplades possèdent des mots pour désigner tous les vices et toutes les mauvaises passions de l'âme, mais n'en ont point pour nommer les vertus, et fort peu pour les actes intérieurs et spirituels. C'est là une immense difficulté pour les missionnaires, obligés de créer des mots nouveaux, en ces langages si nombreux et si différents. Heureusement un jargon, composé des mots principaux de la langue des Indiens Chinouks, avec quelques mots français et anglais, leur vient grandement en aide. Ce jargon est compris, dans

presque toutes les tribus, par ceux d'entre les Indiens qui se trouvent plus fréquemment en rapport avec des étrangers. Nous pourrions, peut-être, comparer ce phénomène à celui, bien connu, de la *langue des ports* que parlent les matelots du monde entier.

Caractère ; idées morales et religieuses.

Les sauvages de l'intérieur sont d'un caractère doux et sociable ; ils sont pourtant vindicatifs ; ils sont intelligents et spirituels, mais un peu indolents ; ils croient à l'immortalité de l'âme, et à une autre vie, bonne ou mauvaise, selon qu'on le mérite ; mais ils se font un paradis ou un enfer à leur manière : un lieu d'abondance ou de disette. Leurs mœurs sont plutôt pures, pour des nations réduites aux seules lumières de la raison. Ils ont une idée suffisamment distincte du bien et du mal ; la conscience publique désapprouve et condamne le vol, l'adultère, l'homicide et le mensonge. La polygamie elle-même est plutôt tolérée qu'approuvée.

L'esclavage est universellement répandu parmi ces Indiens. Les esclaves font presque toute la besogne ; ils ne sont pas fort maltraités ; mais quand ils deviennent vieux et inutiles, on va jusqu'à les laisser périr de misère et de faim. Outre les esclaves-nés, il en est beaucoup qui, libres autrefois, sont tombés dans l'esclavage par le sort des armes. Les prisonniers de guerre, eussent-ils été chefs dans leur nation, deviennent esclaves chez leurs vainqueurs. Le plus souvent, toutefois, ce sont les enfants des vaincus qui subissent ce triste sort. Les guerriers cherchent à surprendre et à tuer les parents, pour enlever les enfants et en faire des esclaves. On va jusqu'à entreprendre des guerres pour s'en procurer.

On ne trouve guère de traces de culte public parmi ces nations. Il y a quelques croyances ; mais tout se réduit à des traditions visiblement dénaturées et très obscures. On croit pourtant y reconnaître des traces de la tradition du déluge et même de la rédemption. Les *jongleurs*, ou *devins*, ne sont pas les ministres d'un culte ; c'est presqu'uniquement à l'égard des malades que

s'exerce leur action. On permet facilement, avec empressement même, au jongleur de faire son incantation, mais malheur au charlatan, si le malade vient à mourir. Ce sera lui qui en aura été la cause : il aura fait la *mauvaise médecine.*

Telle était la situation matérielle et morale des indigènes de l'Orégon au moment où les premiers missionnaires pénétrèrent parmi eux. Depuis lors, les Blancs ont afflué dans ce pays; l'on y vit surgir des bourgades sans nombre et quelques grandes villes, dont la plus importante est Portland, sur la Wallamette, non loin du confluent de cette rivière avec le fleuve.

* * *

Canadiens et Indiens demandent des missionnaires

Jusqu'au commencement de ce siècle, le Blanc n'avait guère exploré l'Orégon; c'est à peine si l'on se rendait compte de l'existence de ce pays.

Cependant la Compagnie de la Baie d'Hudson y avait deviné de grandes richesses à exploiter. Les fourrures d'une faune innombrable et variée, les richesses du sol et de la végétation y avaient attiré ces hardis commerçants. Parmi eux, dès 1805, se trouvaient plusieurs Canadiens catholiques.

En 1824, un homme de grand mérite, Mac Laughlin, fut nommé gouverneur des postes de la compagnie; il avait sa résidence à Fort Vancouver (1). Il autorisa un certain nombre d'agents qui avaient achevé leur terme, à se marier et à s'établir dans le pays, surtout sur la rivière Wallamette.

D'autre part, des Indiens Iroquois, dont les pères avaient embrassé la Religion, près de deux siècles auparavant, en 1642,

---

(1) Le célèbre navigateur Vancouver a donné son nom à plusieurs points géographiques : Fort Vancouver, sur le fleuve Colombie; île Vancouver, sur la côte du Pacifique; détroit de Vancouver à quelque distance au Nord de l'île, etc.

étaient venus en 1811, avec une expédition du capitaine Hunt, s'établir en Orégon; ils avaient parlé aux Têtes Plates de la Foi catholique et des « hommes de prière ». Les indigènes conçurent un vif désir de recevoir parmi eux ces envoyés de Dieu.

En 1831, ils envoyèrent une députation à S. Louis (Missouri), pour voir si ce qu'on leur avait dit de la religion était exact, et pour demander des missionnaires. Les malheureux envoyés devinrent malades à leur arrivée, et les derniers d'entre eux expirèrent à S. Louis, après avoir reçu le Baptême. Une nouvelle députation fut envoyée en 1835 : un Iroquois se chargea de porter la demande des indigènes. Il arriva à S. Louis; toute sa famille reçut le Baptême; l'infortuné messager fut tué par les Sioux dans un second voyage, en 1837.

Les Indiens ne se découragèrent point : en 1839, une députation de deux Iroquois partit encore pour S. Louis. Elle fut plus heureuse que celles qui l'avaient précédée, et put apporter la nouvelle que, l'année suivante, des prêtres viendraient.

Mais déjà les Canadiens fixés dans le pays avaient, eux aussi, senti le désir d'avoir un ministre de Dieu parmi eux : le 3 juillet 1834, puis le 23 février 1835, ils avaient écrit en Canada pour obtenir la satisfaction de leur pieux désir. L'Evêque de Juliopolis, Mgr Provencher, désireux de les aider, demanda passage pour deux prêtres sur les canots de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Des difficultés furent suscitées par les Protestants; le temps se passa en négociations, jusqu'à ce qu'enfin, en avril 1838, l'Archevêque de Québec, chargé par Rome de pourvoir aux besoins spirituels de ces abandonnés, obtînt passage pour deux prêtres. Il fit choix de M. F.-N. Blanchet, alors curé des Cèdres, à Montréal, et lui conféra les pouvoirs de Vicaire Général. Son compagnon de voyage devait être M. Modeste Demers, qui, dès 1837, avait pris les devants jusqu'à la Rivière Rouge.

Cependant les Protestants avaient envoyé de nombreux mis-

sionnaires : en 1834 des Méthodistes; en 1836 des Presbytériens; en 1837 encore des Méthodistes; en 1838 encore des Presbytériens; enfin un Anglican; si bien qu'avant l'arrivée des missionnaires catholiques, retardés par toutes sortes de difficultés, il y avait vingt-neuf ministres protestants à Fort Vancouver!

Arrivée des premiers missionnaires.

Les deux premiers missionnaires de l'Orégon entreprirent leur long et pénible voyage le 3 mai 1838. Parti de Lachine, non loin de Montréal, passant de rivière en rivière, et de lac en lac, M. Blanchet arriva le 6 juin à la Rivière Rouge, où il trouva son compagnon de voyage. Partis ensemble en canot, le 10 juillet, ils traversèrent le lac Winnipeg, remontèrent, avec une flottille de onze bateaux, la rivière Saskatchewan, jusqu'au fort Edmonton; puis, à cheval, ils firent route vers la rivière Athabasca, et, par la rivière, à Jaspar's house. Ils s'engagèrent dans les Montagnes Rocheuses en septembre, et, le 14 octobre, ils célébrèrent pour la première fois les saints mystères en Orégon, au sommet d'un pic; ils se consacrèrent à la Reine des Anges, implorant son assistance pour le reste de leur pénible voyage. Ils arrivèrent bientôt au fleuve Colombie, et passant par les Dalles de la Mort, Colville, Okanagan, Wallawalla et les Dalles des Cascades, ils atteignirent Fort Vancouver le 24 novembre de la même année 1838.

Durant tout leur voyage ils instruisaient les populations parmi lesquelles ils passaient; ils eurent le bonheur de conférer 122 fois le baptême à l'Est des Montagnes Rocheuses, et 175 fois durant tout le voyage.

Deux années plus tard, le missionnaire promis aux Têtes Plates arrivait : c'était le célèbre P. De Smet, notre compatriote. Celui-ci se borna pour le moment à faire une reconnaissance, et après deux mois il retournait à S. Louis, demander du renfort. Il revenait l'année suivante, en 1841, avec les Pères Mengarini et Point, et fondait la mission de Ste-Marie aux Têtes Plates, à deux cents lieues environ de Fort Vancouver.

MM. Blanchet et Demers parcoururent le pays en tout sens; ils évangélisèrent Vancouver, Cowlitz, Wallamette et bien d'autres localités.

En 1842 les missionnaires se rencontrèrent pour se concerter. Le P. De Smet repartit pour S. Louis; puis il s'embarqua pour l'Europe. Pendant son absence, en juin 1842, M. Demers, appelé par les Indiens de la Baie Puget, s'y rendit, et poussa jusqu'au Lac Stuart, près du 55e de latitude. Il n'était pas revenu de ce voyage de neuf mois, que de nouveaux renforts étaient arrivés : les Pères De Vos et Hoeken étaient venus de S. Louis, et deux prêtres, MM. Langlois et Bolduc, venaient du Canada. M. Demers revint des régions du Nord en avril 1843. Pendant ces cinq années, MM. Blanchet et Demers avaient conféré le baptême à 2666 personnes.

Le 31 juillet de l'année suivante, fête de S. Ignace, l'*Infatigable* franchissait la terrible barre qui rend si dangereuse l'entrée de la Colombie. Il avait à bord le Père De Smet revenant d'Europe avec les Pères Accolti, Vercruysse, Varalli et Nobili, ainsi que six Sœurs de Notre Dame, de Namur. La mission se développait sous la protection divine, et donnait les plus belles espérances.

Voici un fragment de statistique pour 1844 :

Sauvages, environ	200,000
» chrétiens	6,000
Canadiens	1,500
Américains	10,000
Cultivateurs canadiens	200
Missionnaires canadiens	4
Jésuites	9
Religieuses (Sœurs de N. D.)	6
Un collège	
Un couvent	
Chapelles	12

Erection du Vicariat apostolique d'Orégon.

Cependant, le 1er décembre 1843, le Saint Siège, à la demande de l'archevèque de Québec, avait érigé l'Orégon en Vicariat Apostolique sous l'autorité de Mgr Blanchet, qui reçut le titre d'Evêque de Philadelphie i. p. i., puis de Drasa. Cette nouvelle n'arriva en Orégon qu'une année plus tard, le 4 novembre 1844. Mgr Blanchet devait être consacré à Québec. Plutôt que de faire le long et difficile voyage à travers le Continent, il prit, le 28 novembre, un bâteau faisant voile pour l'Europe, traversa le Pacifique du Nord au Sud, doubla le Cap Horn, arriva à Londres. Il reprit la mer à Liverpool sur un steamer de la ligne Cunard, et parvint au Canada le 24 juin, après un voyage de 7,522 lieues. L'Archevêque de Québec était en voyage ; Mgr Blanchet se fit consacrer à Montréal. La cérémonie eut lieu le 25 juillet. Le missionnaire s'empressa de repartir pour l'Europe, en quête de prêtres et de religieuses. Son voyage à travers notre continent fut un triomphe. Le Saint Père lui accorda plusieurs audiences. Il conquit les sympathies de Louis Philippe, qui voulut le voir par trois fois ; il fut reçu par le Roi et la Reine des Belges, par le Roi de Bavière et l'Empereur d'Autriche. Il repartit enfin de Brest, le 22 février 1847, sur l'*Etoile de la mer*, un navire qu'il venait de bénir et auquel il avait donné ce beau nom. Il amenait vingt-et-un auxiliaires : 3 Pères et 3 Frères Jésuites ; 5 Prêtres, 2 sous-diacres et un tonsuré séculiers ; et 7 Sœurs de Notre-Dame, de Namur.

La belle mission qu'il avait fondée, entrait dans l'ère de sa prospérité : c'était l'œuvre de neuf années !

*
* *

Les Indiens des Etats-Unis.

Ajoutons un mot sur la situation actuelle des Indiens aux Etats-Unis.

Il en existe dans ce pays environ 260 tribus différentes, variant de 40 à 16,000 âmes, et formant un total de 300,000 âmes, femmes et enfants compris.



Monseigneur BLANCHET

Premier Archevêque d'Orégon.

On ne leur reconnaît point les droits dont jouissent les citoyens blancs et noirs; ils sont sous le contrôle absolu du gouvernement. Comme s'ils étaient des enfants, ils sont mis sous tutelle; on administre leurs biens. Le terrain sur lequel ils peuvent vivre est nettement délimité; ces régions sont nommées *Réserves Indiennes*. Elles varient en étendue d'après le nombre des membres de la tribu. Les unes comprennent quelques centaines d'acres à peine, tandis que d'autres ont une étendue considérable. Des agents qui, avant 1870, étaient nommés par le gouvernement, ont à gérer tous les intérêts de la tribu. L'Indien ne peut quitter le territoire qui lui est assigné, il ne lui est loisible de traiter aucune affaire, d'avoir aucune communication avec les autres Indiens ou avec les Blancs, sans l'autorisation de l'agent. Les prétentions de l'Office indien s'étendent même à empêcher toute visite ayant pour but l'enseignement de la religion, fût-ce de celle que les Indiens auraient adoptée depuis longtemps, dans laquelle leurs enfants auraient été baptisés et leurs pères seraient morts. Depuis de longues années, l'Eglise catholique avait des missions dans 38 tribus, dans lesquelles tous les Indiens, ou la grande majorité de ceux-ci, étaient catholiques. Quand, à la suite du Indian Peace Policy du Président Grant (1870), la nomination des agents fut confiée aux églises, l'Eglise catholique aurait dû se voir attribuer le soin de ces peuplades, mais huit seulement de celles-ci lui furent reconnues; les autres furent données aux protestants. C'est ainsi que 80,000 Indiens catholiques, confinés dans leur réserve, furent arrachés à l'Eglise.

Cet arbitraire révoltant souleva souvent des protestations indignées; citons ces lignes du *New-York Freeman Journal* :

« Les Indiens, déjà instruits et baptisés comme catholiques, ont été partagés entre diverses confessions. Dans un territoire où il n'y a pas un seul Indien méthodiste, une réserve a été livrée

à cette secte, et dans cette réserve se trouvent des milliers d'Indiens catholiques. Les missionnaires, qui, par les aumônes recueillies en Europe au profit de l'Amérique, ont christianisé ces pauvres Indiens, sont expulsés des stations fondées par eux. Il est difficile de croire que cela soit possible; et pourtant cela est. Les documents authentiques qui le prouvent, ont été plus d'une fois entre les mains du général Grant. Il est horrible de penser que ces Indiens, qui ont des âmes aussi immortelles que celles des Nègres récemment émancipés, soient divisés par troupeaux et soumis à toutes sortes de pasteurs, sans égard pour leurs propres désirs et pour leurs convictions (1). »

Les ministres protestants peuvent compter sur la toute-puissante intervention du gouvernement, qui fonde leurs écoles, bâtit leurs églises et octroie de larges subventions à leurs ministres. Les catholiques ne peuvent guère s'appuyer que sur leurs propres forces et sont, de plus, livrés à l'arbitraire des agents. Souvent ceux-ci poussent le mauvais vouloir jusqu'à défendre aux prêtres catholiques d'accéder au désir des peuplades indiennes, qui réclament leur secours.

Afin de lutter contre ces causes d'infériorité, les catholiques des Etats-Unis créèrent le *Bureau indien*. Le but de cette institution est de recueillir des fonds, de surveiller la conduite des agents, et d'en appeler, s'il le faut, à l'autorité supérieure ou au jugement de l'opinion publique. L'action du Bureau fit redresser bien des griefs, et assure l'existence à de nombreuses missions. Ses ramifications s'étendent à travers tous les Etats-Unis, et des hommes dévoués, des dames zélées, se chargent de recueillir des fonds dans les grandes villes d'Amérique. Plus d'une fois, des pétitions formulées par les Indiens furent présentées par le Bureau aux

(1) *New-York Freeman Journal* du 14 décembre 1872.

autorités, et l'on vit des interpellations se produire au Parlement au sujet de la partialité des agents.

Parfois aussi l'intervention de personnages influents fait triompher le droit des Indiens. C'est ainsi que l'on a vu Mgr Seghers lui-même plaider auprès de l'agent la cause des Indiens d'Umatilla, et faire admettre leurs justes revendications.

II. - VANCOUVER.

Topographie. Climat.

Non loin de l'embouchure de l'Orégon, et séparée du continent par le détroit de San Juan de Fuca, se trouve l'île de Vancouver, qui appartient au Canada. Elle mesure environ cent lieues en longueur, sur une largeur moyenne de trente. Le climat de l'île est instable, le caractère des saisons peu déterminé. Des tempêtes effroyables viennent l'assaillir, des tempêtes telles « que

le plus terrible des enfants
que le Nord eut porté jusque là dans ses flancs

n'est que brise à côté de ces ouragans impétueux qui semblent devoir tout mettre en pièces ». (1) Au reste, le climat est sain, la nature admirablement belle en sa sauvage vigueur.

Population.

Les Indiens de Vancouver sont grands, robustes et bien faits ; ils portent les cheveux noués en queue derrière la tête ; ils ont généralement des pendants aux oreilles et un anneau dans le nez (2). Lorsqu'ils parlent, ils le font toujours de toute la force de leur voix, accompagnant leurs discours de gestes sauvages et énergiques. Beaucoup d'entr'eux portent les moustaches et même la barbe. Ce détail et les traits de leur visage semblent dénoter un mélange de sang espagnol. Au cours du

(1) Lettre de M. Seghers à M. Jonckau, 1 octobre 1866.

(2) Ce que nous disons des mœurs de ces peuplades se rapporte à l'époque où les premiers missionnaires arrivèrent parmi eux. Aujourd'hui ils ont adopté en grande partie les usages du monde civilisé.



Monseigneur DEMERS

Premier Evêque de Vancouver.

siècle passé, en effet, les Espagnols avaient pris possession de cette île, qu'ils abandonnèrent dans la suite (1).

Quant aux langues des Indiens de Vancouver, il en est là comme en Orégon : chaque nation a sa langue distincte; mais le Chinouk facilite les relations.

Mœurs.

Les habitants des côtes sont ichtyophages. Leurs mœurs diffèrent notablement de celles des Indiens de l'intérieur, qui vivent de chasse et de culture (2).

Dans leurs petites embarcations, ils sillonnent, avec une incroyable hardiesse, les flots presque toujours agités de cet Océan que, par dérision, semble-t-il, on a nommé Pacifique. La mer est leur patrie presqu'autant que la côte de leur île.

Pour construire leurs canots, ils abattent un grand tronc de cèdre, puis, au moyen d'une mauvaise hache, ils lui donnent la forme voulue, travaillant d'abord l'extérieur, puis l'intérieur. Cela fait, ils traînent le canot encore inachevé à la côte; au ciseau, ils réduisent les bords à l'épaisseur d'un pouce. Les trous, laissés par les nœuds du bois, sont bouchés; puis le feu vient enlever toutes les aspérités qui empêcheraient le canot de glisser rapide sur les eaux de l'Océan.

Le vêtement de ces sauvages est des plus primitifs : il consiste uniquement en une couverture jetée sur les épaules et ramenée autour du corps. Quant à leurs mœurs, « je ne crois pas, dit Monsieur Brabant (3), que le dictionnaire décrive un seul vice qu'ils ne possèdent »; mais surtout ils avaient, avant leur conversion une réputation de férocité bien justifiée; leurs sinistres exploits ont rendu leur nom célèbre sur la côte du Pacifique. Nous aurons occasion, dans le cours de notre récit, de narrer quelques uns

(1) Lettre de M. Seghers à Mgr De Neve, 31 janvier 1869.
(2) Lettre de M. Brabant à Mgr De Neve, 8 mars 1883.
(3) Lettre à Mgr De Neve, 29 janvier 1886.

de leurs crimes. Il n'était pas rare de voir attaquer par les Indiens l'un ou l'autre navire insuffisamment armé. Ces attaques amenaient des représailles, et plus d'une fois les bombes anglaises vengèrent le meurtre des équipages. Ces vengeances rendaient plus profondes les haines, plus difficile et plus dangereuse la tâche de ceux qui iraient porter sur ces plages la civilisation chrétienne.

Cependant, les sentiments les plus tendres trouvaient place dans ces cœurs à côté des passions les plus féroces. Incroyable est l'attachement des Indiens pour leurs enfants, et lorsque la mort vient les leur ravir, leur douleur s'épanche en des élégies sincères et spontanées, d'une poésie sublime dans sa naïve simplicité.

Un jour, Monsieur Brabant arrivait dans un campement sur la côte. Le cri usuel : « *weena*, *weena*, des étrangers, des étrangers », puis : « *leplet*, *leplet*, le prêtre » annonçait sa venue aux habitants. Une femme déjà âgée était assise contre la paroi de sa hutte, pleurant son fils qui venait de mourir. En entendant que le prêtre était arrivé, elle se leva, et courut au-devant de lui, les deux bras levés au ciel, versant des larmes si amères, que le missionnaire en fut touché au fond de l'âme. Puis, elle se mit à dire son affliction, énumérant tous les motifs de sa douleur ; et toujours, après chaque motif exposé, elle répétait ces mêmes mots : « Ah, ah, ah ! où est mon fils ; il était toujours avec vous ; me le ramenez-vous ? Non je ne le vois pas ! Ah, où est mon fils ! » (1)

L'âge auquel les jeunes Indiennes se marient varie de douze à quatorze, ou quinze ans. Les jeunes hommes se marient depuis l'âge de seize ans, et ils sont fort rares, ceux qui n'ont pas pris femme avant d'atteindre leur vingtième année (2).

---

(1) Lettre de M. Brabant à M. Goens, 22 août 1875.
(2) Lettre de M. Brabant à Mgr De Neve, 18 novembre 1885.

L'enfant reçoit son nom dès longtemps avant sa naissance; en règle générale, ce nom convient au sexe féminin, et si, à la grande joie des parents, le nouveau né est un mâle, le nom est changé peu de temps après la naissance. Les changements de nom sont d'ailleurs fréquents : lorsqu'un homme meurt, son nom meurt avec lui, c'est-à-dire que plus personne ne peut le prononcer, surtout en présence des proches du défunt; si quelqu'un, dans la tribu, porte un nom semblable, il doit en changer. Même les choses inanimées reçoivent, s'il le faut, une appellation nouvelle, pour que le respectueux oubli du nom du mort ne soit pas violé.

Les mères Indiennes se consacrent tout entières au soin de leurs enfants. De bonne heure, ceux-ci sont accoutumés à supporter toutes les intempéries de l'air. Ils sont, dans toute la force du terme, l'espoir et l'orgueil du clan; les vieux Indiens sont leurs constants admirateurs, et discutent longuement ce que deviendront un jour les enfants de la tribu. Le premier oiseau tué, le premier poisson capturé par l'enfant, sont une occasion, pour les parents, d'organiser des fêtes, auxquelles toute la tribu est conviée, et mise au courant de l'adresse du petit.

En règle générale, les enfants ont le plus profond respect pour leurs parents. Toutes leurs affirmations, même si elles donnent un accroc à la vérité, sont admises; leurs faits et gestes sont admirés, leurs conseils suivis; aussi toutes les superstitions et tous les vices passent-ils de génération en génération.

Superstitions

Leurs idées sur la divinité sont très confuses et leurs pratiques religieuses peu définies : ils invoquent des animaux, par exemple le saumon et le phoque. Les pratiques de sorcellerie leur tiennent lieu de culte. Aussi ont-ils la plus haute considération pour leurs *Tamanouas*, docteurs ou sorciers, qui exercent sur eux une grande influence. Ceux-ci ne se font pas faute d'ailleurs de recourir à de prétendues communications avec la divinité pour en imposer aux

crédules Indiens. Monsieur Brabant, au cours de ses missions, eut avec un de ces docteurs une singulière rencontre.

Il était arrivé au camp des Djeckelsats ; toute la tribu était fort bien disposée. Durant la nuit, le Tamanoua se mit à pousser des hurlements affreux. Le lendemain, il raconta qu'il avait vu le Dieu tout-puissant : cette vision lui avait fait pousser des cris d'épouvante. Dès la première heure, il arriva à la maison où était le missionnaire, et se mit à répandre des plumes d'oiseaux sur le sol, sans doute en signe de respect, recommandant aux Indiens de ne pas perdre une parole de ce qu'ils entendraient de la bouche du prêtre; puis, disparaissant, il donna au missionnaire l'occasion de dire aux Indiens ce qu'il faut penser des sorciers, de leurs visions et de leurs cérémonies (1).

Incroyables sont les idées que les Tamanouas propagent parmi les Indiens au sujet des Sacrements, des prêtres et des pratiques chrétiennes. Ainsi des sauvages venus de la Colombie britannique répandaient, en 1883, parmi les indigènes de Cawichan, le bruit qu'un de leurs docteurs les plus experts avait fait mourir le prêtre, puis, sur les supplications des chrétiens, l'avait rappelé à la vie. Un autre racontait que jadis, voyageant avec Mgr Demers, il avait plus d'une fois préparé le repas de l'Evêque, et qu'il avait vu celui-ci rôtir des cadavres pour en extraire la graisse; celle-ci devait servir à en oindre les têtes des enfants et des vieillards malades, dans le Baptême et l'Extrême Onction. Cette pratique avait pour but, disait-il, de faire mourir tous les Indiens. Le même usage, assurait le charlatan, persiste parmi les prêtres, qui n'emploient pas d'huile, mais de la graisse humaine; et il confirmait son assertion en faisant remarquer que le prêtre se lave et s'essuie les mains après

(1) Lettre de M. Brabant à M. Goens, 22 août 1875.

l'administration des Sacrements. De telles affirmations peuvent paraître ridicules en Europe, mais il est un fait que les Indiens y ajoutent foi, et que ces esprits crédules en sont vivement impressionnés.

*
* *

Premières missions.

D'après les rapports, qui lui avaient été faits en 1846 par Mgr Blanchet, sur la situation des immenses missions de l'Ouest, Pie IX avait jugé nécessaire de diviser l'Orégon en trois diocèses. Mgr F. N. Blanchet fut nommé archevêque d'Orégon-City, tandis que Mgr Demers était chargé du diocèse de l'Ile Vancouver (1), et que Mgr M. Blanchet, frère de l'archevêque, devenait évêque de Wallawalla.

Mgr Demers fut consacré à St-Paul (Wallamette), le 30 novembre 1847. Mgr M. Blanchet avait reçu déjà la consécration épiscopale, le 24 septembre 1846.

En février et mars 1848, les trois Evêques tinrent à St-Paul le premier concile provincial.

Mgr Demers était nommé évêque d'un diocèse à créer : il n'avait pas un seul prêtre. Il partit aussitôt pour le Canada et pour l'Europe, et revint, en 1851, avec cinq prêtres séculiers. Pendant les six années suivantes, l'Evêque de Vancouver travailla dans son diocèse, au milieu de difficultés qui eussent abattu un homme moins fortement trempé. Souffrant de l'inutilité de ses tentatives pour l'éducation de la jeunesse, il repartit, en 1857, pour le Canada, décidé à ne pas revenir sans ramener quelques Sœurs pour fonder des écoles. Il trouva à Montréal

---

(1) Ce diocèse comprenait, outre l'île Vancouver et les îles voisines, le territoire d'Alaka, le territoire de la Nouvelle Calédonie et l'île de la Reine Charlotte. Ces dernières parties furent détachées peu après, et érigées en vicariat apostolique.

quatre Sœurs de la méritante congrégation de Ste-Anne, et revint à Vancouver avec elles et trois prêtres Canadiens.

Grande fut sa stupéfaction, à son retour, de trouver son île envahie par des étrangers de toutes nations et de toutes langues. Une foule de plus de vingt mille Américains, Anglais, Irlandais, Français, Allemands, Espagnols, Portugais, Italiens, Chinois même, était campée sur l'emplacement où devait s'élever plus tard la petite ville de Victoria, alors un pays couvert de bois. Ils attendaient l'occasion de passer le détroit pour atteindre les mines d'or que l'on venait de découvrir sur la Frazer River. Les horreurs et les crimes qui se commirent parmi ce ramassis d'aventuriers, dépassent tous les efforts de l'imagination.

En 1858, l'Evêque accueillit avec bonheur la collaboration de deux Pères Oblats.

Il put entreprendre enfin la construction de sa cathédrale, une bâtisse de bois, qui fut achevée en 1860.

La lutte entre les deux éléments de population, les Blancs et les Indiens, était la source de bien des difficultés : les conflits étaient fréquents et menaçaient de provoquer des catastrophes. Nous le voyons dans ce que M. Seghers, à peine établi à Victoria depuis quelques mois, en dit dans une lettre à Mgr De Neve (1) :

« Trois meurtres ont été, depuis peu, commis parmi cette population (2). A l'occasion du dernier, trente-neuf Blancs sont tombés victimes de l'esprit de vengeance des Indiens. Pauvre peuple, malheureux dans ce monde et dans l'autre! Les indigènes sont persécutés par les Blancs, et lorsqu'ils montrent le désir de la vengeance, ils sont menacés des châtiments les plus sévères. Et il n'y a pas là un prêtre pour leur enseigner la céleste doctrine, et les préserver

---

(1) Mai 1865.
(2) De l'Est de l'île.

du crime qui retombe sur leur tête. Monseigneur pense qu'on en arrivera à une guerre d'extermination entre les Indiens et les Blancs, absolument comme il est arrivé dans les Etats de l'Est. La mort du dernier des Indiens sera la conclusion de cette lutte meurtrière. »

Mgr Demers n'avait pas tardé à conquérir sur les naturels de Vancouver le même empire qu'il avait exercé sur ceux du continent. Les populations les plus féroces avaient pour lui un respect sans bornes, qui frappait de stupeur les officiers de la marine anglaise, venus dans ces parages pour maintenir l'autorité de leur pays. Un trait en donnera une preuve saisissante (1) : Influence des missionnaires.

Trois jeunes gens du camp des Kwamoutsins avaient commis un crime atroce. La mère de l'un d'eux lui avait dit : « Je te croyais un homme, et tu es une vieille femme! Quand ton père vivait, il m'apportait des richesses. Va, fais comme lui : il a tué tant de Blancs! et qui l'a surpris? » Le jeune homme avait obéi; il s'était embusqué avec deux compagnons; ils avaient assailli, volé et assassiné trois Blancs. Le bruit de ce crime ne tarda pas à se répandre : l'autorité devait agir.

Un navire de guerre partit de Victoria pour forcer les Indiens à livrer les coupables. Les indigènes de leur côté se préparaient à la guerre. Bientôt on dut craindre un soulèvement général. Le chef de la police eut alors recours à l'Evêque, qu'il supplia de s'interposer. Celui-ci consentit à l'œuvre de médiation; ayant refusé le passage qu'on lui offrait sur le navire de guerre, il partit seul pour le camp des Kwamoutsins, où se trouvait en ce moment un prêtre, M. Rondeault. Tout le camp se réunit autour des deux missionnaires. Surmontant son émotion, Mgr Demers adressa aux Indiens cette admirable harangue :

---

(1) Nous empruntons ce trait à la notice biographique de Mgr Demers écrite par Mgr Seghers.

« Il y a longtemps, bien longtemps, lorsque je demeurais encore dans mon pays, mon cœur pleurait sur le triste sort des sauvages de cette contrée, parce qu'ils ne connaissaient pas la parole de Dieu. Oui, mon cœur pleurait, parce que le Chef du ciel avait planté dans mon cœur le désir d'apporter aux sauvages la prière de Jésus-Christ. Dieu a eu pitié de moi, il m'a rendu heureux, il m'a fait trouver le chemin pour venir à vous. Depuis vingt-cinq hivers je suis au milieu de vous ; moi et mes prêtres nous vous avons annoncé la bonne parole ; notre langue s'est fatiguée à vous parler. Lorsque Jésus-Christ était sur cette terre, il faisait de même : il annonçait aux hommes la bonne parole. Ceux qui voulaient devenir bons, la laissaient descendre dans leur cœur ; ceux qui voulaient rester méchants, la recevaient dans leurs oreilles, mais ne la laissaient pas descendre dans leur cœur. Ainsi il en a été parmi vous. Tous, vous avez entendu la Prière ; mais quelques-uns l'ont entendue en vain ; elle est morte dans leurs oreilles, et ils n'ont pas fait bon leur cœur. Et vous, jeunes gens, vous avez entendu la bonne parole ; lorsque vous étiez tout jeunes, vous avez reçu l'Eau de Dieu sur vos têtes, moi-même je vous l'ai donnée. Mais en grandissant, vous avez détourné vos yeux des bons sauvages ; vous les avez fixés sur les méchants, et vous êtes devenus méchants vous-mêmes. Vous avez rendu honteuse la parole de Dieu, vous avez rendu honteuse l'Eau de Dieu. Maintenant votre cœur est malheureux ; il pleure ; — et le mien pleure plus encore. Mais c'est par votre faute, pas par la mienne. Moi, j'ai travaillé à vous faire bons, et vous avez travaillé à vous faire méchants. »

Toutes les têtes, surtout celles des coupables, se baissèrent sous la parole de l'intrépide missionnaire.

Enfin l'un des assassins prit la parole : « *Siam*, chef, nous avons été insensés. Si nous vous avions toujours écouté, nous ne serions pas dans le malheur. Mais nous avons été courageux pour faire le mal, nous serons courageux pour nous livrer aux autorités.

Pour preuve, nous ne voulons pas qu'on nous enchaîne. » Les coupables montèrent, libres, dans l'embarcation du chef de la police ; le vaisseau de guerre les transporta à Victoria. Ils furent condamnés à mort et exécutés ; ils moururent dans les plus admirables sentiments. La population entière accepta la sentence sans murmure : la parole de l'Evêque avait fait ce que n'eût pu faire une armée.

III. — ALASKA.

Le pays. Le vaste champ d'action de Mgr Seghers ne comprit pas seulement l'Orégon et Vancouver; il s'étendit jusqu'aux dernières limites Nord-Ouest du continent américain. Le grand missionnaire fut le pionnier de la Foi dans le territoire d'Alaska ou Amérique Russe. Cette gigantesque presqu'île s'étend du 55° au 72° de latitude Nord, et des Montagnes Rocheuses à la Mer de Béhring. Elle est traversée de l'Est à l'Ouest par le Youkon, un des plus beaux fleuves du monde.

Les hautes montagnes de la Californie et la chaîne des Montagnes Rocheuses viennent se rejoindre vers le 63e L N , puis, s'inclinant au Sud-Ouest, elles forment les montagnes de l'Alaska et les îles Aléoutiennes. A mesure que la chaîne descend dans l'Océan, les îles deviennent moins nombreuses et moins élevées. A l'extrême Est, Unimak avec son magnifique volcan Shishaldin s'élève à 9000 pieds, puis Unalaska à 5691, Atka à 4852, Kyska à 3700 et Attu, la dernière vers l'Ouest, à 3084. Les plus hauts sommets de la chaîne, dans la péninsule, sont : le mont St Elie 19500 pieds, Cook 16000, Crillon 15900, Fairweather 15500. Dans le reste de la presqu'île les montagnes sont moins élevées; on a les collines de Schaktohk et d'Ulukuk, près de la baie de Norton; celles de Youkon et Romanzoff, près du fleuve; enfin de Kaiyuh et Nowikakat à l'Est et au Sud de la rivière; une chaîne de collines peu élevées borde la côte arctique.

L'Alaska comprend un vaste système éruptif: on y compte

jusqu'à 61 volcans, la plupart dans la péninsule d'Aliaska et dans les îles Aléoutiennes. Près de Sitka se trouve l'Edgecumbe ; son immense cratère, en forme d'entonnoir, ne mesure pas moins de 2000 pieds de diamètre; sa profondeur est de 400 pieds. Par un de ces contrastes que la nature affectionne, ces volcans se dressent au milieu de nombreux et gigantesques glaciers; plusieurs de ceux-ci sont plus grands que les plus grands des Alpes. A Lijnn-Channel se trouve un glacier d'une épaisseur de 1200 pieds à sa partie inférieure. Un autre, près du mont Fairweather, s'étend à 50 milles en mer. Là, il se termine brusquement en un rempart de glace de 300 pieds de hauteur sur 8 milles de large. On retrouvera dans le corps de l'ouvrage l'admirable description que Mgr Seghers a faite d'une de ces mers de glace.

Climat.

Bien que la latitude de l'Alaska corresponde exactement à celle de la presqu'île Scandinave, son climat est celui du Spitsberg, plus rapproché de dix degrés du pôle. Les lignes isothermiques de — 5° et — 10°, qui passent au Sud et au Nord du Spitsberg, viennent traverser le centre de l'Alaska, comprenant entre elles la plus grande partie de la vallée du Youkon. Cette différence remarquable de température relative entre l'Alaska et d'autres pays de même latitude, a sa cause principale dans les courants d'eau chaude partis des régions équatoriales, qui, dans l'Océan atlantique, longent les côtes de la Norvège pour aller se briser précisément contre les rochers du Spitsberg, tandisque, dans l'Océan pacifique, ils meurent avant de passer le détroit de Béhring, donc à plus de quinze degrés au Sud des latitudes qu'ils atteignent sous nos longitudes. Aussi voit-on la ligne des glaces flottantes descendre dans le Pacifique jusqu'au 58° de latitude, tandis que, au Nord de l'Europe, elle ne s'abaisse pas au dessous du 75°. Les froids, dans ce pays, dépassent tout ce que nos imaginations européennes peuvent se représenter, on y a signalé des températures de 60° sous zéro.

Mgr Seghers a voyagé alors que le mercure était gelé et, les jours suivants, le thermomètre à alcool continuait à descendre.

* * *

Population.

Les populations de l'Alaska sont de différentes races. Voici comment on croit pouvoir les diviser :

Les habitants des îles Aléoutiennes au Sud-Ouest de la Péninsule ; leur type, leur couleur, et spécialement leur langue montrent une grande affinité avec la race japonaise. Cette population est fort importante : l'île d'Unalaska compte environ 6000 habitants ; Kodiak est plus peuplée encore. Sitka compte de 3 à 4000 âmes. Les îles plus méridionales ne sont guère explorées. Il paraît que les habitants soient d'origine chinoise. Toutes ces populations sont fort perverties par les Blancs avec lesquels elles ont été en contact, et les maladies syphilitiques y fout de terribles ravages.

Un autre groupe est formé d'Esquimaux. Ils habitent tout le territoire septentrional et se répandent au-delà du détroit de Béhring jusque dans la Sibérie. Ces peuplades ont une langue particulière, subdivisée en dialectes suivant les diverses tribus. Leur type est absolument différent de celui des insulaires. Ils sont petits, fort bien proportionnés : les femmes et les enfants surtout ont le visage très régulier.

La *barrabarra*, l'habitation de ces sauvages, est un taudis bâti de poutres ou de troncs recouverts d'une épaisse couche d'argile. Cette habitation s'enfonce de trois à sept pieds sous terre et ne s'élève que de six ou sept pieds au dessus du sol. Une ouverture, au sommet, laisse pénétrer l'air et la lumière, et sert au dégagement de la fumée. L'entrée est un tunnel de dix à quinze pieds de longueur, à peine assez large pour livrer un passage commode à un chien. On s'imagine quelle opération c'est de pénétrer dans ces habitations, au sein d'une obscurité profonde, en rampant sur les pieds et les mains. A l'intérieur de la barrabarra on est parfaite-

ment à l'abri du froid; néanmoins le séjour de ces cavernes est affreux, surtout pour l'Européen. Il y règne une odeur infecte : la fumée, l'air corrompu par tant d'haleines, et ce qui pis est, l'affreuse puanteur que répandent quatre baquets de bois, disposés aux quatre angles de l'habitation et remplis d'urines destinées à la préparation des peaux et à d'autres usages, tout cela rend l'air méphitique au point de faire venir les larmes aux yeux et de couper la respiration. Le missionnaire doit s'y habituer, car souvent il lui faut passer dans ces endroits des heures entières pour instruire les sauvages; mais lorsqu'il est obligé d'y passer la nuit, il est heureux de quitter parfois cette caverne et d'aller respirer l'air froid et vif du dehors. En été, les sauvages abandonnent leurs tanières, se contentant, pour tout abri, de huttes de branchages ou d'un canot renversé. A cette époque, ils trouvent du gibier en abondance; mais en hiver, ils ne mangent guère que du poisson gelé ou séché.

Un dernier groupe d'habitants est celui qui occupe l'intérieur du pays : ils ressemblent beaucoup aux habitants des Montagnes Rocheuses.

Ils sont de haute stature, d'un teint brun, féroces et fort attachés à leurs superstitions. La chasse est leur unique ressource et leur fournit le vivre et le vêtement. Toujours en route, ils ne creusent point de cavernes comme les Esquimaux. Ils s'habillent de peaux, et s'en font des vêtements capables de les préserver des rudes froids d'un hiver polaire.

Ces sauvages vivent sous des chefs, qui sont d'ordinaire les meilleurs chasseurs. Ceux-ci dirigent la chasse, et pratiquent les superstitions qui doivent faire trouver le gibier. Le pouvoir du chef est d'ailleurs fort limité, et restreint à trois ou quatre familles. Déterminer le nombre de ces indigènes est chose impossible, car le pays est presque entièrement inexploré. Le fait est que, partout où l'on voyage, on en trouve des groupes plus ou moins nombreux.

*
* *

Totems.

Parmi plusieurs tribus, existe un usage fort remarquable. Chaque famille a son symbole distinctif, appelé *totem*. Parmi les Thlinkets, par exemple, le corbeau, le loup, la baleine, l'aigle, etc. symbolisent chacun une famille. Ces emblèmes sont tracés sur les maisons, les canots, les ustensiles de ménage, et même sur les vêtements.

Devant les maisons et sur les lieux de sépulture, on trouve souvent des pieux immenses, couverts de sculptures; ce sont les monuments généalogiques de la famille. L'enfant prend le *totem* de sa mère; l'on verra, par exemple, au pied d'un poteau, une baleine, plus haut un corbeau, puis un loup et un aigle; ce qui signifie que l'arrière-grand-père du côté de la mère, de l'occupant de la maison appartenait à la famille Baleine; le grand-père aux Corbeaux, le père aux Loups, tandis que l'occupant lui-même est de la famille Aigle. Ces pieux ont de deux à cinq pieds de diamètre et jusqu'à soixante pieds de hauteur.

Autrefois l'entrée de la maison était une ouverture dans ces monuments; mais cet usage s'est perdu et les totems maintenant sont plantés à côté de la porte.

Férocité.

Ces populations semblent n'avoir qu'à un degré bien infime les sentiments d'humanité. Ainsi, d'après une coutume, les habitants d'une loge doivent sortir de chez eux pendant cinq jours, quand un cas de mort se produit dans l'habitation. Bon nombre d'entre eux, pour éviter cet inconvénient, n'hésitent pas, lorsqu'il y a maladie grave, à placer le patient hors de la loge, l'hiver comme l'été, et à l'abandonner sans secours sous une misérable tente de toile. Si c'est en hiver, le froid a vite fait de tuer le malade, et ses compatriotes abandonnent son cadavre à la voracité des chiens.

On pourra se faire une idée de la férocité de certaines de ces peuplades, par le récit suivant de M. Duncan, cité par le R. Sheldon Jackson (1) : « L'autre jour, nous fûmes invités à être témoins d'une

(1) Sheldon Jackson. *Alaska*. New-York, Dodd. Mead. 1880.

scène horrible. Un vieux chef avait froidement ordonné de porter un esclave à la côte, de l'assassiner et de jeter son cadavre à l'eau. Ses ordres furent promptement exécutés. La victime était une pauvre femme. On attribue plusieurs motifs à la cruelle action du chef. Tout d'abord, de conjurer le malheur qui s'attache à sa fille, souffrante depuis quelque temps d'une blessure au bras. D'après une autre version, le chef désespérait de la guérison de la malade : aussi a-t-il fait tuer l'esclave afin qu'elle aille dans l'autre monde préparer les quartiers de la mourante. Je n'ai pas vu le meurtre ; mais immédiatement après, je vis les gens sortir en courant de leurs demeures, aux environs de l'endroit où le corps avait été jeté, puis se grouper à bonne distance, dans l'attente de ce qui allait arriver. En ce moment apparaissaient deux bandes de misérables furieux, conduites chacune par un homme tout nu. Ces gens poussaient des cris invraisemblables, et les deux hommes nus se rendaient horribles autant qu'ils le pouvaient, avançant dans une posture rampante et faisant des bonds, comme deux chevaux emballés, projetant l'un après l'autre les deux bras, et les tenant étendus pendant quelque temps dans une posture de défi. De plus, les secousses successives de leur tête, faisant flotter leurs longs cheveux noirs, leur donnaient l'air le plus féroce. Pendant quelque temps, ils firent mine de chercher le corps, et lorsqu'ils arrivèrent près du cadavre, ils se mirent à crier, et à sauter tout à l'entour, comme des loups furieux. Finalement ils le traînèrent hors de l'eau, et le déposant sur le rivage, ils le mirent en pièces à coups de dents. Les deux groupes les entouraient, cachant ainsi cet horrible travail. Après quelques minutes, la bande s'ouvrit, et chacun des cannibales apparut avec la moitié du corps dans les mains. Se séparant de quelques mètres, les deux bandes commencèrent, au milieu de cris affreux, leur ignoble festin, dévorant tout crus les morceaux du cadavre.... » « Un jour, dit le même Duncan, je vis des centaines de Tsimpseans dans leurs

canots ; ils venaient de quitter le rivage. On me dit qu'un groupe de cannibales était à la recherche d'un corps à dévorer. S'ils ne trouvaient pas de cadavre, probablement ils saisiraient le premier vivant venu, de sorte que tout le peuple des environs était monté dans les embarcations pour échapper à la mort. Ces Indiens brûlent leurs défunts ; mais je suppose que, prévoyant ces occasions, ils ont soin de mettre quelque cadavre en réserve pour satisfaire ces êtres inhumains. »

Il est des tribus, parmi lesquelles les vieux et les faibles sont mis à mort. Ceci se fait en leur passant une corde au cou, pour les traîner parmi les pierres. Si la mort ne s'en suit, les malheureux sont lapidés ou frappés d'un coup de lance, et laissés en pâture aux chiens. Il arrive que des vieillards demandent à être tués. En ce cas, ils sont pris, étourdis au moyen de drogues diverses ; puis, au milieu de démonstrations superstitieuses, ils sont saignés à mort.

Idées religieuses.

Quant aux idées religieuses, les Indiens d'Alaska reconnaissent l'existence d'esprits bons et d'esprits malfaisants. Comme les bons esprits n'inspirent pas de crainte, les Indiens n'y font guère attention. Ils s'appliquent surtout à apaiser les esprits méchants, de sorte que leur religion se réduit au culte du démon. Leur culte est le *Chamanisme*. Ses pratiques consistent à faire des offrandes aux esprits mauvais, pour prévenir le mal qu'ils pourraient causer. Il en est qui disent que c'est la vieille religion de la race Tartare avant l'introduction du Boudhisme, et c'est aussi celle des Sibériens. Celui qui est chargé des rites de cette religion, s'appelle un *Chaman* : il est à la fois le sorcier et le médecin de ces tribus. Le Chaman a pouvoir, non seulement sur les esprits, mais, par ceux-ci, sur les maladies et sur les éléments ; il est maître du succès et des revers, de bénédiction et de malédiction. L'honneur qu'on lui rend, dépend du nombre d'esprits, sur lesquels s'étend son action, et ce pouvoir, employé à propos, contribue dans une large mesure à faire la fortune du Chaman.

Chamanisme.

Pour chacun des esprits, il a un nom et certains chants. Parfois les esprits de ses ancêtres viennent à son secours et augmentent sa puissance.

Au jour fixé pour l'exhibition du pouvoir du Chaman, les parents de celui-ci, qui rempliront l'office d'un chœur de chantres, sont obligés de jeûner; bien plus, ils doivent employer une plume par manière d'émétique, et se délivrer ainsi entièrement du grossier matériel de la nourriture. La cérémonie commence au coucher du soleil et dure jusqu'à l'aurore. Tous ceux qui veulent y prendre part, se réunissent dans la loge du Chaman, où ils se mettent à chanter avec accompagnement d'un tambour. Revêtu de ses oripeaux, un masque sur la figure, le Chaman court autour du feu allumé au centre de la loge. Il tient les yeux fixés sur l'ouverture de la porte; à la mesure du tambour, il fait de brusques mouvements des jambes et du corps. Ces mouvements deviennent de plus en plus convulsifs, les yeux roulent dans les orbites, au point qu'on n'en distingue plus que le blanc. Tout à coup, le Chaman s'arrête, regarde attentivement le tambour en poussant de grands cris. Les chants se taisent et tous les regards sont dirigés sur le devin, toutes les oreilles sont tendues pour entendre les oracles inspirés. Les esprits de différentes classes apparaissent au Chaman sous différentes formes; en changeant de masque, il se met en rapport avec l'esprit auquel chaque masque est consacré. Il est admis que cet esprit inspire pour le moment tous les oracles du Chaman inconscient.

Bancroft, cité par Sheldon Jackson, parle en ces termes du Chamanisme : « D'épais nuages sombres, chargés de mal, sont suspendus sur le sauvage durant sa vie entière. Des génies murmurent dans la rivière qui coule; dans les branches des arbres qui bruissent, on entend la respiration des dieux; des lutins dansent dans le crépuscule vaporeux, et des démons se cachent dans les ténèbres. Tous ces êtres sont hostiles à l'homme, et

doivent être apaisés par des dons, des prières et des sacrifices. Le culte religieux de certaines tribus comprend des pratiques qui donnent le frisson par leur atrocité. Ici, par exemple, (sur la côte du Pacifique), il est un rite de sorcellerie, pratiqué par les Haidahs, une des nations septentrionales. Lorsque la saison du saumon est passée, et que les provisions d'hiver sont mises en magasin, commencent les fêtes et les conjurations d'esprits. Le chef, qui semble être le principal sorcier et n'avoir guère de pouvoir que par ses rapports avec les puissances surhumaines, s'en va dans la retraite la plus isolée et la plus sauvage qu'il puisse découvrir dans les montagnes ou les bois, et se laissant à demi mourir de faim pendant quelques semaines, il se met dans un état de frénésie religieuse. Alors les Nawloks — des êtres terribles d'une nature mystérieuse — consentent à communiquer avec lui par la voix ou de quelqu'autre manière. Pendant cette période d'observance, le chef est appelé *Taamish*, et malheur au pauvre Haidah auquel il arriverait de le regarder en ce temps ; si même le Taamish ne tue sur le champ l'indiscret, les voisins le feront sans aucun doute, du moment que la chose viendra à leur connaissance ; et si la victime essaie de cacher l'affaire, et refuse de faire des aveux, les tortures les plus cruelles viennent s'ajouter à son triste sort. Enfin le démoniaque inspiré retourne à son village, revêtu seulement d'une peau d'ours ou d'une couverture déchirée, avec une espèce de chapelet sur la tête et un bandeau rouge d'écorce d'aune au cou. Il se jette sur la première personne qu'il rencontre, la mord et avale une ou plusieurs bouchées de chair vive, prise n'importe où il peut planter les dents. Il court ensuite à un autre, puis à un autre encore, prolongeant ce révoltant repas, jusqu'à ce qu'il tombe dans une torpeur occasionnée par cette grande quantité de chair avalée coup sur coup et à peine mâchée. Pendant plusieurs jours, il reste dans un état comateux « comme une bête de proie gorgée », selon l'expression de Dunn.

Le même observateur ajoute que l'haleine du Taamish semble, pendant ces jours, une exhalaison du tombeau. La victime de ces férocités n'ose opposer aucune résistance aux morsures; il en est même parfois, qui viennent s'offrir volontairement au supplice, et qui sont fiers de leurs plaies. »

Ce qui distingue le chamanisme de tous les cultes connus, est un manque complet de dogmes. Cette espèce de magie n'est basée que sur quelques traditions toujours confuses et souvent contradictoires. Il en résulte que les *chamans*, ministres de ce culte, n'émettent point de préceptes, ne font jamais d'instructions (1).

Dans tous les pays barbares, les fardeaux les plus lourds et la dégradation la plus profonde sont le partage de la femme : ainsi en

---

(1) Il ne manquera pas d'intérêt de comparer ce que nous disons ici des chamans, avec les observations du célèbre amiral Russe, Wrangel, au sujet des chamans Sibériens. — *Le Nord de la Sibérie* par M. DE WRANGEL. Paris. Amyot 1843.

« N'est point chaman qui veut; il faut, suivant l'expression des Tchouktchas, avoir reçu l'inspiration, pour devenir ministre de ce singulier culte. Les chamans véritables n'appartiennent pas à une caste particulière et ne forment point un corps constitué dans un but déterminé : chacun d'eux s'instruit et se perfectionne lui-même dans l'art des devins.

« De très jeunes gens, à imagination vive et facilement inflammable, entendent raconter aux vieillards de merveilleuses histoires sur la puissance des Esprits et le pouvoir dont ils ont investi leurs délégués, les chamans; ces histoires, ils les écoutent avec avidité et les retiennent avec soin. Ainsi préparé, et l'imagination déjà disposée aux hallucinations, le jeune homme visite les chamans, assiste avec le frémissement d'une secrète horreur aux mouvements convulsifs qui les agitent lorsqu'ils reçoivent l'inspiration, et contemple avec un respect craintif ces hommes que le mystère entoure et que la crainte accompagne. Il éprouve un vif désir d'entrer à son tour en rapport avec les puissances invisibles et surnaturelles, se voue au célibat, recherche la solitude et se nourrit d'aliments irritants, qui portent la flamme dans son sang déjà échauffé. Ces visions tant souhaitées, ces Esprits infernaux, revêtus de formes bizarres, ne sont bientôt plus, pour le néophite, des êtres imaginaires; non, il les voit devant lui et reçoit leurs oracles. C'est ainsi que se forment les chamans, sans qu'il y ait de leur part la moindre hypocrisie. Reste alors à consacrer le nouveau chaman, à l'initier à la danse mystérieuse ainsi qu'à l'art de tirer du *boubna* (le tambour des chamans) des sons particuliers. C'est toujours pendant la nuit que se fait la consécration. »

est-il en Alaska. Dès la première enfance, ces malheureuses sont habituées à toutes les misères et à toutes les oppressions. Le fait de faire périr les enfants du sexe féminiu est commun parmi plusieurs tribus, surtout parmi les Mahlemuts et parmi les peuplades qui vivent le long du Youkon. Nombre de mères Indiennes, pour sauver leurs filles de la malheureuse existence qui les attend, les emportent dans les bois, leur remplissent la bouche d'herbes ou de mousse, et les abandonnent à la mort. Aussi, parmi bien des tribus, le nombre des femmes est à celui des hommes dans la proportion de 1 à 5. Le Révérend Kirby, missionnaire protestant, qui a pénétré jusqu'au Haut Youkon, en venant de la Colombie Britannique, parle en ces termes de la triste condition des femmes Alaskiennes : « De même que tous les peuples sauvages, les Indiens regardent leurs femmes comme des esclaves, et les obligent aux plus durs travaux, tandis qu'eux-mêmes les contemplent paresseusement, savourant la jouissance de la pipe, et récompensant souvent leurs services par de dures paroles et des coups cruels. Elles sont inférieures au physique, et moins nombreuses que les hommes. Le premier fait résulte probablement de la dure manière dont elles sont traitées ; le second provient, en grande partie, de la pratique trop répandue de l'infanticide sur les filles. Plusieurs pauvres mères m'ont assuré avoir tué leurs enfants pour les arracher aux misères qu'elles mèmes ont endurées. »

Si elles ont été épargnées dans leur enfance, ces pauvres créatures ne tardent pas à se voir inculquer le sentiment de leur infériorité. Toutes petites encore, elles sont données ou fiancées à leurs futurs maris ; souvent aussi, lorsqu'elles arrivent à l'âge de douze ou quatorze ans, elles sont exposées en vente ; pour quelques couvertures, une mère livrera sa propre fille à l'infamie, soit pour un temps, soit à perpétuité.

A ces malheureuses incombent tous les plus durs travaux ; selon la parole d'un grand chef, « les femmes sont faites pour le

travail : une d'elles peut traîner autant que deux hommes ; elles confectionnent nos tentes ; elles font et réparent nos habits. » (1) Comme si leur condition ordinaire n'était pas assez pénible, la plupart des esclaves sont des femmes. Les hommes, faits prisonniers à la guerre, sont ordinairement tués ou réservés à la torture ; les femmes sont prises comme bêtes de somme, et traitées avec la dernière inhumanité. Le maître a sur elles un pouvoir illimité ; il peut les torturer et les mettre à mort, quand il le veut ; parfois à la mort du maître, une ou plusieurs de ces malheureuses sont tuées, afin qu'elles aillent dans l'autre monde rejoindre le défunt.

La polygamie, avec toutes les horreurs qui en sont la suite, est commune parmi plusieurs tribus. Les femmes d'un même mari sont souvent sœurs ; parfois la propre mère ou la fille d'un homme se trouve parmi ses femmes. Si une femme ne donne à son mari que des filles, celui-ci continue à prendre des femmes jusqu'à ce qu'il ait des fils. Un chef des Nasses a, dit-on, quarante femmes. « Plus il a de femmes, plus il peut faire prendre de viande, faire couper de bois et faire transporter de marchandises. »

Lorsqu'une jeune fille arrive à l'âge nubile, elle est éloignée de tout le monde. On considère comme souillé tout ce qu'elle touche, et jusqu'au firmament qu'elle contemple. Aussi l'enferme-t-on, pour une année entière, dans une hutte si petite qu'il est impossible de s'y tenir debout. Seule sa mère peut approcher la prisonnière, uniquement pour lui porter la nourriture. Aux environs de Sitka cependant, la période d'isolement est réduite à trois mois. Après cet emprisonnement, on brûle les habits de la captive, on la revêt d'habits neufs, et l'on donne une grande fête, durant laquelle une entaille est pratiquée dans la lèvre inférieure de la pauvre

(1) Rapportées par Sheldon Jackson. *Alaska.*

victime, parallèlement à la bouche; on introduit dans la plaie un morceau de bois ou d'écaille pour dilater l'ouverture. Après le mariage, la femme est, en fait, l'esclave de son mari. Souvent, dans le Sud de l'Alaska, elle est envoyée aux mines..... Notre plume se refuse à décrire toutes les horreurs de l'immoralité à laquelle elles sont livrées par la volonté de leurs tyrans.

Sont-elles paresseuses ou stériles, elles sont renvoyées; parfois aussi elles sont données en échange pour l'un ou l'autre objet que le mari convoite. Leur vie même est entre les mains du mari : « Durant notre visite, à Fort-Wrangel, en 1879, dit Sheldon Jackson, un Indien tua sa femme et apporta son corps au village pour les funérailles. Personne ne put intervenir : selon les coutumes, il l'avait achetée comme on achète un chien, il pouvait la tuer comme on tue un chien. »

Une autre horreur, fort répandue dans ce triste pays, ce sont les tortures que l'on inflige aux veuves durant les funérailles de leur mari défunt. Chez certains Indiens du haut Youkon, lorsqu'un homme meurt, sa femme est forcée à monter sur le bûcher, à se jeter sur le corps, et à y rester jusqu'à ce que ses cheveux soient consumés et qu'elle soit presque suffoquée par les flammes et la fumée. Alors elle peut descendre du bûcher; mais souvent encore, on l'oblige à tenir la main dans les flammes, pour l'appuyer ensuite sur son cœur, en signe d'inaltérable attachement. Si la douleur ou la défaillance l'empêche d'accomplir ces devoirs, elle est soutenue et poussée en avant; ses cris et ses gémissements sont étouffés par des chants sauvages et par le bruit des tambours. Enfin les cendres sont recueillies en une pochette que la veuve portera sur elle, pendant deux ans. Pendant cette période de deuil, la femme est vêtue de haillons et traitée en esclave. Si le défunt avait plusieurs épouses, elles se rangent le long du cadavre, la tête appuyée sur celui-ci; de nouveau, elles restent dans cette position, jusqu'à ce que leurs cheveux soient consumés;

alors, elles tiennent l'une main, puis l'autre, dans le feu. Les cendres recueillies sont partagées entre elles. Il n'est pas rare que ces malheureuses se suicident, pour échapper à leur affreux destin.

Les corps des hommes, on l'a vu, sont brûlés en grande cérémonie. Mais dans certains districts, où le bois est rare, on estime que la femme ne vaut pas la dépense d'un bûcher, et on abandonne son cadavre aux chiens, aux renards et aux corbeaux ; ou bien encore, on le jette à la mer pour servir de pâture aux poissons.

Le tableau est sombre. Nous en avons emprunté les principaux traits à l'ouvrage de Sheldon Jackson. Ajoutons les paroles du capitaine Morgan, citées dans le même ouvrage : « J'ai lu tout ce que mon frère, Sheldon Jackson, a publié concernant l'Alaska, et je ne sache pas qu'il ait commis une seule erreur. Il ne dit pas assez ; il ne vous a pas décrit la moitié de la dégradation des Indiens du Nord, et je ne saurais dire où la souffrance a pu atteindre un degré plus élevé que chez les femmes, qui sont des esclaves et des bêtes de somme. La peinture que notre frère a faite, n'est pas assez forte : vous rougiriez à l'idée que la famille humaine ait pu descendre aussi bas. »

* * *

Influences néfastes.

Une grande plaie morale de l'Alaska, qui vient s'ajouter à toutes les misères nées sur ce sol, sont les mineurs. Partout où ils se sont établis, on constate les effets désastreux de leur séjour. Nous avons eu l'occasion déjà de dire les misères morales qu'ils ont causées dans les îles. Il faut en dire autant des postes de la frontière orientale, Reliance et Stewart, par exemple. L'immoralité de ces aventuriers est extrême ; on les voit entraîner avec eux de malheureuses créatures, qu'ensuite ils abandonnent avec leurs enfants, et hélas ! il n'est pas rare de retrouver ces pauvres petits exposés dans la campagne à la voracité des bêtes féroces. Le Père Tosi, auquel nous empruntons ces derniers détails,

a recueilli lui-même une demi-douzaine de ces abandonnés ; dans l'école de Holy Cross, il ne s'en trouve pas moins de quatorze (1).

Ajoutons à ces difficultés que rencontrent les missionnaires, les obstacles qui naissent des missions russes et surtout des protestants.

Appartenant jusqu'en 1867 à la Russie, l'Alaska avait vu débarquer sur ses côtes et pénétrer dans l'intérieur des popes russes, originaires pour la plupart des pays voisins, du Kamschatka et des îles Aléoutiennes.

Ceux-ci avaient compris leur mission comme des fonctionnaires, n'ayant guère à cœur que de toucher leurs appointements. Ils faisaient croire que le Christianisme se répandait dans le pays, baptisaient les Indiens sans leur donner la moindre instruction religieuse, et les laissaient pratiquer en paix toutes leurs superstitions (2).

Lorsque l'Alaska fut achetée par les Etats-Unis, la convention porta, entre autres clauses, que les popes devaient évacuer le

---

(1) *Civilta Cattolica*, 1893. *Alaska*, par le P. Tosi.

(2) L'Amiral Wrangel fait la même observation au sujet des Popes missionnaires en Sibérie : ils baptisent les infidèles sans aucune garantie de conversion sincère. « L'un des chefs Tchouktchas, vieillard vénéré, réunit ses fils pour leur déclarer qu'il était las de vivre, et finit par les supplier de le délivrer de l'existence. Ces paroles du vieillard firent beaucoup de peine à ses enfants ; mais, convaincus qu'en acquiesçant au désir de leur père, ils accompliraient un *saint devoir*, ils eurent l'affreux courage de l'égorger ! Quelles mœurs ! Tous les moyens de persuasion ont été vainement employés jusqu'à présent auprès des Tchouktchas baptisés pour les décider à renoncer à ces coutumes sanguinaires : les chamans ont réussi à les maintenir. Ces espèces de sorciers, dont un certain nombre accompagne les Tchouktchas dans toutes leurs expéditions, sont cause qu'une autre coutume non moins horrible n'a point encore été abolie : celle des sacrifices humains.

Un assez grand nombre de Tchouktchas ont reçu le baptême, mais ne sont chrétiens que de nom. La plupart des convertis n'ont renoncé aux pratiques du chamanisme que par des motifs d'intérêt : quelques livres de tabac, ou d'autres objets de cette importance, suffisent pour les décider à se faire baptiser.

Les Tchouktchas baptisés n'ont point renoncé à la polygamie, et tous ont plusieurs femmes qu'ils épousent pour un temps plus ou moins long. »

territoire dans un délai fixé. Des ministres protestants furent envoyés, mais ils ne parvinrent à gagner les sympathies ni des indigènes ni des rares Blancs fixés dans le pays.

Le territoire ne comptait, il y a quelques années, pas moins de trente-quatre écoles, ou plutôt missions protestantes, toutes dans la partie méridionale, c'est-à-dire dans les endroits les plus fréquentés et d'accès plus facile. Que toutefois on ne se fasse pas illusion ; ces trente-quatre écoles, — sauf deux : celle de Sitka et celle d'Ounalaska, — manquent entièrement d'élèves. Aussi les ministres travaillent-ils des pieds et des mains pour obtenir une loi qui force les Indiens à leur envoyer leurs enfants. Les missionnaires catholiques n'ont pas besoin de ces moyens : la vérité et la grâce de Dieu sont plus puissantes que toutes les lois.

Outre la vérité et la grâce, deux éléments concourent au triomphe de la Foi : l'indolence des Schismatiques et les divisions des Protestants. Les missionnaires n'ont pas besoin de prêcher en ce sens, cette prédication se fait d'elle-même. Plus d'une fois les sauvages se plaignirent que les prêtres russes ne pouvaient songer à eux, puisqu'ils avaient leur famille à entretenir, et que tout leur zèle consistait à amasser des peaux pour s'enrichir.

Quant aux Protestants, les sauvages observent que leur doctrine manque d'unité, et que l'on ne sait qui d'entre eux il faut croire. Un jour, une tribu sauvage s'avisa d'envoyer quatre de ses membres à divers ministres, établis dans un rayon de cent à deux cents milles, pour les interroger sur les vérités de la Foi, et voir si leurs réponses concordaient. Ils firent la même chose pour les missionnaires catholiques. Plus tard, un des délégués, rencontrant le Père Tosi, lui dit : « Votre religion est la vraie, car tous vous enseignez la même chose, tandis que les Protestants sont tous des menteurs. » Et il raconta l'enquête qu'ils avaient faite.

Les missionnaires trouvent en Alaska la plus grande liberté

d'action. La situation des Indiens de ce pays devant le gouvernement est, en effet, différente de ce qu'elle est ailleurs. En général, le gouvernement regarde les Indiens comme ses pupilles. Il les confine dans des Réserves. En Alaska, les Réserves n'existent pas, la nature du pays et la manière de vivre des Indiens ne s'y prêtant en aucune façon. Les indigènes circulent le long des côtes dans leurs canots, comme il leur plaît. Ils trouvent aisément leur subsistance soit par la pêche, soit en travaillant pour les colons blancs.

Cependant les difficultés qui s'opposaient à l'Evangélisation de ce pays étaient immenses. Aussi de nombreuses tentatives restèrent sans succès pendant vingt-cinq ans ; — jusqu'au jour où le sang d'un grand missionnaire fut versé sur cette terre abandonnée.

Essais d'évangélisation.

Déjà dans le courant de 1862, un prêtre de l'Athabasca, le Père Seguin, avait franchi les derniers contreforts des Montagnes Rocheuses, et pénétrant dans le territoire d'Alaska, il s'était établi au confluent du Youkon et de la rivière Porcupine. Il y avait fondé une mission sous le vocable de S[t] Jean l'Evangéliste, mais des difficultés de toute nature vinrent l'assaillir, et son évêque, Mgr Faraud, voyant d'une part l'inutilité des efforts du missionnaire, d'autre part le besoin urgent qu'il avait de ses prêtres, ne tarda pas à le rappeler. En 1867, M. Mandart, envoyé par Mgr Demers, fit un voyage dans le Sud du pays.

En 1870, le Révérend Père Petitot traversa à son tour les montagnes, et acquit la certitude que cette fois les missionnaires catholiques pourraient compter sur la protection de l'autorité.

M. Mercier, l'agent de l' « Alaska commercial Company », fit lui-même des démarches auprès de Mgr Faraud pour demander l'envoi de prêtres dans ce territoire. L'Evêque communiqua la demande à son coadjuteur, Mgr Clut. Celui-ci ne voulut pas laisser à d'autres le soin d'explorer le pays : en 1873, il partit lui-même avec M. Lecorre.

Ils longèrent le Youkon sur une grande partie de son cours. M. Lecorre arriva ainsi jusqu'à St Michel sur la mer de Béhring; là seulement il apprit que le territoire d'Alaska était sous la juridiction de l'évêque de Vancouver, et il quitta le pays pour rentrer dans les limites du vicariat apostolique auquel il appartenait, sans laisser rien de stable en Alaska.

Pendant que M. Lecorre explorait le centre de la presqu'île, Mgr Seghers, à peine nommé au siège de Vancouver, faisait son premier voyage à Sitka, Kodiak et aux îles Aléoutiennes.

Les peuplades de la côte, gâtées par le contact des Blancs, étaient inaccessibles aux influences de la Religion. M. Lecorre raconte, qu'à peine arrivé chez les sauvages d'Unalakleet, il se vit entouré d'Indiens armés jusqu'aux dents et se donnant des contenances orgueilleuses et narquoises. Deux d'entre eux vinrent heurter les missionnaires, gesticulant et criant : ils étaient ivres de cette exécrable boisson que d'indignes trafiquants leur vendent. « A cette vue, je compris, ajoute-t-il, que nos efforts pour la conversion de cette tribu seraient sans résultat. » Les populations de l'intérieur sont demeurées plus accessibles. La défiance, il est vrai, fait le fond de leur caractère, mais ils sont tout yeux et tout oreilles quand on leur parle de religion, et quand ils donnent leur confiance, ils la donnent tout entière.

Tous les ennemis du catholicisme, schismatiques et protestants, ont répandu à plaisir les plus incroyables calomnies contre la Religion; à tel point que quelques uns d'entre les indigènes dirent un jour à M. Lecorre, que les catholiques étaient les meurtriers de Notre Seigneur, puisqu'ils étaient seuls à porter sur eux la croix, comme signe de leur cruauté.

Le même prêtre se trouvait un jour chez un Russe, nommé Alexis. Son hôte reçut une lettre d'un de ses compatriotes, homme riche et influent, qui lui conseillait tout simplement de couper les vivres aux missionnaires et de les laisser mourir de faim.

La race de ces fanatiques n'était pas éteinte : Mgr Seghers devait tomber victime de leur haineuse opposition à l'apostolat catholique. Un malheureux se trouverait sur son chemin, et employerait, comme un docile instrument, l'esprit troublé d'un serviteur qu'il exciterait contre le missionnaire. Mais la Providence avait ses vues : la mort de l'apôtre serait la source du salut pour l'Alaska.

Il fallait, pour entreprendre l'Evangélisation d'un semblable pays, toute l'énergie et la force de volonté d'un homme comme Mgr Seghers. Convertir au Christ les milliers d'indigènes de l'Alaska, fut le rêve de sa vie ; ce sera devant Dieu et devant les hommes son plus beau titre de gloire, d'avoir ouvert ce pays à l'Evangile.

PREMIÈRE PARTIE

AVANT L'ÉPISCOPAT

« Il peut se trouver quelque part un prêtre comme M. Seghers ; nulle part il ne peut y en avoir de meilleur. » — MGR DEMERS.

CHAPITRE I

Premières années — Débuts dans la vie apostolique

Charles Jean Seghers naquit à Gand (1), le 26 décembre 1839, de Charles François et Pauline Seghers. Il fut baptisé dans la vieille église de S. Martin-Akkergem. Onze ans plus tard, le 30 mai 1850, il reçut pour la première fois l'Eucharistie, et fut confirmé par S. G. Mgr Delebecque, Evêque de Gand. Premières années

Tout jeune encore, il perdit les auteurs de ses jours. Ce coup le frappa au cœur, et c'est avec l'émotion la plus vive qu'il parle, plus tard, de l'impression d'abandon et de délaissement qu'il ressentit, en se voyant orphelin à l'âge où l'enfant s'attache si vivement aux joies du foyer (2). Aimé comme un fils par les sœurs et les frères de son père, il retrouva chez eux, et chez une amie de sa mère (3), la tendresse que la mort de ses parents lui avait ravie.

---

(1) La maison qui le vit naître, porte actuellement le n° 69 du Fossé Ste Elisabeth.

(2) Lettre à M. l'abbé J. D. B, 4 juin 1879.

(3) Madame D. B. — « Vous savez quels efforts votre mère a faits pour me faire oublier la perte de la mienne, dans un temps où je me trouvais tout seul au monde ; c'est ce qui me l'a rendue toujours chère, et je n'oublierai jamais la bonté avec laquelle elle m'attirait, comme si elle avait voulu me persuader que j'avais dorénavant à regarder votre mère comme la mienne. » — Même lettre à M. l'abbé J. D. B.

Le jeune orphelin reçut une éducation des plus soignées. Il fit ses humanités au collège S[te] Barbe.

Ayant achevé sa rhétorique en 1857, obéissant à l'appel de Dieu, il entra au séminaire de Gand, le 1 octobre 1858. Il reçut la tonsure, le 18 juin 1859, puis, les années suivantes, les ordres mineurs, le sous-diaconat et le diaconat, à la cathédrale de S. Bavon, de la main du même Evêque qui lui avait conféré, quelques années auparavant, le sacrement de la Confirmation.

Cependant le pieux séminariste se sentait vivement attiré à la vie apostolique ; et le 9 août 1862, le jour même où il avait reçu le diaconat, il quittait sa ville natale pour entrer au Séminaire Américain de Louvain, afin de se préparer aux missions. Quelques mois plus tard, le 31 mai 1863, il recevait des mains du vénérable Cardinal Sterckx, Archevêque de Malines, l'ordination sacerdotale.

Départ pour les missions

Au mois de mai 1863, l'Evêque de Vancouver avait jeté un cri de détresse ; les ministres protestants menaçaient d'envahir son territoire : l'un d'entre eux, ayant à sa disposition de puissants moyens de propagande, venait de partir pour l'Angleterre. Il avait conçu un plan, d'après lequel la Colombie Britannique serait partagée en trois ou quatre diocèses, pour lesquels il voulait faire nommer des évêques. Le territoire de Vancouver devait entrer dans cette combinaison. Mgr Demers avait écrit à Rome, afin que l'on prévînt l'exécution de ce projet, en donnant du renfort aux missionnaires catholiques. Il s'était adressé en même temps à Mgr De Neve pour avoir des prêtres (1). Le vénérable recteur du Sémi-

---

(1) Lettre de Mgr Demers à Mgr De Neve, 10 Mai 1863.

naire Américain jeta les yeux sur Seghers, et lui demanda de se consacrer à ces missions. Celui-ci se mit à la disposition de ses supérieurs, les estimant mieux en état que lui-même de juger des besoins des divers diocèses (1). Il ne s'inquiétait point des privations qu'il pourrait avoir à endurer : « il s'attendait à peine à trouver du pain à manger ; » (2) mais il y avait beaucoup de bien à faire : — cela suffisait à son zèle.

Il s'embarqua pour Vancouver, le 14 septembre 1863 ; après un voyage de deux mois, à travers l'Atlantique, puis par Panama et le Pacifique, il arriva à Victoria le 19 novembre suivant.

Situation du diocèse de Vancouver

Le diocèse de Vancouver traversait une ère de difficultés. Ses meilleures forces étaient les Pères Oblats et les Sœurs de Ste Anne, de Montréal ; celles-ci avaient en la ville épiscopale une école prospère. Or, les Pères Oblats devaient quitter, pour se concentrer dans leurs nouvelles et immenses missions du continent, et les Sœurs également songeaient à partir. Et cependant, c'était trop peu déjà des forces dont on disposait, pour tous les travaux qu'il eût fallu entreprendre parmi les Blancs et les Indiens.

La population blanche de Victoria se divisait en deux classes : l'une comprenait les habitants établis à demeure, qui trouvaient leur subsistance soit dans le commerce, soit dans l'agriculture ; l'autre catégorie était une population flottante, qui passait quelques mois de l'année à Victoria, et employait le reste du temps à travailler dans les mines d'or du continent, ou dans quelques mines de cuivre et de charbon dans l'île même.

---

(1) Lettre de M. Seghers à Mgr De Neve, 1 septembre 1863.
(2) Lettre de Mgr Demers à Mgr De Neve, 14 mai 1866.

Le rêve de ces colons était d'accumuler une certaine fortune, pour rentrer ensuite chacun dans sa patrie. « Ils ne pensent qu'à l'or, écrivait M. Seghers (1), ils ne parlent qu'argent. Le dollar est leur idole. Les Blancs sont d'une telle immoralité, que parfois nous tremblons pour Victoria, et redoutons des châtiments. Ce sont là les grands obstacles que notre ministère doit surmonter. »

Les catholiques étaient surtout des Irlandais, des Français, des Allemands, outre quelques Italiens, et des Américains du Sud parlant Espagnol. Le reste de la population était des épiscopaliens, des méthodistes, des presbytériens et des Juifs. Tous avaient bonne opinion des prêtres catholiques ; et la lutte acharnée des ministres protestants contre l'Evêque et son clergé avait souvent pour conséquence de concilier à ceux-ci l'estime plus entière, et les sympathies plus vives de la population.

« Quant aux Indiens qui habitent près de la ville, corrompus, comme ils le sont, par les Blancs, ils peuvent être considérés comme perdus sans remède, en même temps qu'ils sont, au point de vue temporel, les plus malheureux des êtres. Notre influence se borne à leurs enfants. » (2)

La corruption des Indiens était profonde, en effet. Quelqu'argent, ou un peu de whisky était pour eux le prix de la honte de leurs femmes et de leurs filles. Et ce qui est plus pénible, c'est que cette manière de faire de l'argent, ou de se procurer de l'alcool, fut bientôt connue des Indiens qui habitent le Nord de l'île ; on voyait parfois ceux-ci venir

---

(1) Lettres à Mgr De Neve, 16 décembre 1863 et avril 1864.
(2) Lettre de M. Seghers à Mgr De Neve, 16 décembre 1863.

en canot à Victoria, pour amener leurs femmes dans ce repaire d'infamie !

Aussi beaucoup de prêtres désespéraient-ils des missions indiennes ; ils trouvaient ces sauvages si profondément dégradés, si inintelligents, qu'ils les croyaient incapables de conversion. Mais de pareils découragements ne pouvaient entrer dans le cœur de M. Seghers, et dès les premiers jours, il sentit un ardent désir de sauver ces âmes, qu'il aimait d'autant plus qu'elles étaient plus malheureuses et plus abandonnées ; et ce fut son vœu le plus cher, de pouvoir se consacrer tout entier à la rude entreprise d'évangéliser les Indiens.

Débuts dans le Ministère

Dès la première entrevue, Mgr Demers fut frappé des qualités du jeune missionnaire, et il en écrivit dans les termes les plus élogieux à Mgr De Neve, exprimant la confiance que « son cher Seghers » serait « le prêtre selon le cœur du Seigneur, l'ouvrier actif et zélé dans sa vigne, n'ayant en vue, que la gloire de Dieu, l'honneur et le triomphe de la Religion (1). »

M. Seghers se mit à l'œuvre aussitôt ; et le Dimanche suivant, il fit, à la Cathédrale, une instruction fort goûtée ; on fut frappé de la correction de son accent anglais, non moins que de l'aisance avec laquelle il se mouvait dans ce milieu tout nouveau pour lui (2).

Mgr Demers le chargea de la direction du Couvent et de l'école. Sous la conduite du zélé prêtre, la communauté des Sœurs de Ste-Anne devint bientôt un modèle de régularité, d'observance et de paix. Il avait un art tout particulier d'inspirer aux Sœurs l'amour de la règle et de la vie

---

(1) Lettre à Mgr De Neve, 19 nov. 1863.
(2) Ibid.

religieuse. L'école prit un remarquable développement : elle arriva bientôt à compter jusqu'à cent élèves, dont une trentaine de pensionnaires. Elle faisait à Victoria un bien inappréciable. En même temps qu'il dirigeait cette maison, M. Seghers remplissait les fonctions d'assistant, ou vicaire, à la Cathédrale.

M. Seghers songe à quitter Vancouver

Bientôt le zèle du missionnaire le jeta dans une vive perplexité : le diocèse venait d'être divisé par l'érection du vicariat apostolique de la Colombie Britannique. Le nouveau vicariat avait un territoire quatre fois plus étendu que celui qui restait à Vancouver ; les besoins étaient immenses. A Vancouver il y avait quelques prêtres ; Mgr d'Herbomez, le nouveau vicaire apostolique, n'en avait presque pas. De plus, on attendait à Victoria le R. M. Morrison, qui venait d'être nommé coadjuteur de Mgr Demers, et qui comptait amener des auxiliaires. Le généreux missionnaire se demanda si son devoir n'était pas de quitter son poste, pour offrir ses services à Mgr d'Herbomez. « Je serai inutile à Vancouver, » écrivait-t-il à Mgr De Neve (1), auquel il s'ouvrit de ses perplexités. Le vénérable prélat lui répondit qu'il eût à consulter son Evêque ; et alors seulement le jeune prêtre découvrit ce que son humilité l'avait empêché de reconnaître : son Evêque ne consentirait jamais à son départ. D'ailleurs les événements vinrent imposer la solution : M. Morrison refusa la mître qui lui était offerte, sa santé ne lui permettant pas de se consacrer aux travaux d'un si lourd apostolat. Les prêtres qu'il devait amener ne vinrent pas davantage. M. Seghers se décida donc à rester, et à prodiguer encore ses soins au couvent et à la paroisse de Victoria (2).

---

(1) Lettre du 11 avril 1864.
(2) Lettre de M. Seghers à Mgr De Neve, 8 août 1864.

M. Seghers administrateur du diocèse

Il était attaché également à la personne de l'Evêque, en qualité de secrétaire. Mais il lui rendait surtout des services signalés lorsque le vénérable prélat se trouvait obligé, pour les affaires de son diocèse, de s'éloigner de sa ville épiscopale, et même d'entreprendre de longs voyages. Ce fut le cas dès le mois de mai 1864, puis encore au mois de décembre de la même année. Mgr Demers, qui avait su apprécier les admirables qualités de son prêtre, n'avait pas hésité à lui confier l'administration temporelle du diocèse.

Au mois de mai 1865, M. Seghers se trouve de nouveau chargé de ce lourd fardeau. L'Evêque venait de quitter pour faire des collectes dans le sud de l'Amérique, lorsque des difficultés sans nombre surgirent : la situation des Pères Oblats donnait bien des soucis ; d'autre part, le projet d'ériger un hôpital sous la direction des Sœurs de la Miséricorde, après avoir semblé toucher à son exécution, se trouvait menacé d'échouer. La population entière avait contribué, et promettait de contribuer encore, lorsqu'une crise dans les affaires vint tarir la source des générosités. M. Seghers fut obligé d'écrire à l'Evêque, qui se trouvait alors en Californie, pour le prier de revenir au plus tôt (1). Mgr Demers rentra au mois de juin, remettant à plus tard la suite du voyage projeté.

Appréciation de Mgr Demers

M. Seghers avait montré dans son administration les plus brillantes qualités.

« Mon absence, écrivait l'Evêque, peu de temps après son retour, a mis mon cher Seghers à une dure épreuve, qu'il a soutenue avec courage, prudence et capacité. Si jeune encore,

(1) Lettre de M. Seghers à Mgr De Neve, 25 mai 1865.

il a été chargé du soin de la cathédrale et des affaires temporelles de la mission, sous un vicaire général français, et conséquemment, ne parlant que peu la langue anglaise. » (1)

« Quant à *mon* Seghers, écrivait-il encore, car il est à moi maintenant, il s'est très bien acquitté de sa besogne pendant mon absence ; il s'en est acquitté comme un vétérau. Cette épreuve et ce noviciat l'ont aguerri, l'ont mis en rapport avec le peuple de la ville, et l'ont fait connaître davantage. Il a beaucoup à faire, mais le travail semble être sa vie. Du reste, il est l'idole de tout le monde. » (2)

---

(1) Lettre de Mgr Demers à Mgr De Neve, 25 juillet 1865.

(2) Lettre de Mgr Demers à Mgr De Neve, sans date ; (probablement novembre 1865).

CHAPITRE II

Premières courses apostoliques — Nanaïmo et Chemainus

Pendant les absences réitérées de son Evêque, M. Seghers ne s'était pas contenté de travailler pour ses paroissiens de Victoria, pour ses Religieuses et leurs élèves. Malgré le surcroît de besogne que lui imposait la confiance de Mgr Demers, il avait trouvé le temps de faire ses premières courses apostoliques. Déjà pendant l'été 1864, il avait visité les camps indiens des environs de Chemainus. Son cœur toujours plein du désir d'évangéliser ces pauvres sauvages, l'avait poussé, quelques mois plus tard, en février 1865, à entreprendre un voyage à Nanaïmo, une petite ville à 74 milles de Victoria. Il appelle avec raison cette course apostolique « son baptême de missionnaire ». (1)

Course apostolique à Nanaïmo

Empêché par ses occupations de prendre le bateau à vapeur, ce qui lui eût permis de faire le voyage d'une façon moins incommode, il fut obligé de faire le trajet dans une petite chaloupe.

« L'équipage se composait d'un unique capitaine et d'un unique matelot. Le capitaine et l'équipage avaient chacun leur tour de faire la cuisine, et mon premier dîner à bord se

(1) Nous empruntons les détails de ce récit à une lettre écrite par M. Seghers, en date du 25 mai 1865, à son oncle, M. J. B. Seghers.

composa de pommes de terre au naturel, la pelure y comprise. Les passagers étaient, outre votre serviteur, un jeune homme, un homme adulte, et une vache des plus belles dimensions. »

Le missionnaire dormit à bord, sur une couverture, sous une armoire, dans un gîte qui n'avait pas deux pieds de hauteur.

Il fut reçu à Nanaïmo comme un envoyé du ciel. Il y avait des années qu'un missionnaire y était venu. L'occasion était belle pour faire beaucoup de bien parmi les Indiens et les protestants, aussi bien que parmi les quelques catholiques de la petite ville. M. Seghers en profita avec toute l'ardeur de son zèle.

En route pour Chemainus

Après avoir rempli les devoirs de son ministère, il se leva, le lundi, de bonne heure pour dire la S. Messe, et partit, espérant rentrer le lendemain soir à Victoria, pour être à l'autel le mercredi, jour des Cendres. Il voulait toutefois profiter de l'occasion pour revoir ses Indiens de Chemainus. Il monta dans un canot, avec deux sauvages, et après une traversée sans incidents, il arrivait, raide de froid, pour s'être trouvé si longtemps immobile dans la petite embarcation. M. Seghers était bien connu des hommes du camp, sous le nom de « le jeune prêtre ». A peine avaient-ils eu en vue la barque qui l'amenait de Nanaïmo, qu'en foule ils étaient accourus sur le rivage ; il avait dû leur serrer la main à tous, et lorsqu'il se rendit à la hutte du chef, une vraie procession de sauvages le suivait.

On lui avait dit, à Nanaïmo, que Chemainus est à quatorze milles de Cawichan, une localité qu'il connaissait fort bien. Mais hélas ! il s'était trompé. Chemainus est le nom d'un camp indien, et aussi d'une autre localité à sept milles plus loin. Après

s'être entretenu quelque temps avec les Indiens, lorsque les deux sauvages étaient repartis pour Nanaïmo, le voyageur demanda la route pour Cawichan. *Elo!* fut la réponse. Stupéfait d'apprendre qu'il n'y avait pas de route, il demande où se trouve Cawichan. « *Ka Cawichan?* Où est Cawichan? » On lui montra la direction « Il me faut aller à pied à Cawichan. » Les Indiens éclatèrent de rire ! Voyez cette montagne. Il y a là sept pieds de neige, il n'y a pas de chemin, et Cawichan est à vingt milles. Alors il comprit qu'il devait être ailleurs, où le chemin commence. Il pria les Indiens de l'y conduire en canot. En un clin d'œil ils furent prêts.

Jusqu'à ce moment le temps avait été assez favorable : bon vent propice, sauf parfois une volée de grêle. Mais, vers deux heures, se leva un vent d'une extrême violence. Deux Indiens, l'un à l'avant, l'autre à l'arrière du canot, pagayaient vigoureusement, tandis que, assis au milieu de l'embarcation, le prêtre avait charge de surveiller la voile et de la tenir au vent ; cette voile était une simple pièce de toile attachée à deux bâtons. La barquette filait. rapide. Le vent, qui soufflait du Nord et était très froid, devenait de plus en plus violent, et lorsqu'on dépassa les îlots, pour entrer en pleine mer, le canot se mit à danser sur les flots, comme une balle élastique sur le parquet. Les lames montaient à dix et quinze pieds, et se suivaient avec une effrayante rapidité. C'était merveille de voir les sauvages diriger leur barque, et tourner avec adresse la proue à la vague, qui prenait l'embarcation sur son dos pour s'écouler de dessous elle. En canot

Soudain un coup de vent manque de faire chavirer la coquille de noix sur la droite. Tous se jettent à gauche pour

faire contrepoids, juste au moment où une lame arrivait de ce côté. La barque présentait entièrement son creux à la vague, qui se précipita comme une trombe sur la pauvre embarcation, mettant les voyageurs dans l'eau jusqu'aux genoux.

Les deux sauvages bondirent; le missionnaire recommanda son âme à Dieu, persuadé que l'on sombrait. Vite on jeta une bonne quantité d'eau; les Indiens se précipitèrent avec frénésie sur leurs rames et parvinrent à se rendre maîtres de l'embarcation. Le danger avait été imminent; les pauvres sauvages tremblaient de tous leurs membres; et lorsque ces hommes ont peur, on peut être convaincu que l'affaire est sérieuse!

Enfin on aborde. On se mettait à la recherche d'un gîte, d'une de ces huttes que les Indiens construisent pour l'époque de la pêche, lorsque voilà venir un Blanc, un Écossais, qui dit qu'un Américain habitait dans le voisinage, et que le prêtre y serait bien reçu. Ce ne fut pas sans émotion que M. Seghers serra la main à ses Indiens; et tandis qu'ils faisaient bon feu dans une hutte qu'ils venaient de découvrir, il courut à la maison qu'on lui avait indiquée, et y reçut le meilleur accueil.

Il passa la nuit sur une natte avec un des ouvriers de l'exploitation; et, le lendemain, il se levait frais et dispos. Il se prépara aussitôt à franchir les dix milles qui le séparaient de Cawichan. La chose n'était pas aisée. Durant la nuit, la neige était tombée en abondance : il y en avait plus de deux pieds, et l'on s'y enfonçait jusqu'aux genoux. On expliqua au voyageur qu'il avait à suivre d'abord un petit sentier, sur une longueur de trois milles; qu'il arriverait à un large chemin taillé dans le bois. Il se met en route avec courage. Mais la neige empêchait de distinguer le sentier.

Dans la forêt

« J'allais au travers des buissons, des taillis et de la futaie, raconte le missionnaire. C'était un bien rude exercice. Parfois j'étais forcé de ramper sur les genoux pour me glisser sous les branches d'un arbre abattu; parfois il me fallait sauter par dessus un tronc qui me barrait la route, et alors je devais creuser d'abord une espèce de fossé dans la neige, pour prendre mon élan.

« Plus de quinze fois je tombai; et après avoir marché ainsi jusqu'à dix heures du matin, sans rencontrer âme qui vive, cherchant toujours le grand chemin que je devais rencontrer, bien assuré que, si je m'égarais, j'étais condamné à mourir de faim et de froid, j'arrivai à une ravine remplie d'eau, de boue, de glace et de neige, qui m'empêcha de continuer. J'avais donc perdu le sentier.... Que faire? je m'arrêtai un moment pour reprendre haleine; je crus distinguer les aboiements d'un chien et le beuglement d'un bœuf; je criai de toutes mes forces... — Rien ne me répondit; je n'entendais que le frôlement de la neige qui tombait tout doucement en épais flocons, et les battements de mon cœur. Il ne me restait qu'à retourner pour essayer de retrouver le sentier perdu. La trace de mes pas sur la neige me facilitait le retour. Mais comme il neigeait sans discontinuer, j'arrivai à un point où les empreintes avaient disparu. Nouvelle anxiété. Il n'y avait pas à hésiter : je m'en allai tout droit; et, après quelques minutes, je me trouvais encore devant une pièce d'eau qui me coupait la route. Je retourne sur mes pas, et de nouveau, j'arrive à l'endroit où j'avais été arrêté d'abord. Ce jeu devient inquiétant, me dis-je, il faut qu'il finisse, ou je suis perdu! Je me recommande à mon Ange Gardien, je lui promets d'offrir ma première messe en action

de grâces, et en avant! avec un nouveau courage, pour retrouver la maison où j'avais passé la nuit, afin qu'on me remette sur la voie. J'allais, tantôt à droite, tantôt à gauche, me frayant un passage à travers les taillis : la maison est dans cette direction, me disais-je, il faut que j'y arrive. Mon Ange Gardien m'a-t-il conduit, je n'en sais rien. Le fait est que j'arrivai, entre midi et une heure. »

Le voyageur prit un léger repas, et eut la chance de trouver un jeune homme qui venait d'arriver d'une maison voisine. Bien que protestant, il s'offrit à conduire le missionnaire jusqu'à quatre milles de là.

Tandis que le prêtre suivait son guide dans le sentier qui serpentait, il se rendait compte qu'il eût été impossible de trouver ce sentier sans le connaître, même s'il n'y eût pas eu de neige. Il remercia cordialement le jeune homme, lorsqu'ils eurent rejoint le grand chemin, et il le quitta, s'abandonnant à la garde de Dieu. Or ce chemin n'était reconnaissable qu'aux arbres abattus de distance en distance ; la neige empêchait de voir la différence entre les menues broussailles quelque peu foulées qui le couvraient, et celles qui le bordaient de part et d'autre.

« Je me trouvais sur un champ de neige sans fin, où mes pieds marquaient les premières empreintes. Les arbres de la forêt étaient si espacés que l'on ne reconnaissait guère le tracé du chemin. Plus de vingt fois je m'arrêtai, le cœur palpitant, me demandant si je suivais la bonne direction. Ma situation était critique, car la nuit approchante augmentait le danger. Pas moyen de marcher dans les ténèbres ; je ne pouvais songer à faire du feu ; retrouver la maison que j'avais quittée était impossible... Je sentais que si la nuit tombait avant mon arrivée au but, ma vie était en danger. »

Mais il gardait entière confiance en Dieu et continuait courageusement sa marche. Un accident sans importance lui occasionnait de vives douleurs. Il avait brisé sa chaussure de telle manière que, le pied n'y étant plus serré, la botte balançait, et à chaque pas, il lui fallait soulever une masse de neige. Pour couper court à cette gêne, il ôta sa botte, la mit sur le dos; et le voilà marchant dans la neige, un pied botté, l'autre garni des lambeaux d'un bas déchiré. La route était couverte d'aspérités, et le voyageur tombait souvent; arrivé à une colline, deux fois il glissa jusqu'au bas, avant d'avoir atteint le sommet; – enfin, dans un suprême effort, il la gravit en marchant sur les mains et les pieds.

La nuit tombait lorsqu'il arriva, épuisé de fatigue, de froid et de faim, à une maison dans la forêt. Les habitants étaient des protestants fanatiques. Ils reçurent très froidement ce voyageur en qui ils reconnaissaient un prêtre.

« On m'assigna mon lit : un tas de foin dans la grange. Je faillis me casser le cou en escaladant ce qu'ils appelaient leur échelle : une chose qui n'a pas de nom, même dans le dictionnaire chinois; — et je m'enfonçai jusqu'aux oreilles dans le foin. Les planches de la baraque étaient disjointes de trois doigts; le temps était devenu serein, le vent soufflait du Nord, et il gela cette nuit comme jamais il n'a gelé en Belgique; — pas de gelées comme celles de l'Amérique du Nord. Je ne devais pas songer à dormir, et je passai la nuit à grelotter et à claquer des dents. Le lendemain, à cinq heures, j'entendis que quelqu'un était levé. Je sautai à bas de ... mon lit, et j'allai me chauffer au foyer. — Après avoir pris le déjeuner que l'on m'offrit, je remerciai mes bienfaiteurs; et j'arrivai à midi dans une famille catholique de Cawichan. L'expédition avait

été dure, mais fructueuse : dans quatre semaines une église sera bâtie à Nanaïmo. »

Ajoutons que deux héroïques Sœurs ont ouvert une école au milieu des bois de Cawichan ; les filles des Indiens peuvent y apprendre à tricoter, à coudre, à lire, à écrire, à calculer, — et surtout à connaître la religion. La première besogne des vaillantes Sœurs est de passer énergiquement leurs élèves à la brosse et à l'essuie-mains. Car ces enfants sont d'une malpropreté dégoûtante, symbole exact de la dégradation dans laquelle vivent ces peuplades. A force de courage, cependant, on parvient à les dégrossir quelque peu.

CHAPITRE III

Nouveaux travaux. — Maladie de M. Seghers.

Cependant les difficultés se faisaient plus pressantes pour le diocèse. Le départ des Pères Oblats était chose décidée ; ce qui réduisait le clergé à six prêtres : à Victoria l'Évêque, M. Seghers, un prêtre Irlandais et un Allemand ; un Canadien à Cawichan, et un Français à Saanich. La situation était pénible. Il fallait créer un clergé pour soutenir les œuvres existantes : un couvent, un collège, deux missions parmi les Blancs, deux missions d'Indiens ; et puis il y avait tant d'autres œuvres à établir. surtout de nouvelles missions parmi les Indiens répandus sur tout le territoire de Vancouver et des îles adjacentes ! — Pénurie de prêtres

Mgr Demers jette un nouveau cri de détresse, demandant des prêtres au séminaire de Louvain.(1)

« Notre cher Seghers, ajoute-t-il, toujours dévoué, zélé, et prêt à entreprendre au delà de ses forces, irait très volontiers chez les sauvages, et ferait grand bien chez eux ; et je pense même que sa santé y gagnerait. Mais il est chapelain des Sœurs, et il ne serait pas facile de le remplacer dans ce ministère ; il y fait si bien ! et ses services, d'ailleurs, sont indispensables à la cathédrale, pour les sermons et la direction

(1) Lettre à Mgr De Neve, 17 avril 1866.

du chœur. Oh ! si j'en avais seulement un autre comme lui ! Les Irlandais l'aiment, et l'estiment, et le respectent beaucoup plus qu'ils ne font le prêtre de leur nation, qui est ici. (1) »

Déjà il avait écrit (2) :

« J'ai une mission sauvage qui a besoin d'un second prêtre, depuis que j'y ai établi des Sœurs pour instruire les jeunes filles. Et d'un autre côté, voilà l'évêque protestant qui va bientôt revenir d'Angleterre avec une légion de ministres, ayant des ressources énormes à sa disposition, au moyen desquelles il peut faire, non pas beaucoup de bien parmi les pauvres Indiens, mais beaucoup de mal, en leur inspirant des préjugés contre les prêtres et la religion. »

Le vaillant Evêque de Vancouver se résolut à faire le voyage d'Europe, espérant en rapporter des ressources et en ramener des hommes. Il remit encore entre les mains de M. Seghers le pauvre diocèse si éprouvé.

M. Seghers tombe malade

Cependant l'excès de préoccupations et de travail avait brisé la santé déjà chancelante du jeune missionnaire : en décembre 1867, le courageux travailleur eut un premier crachement de sang. Mais il se sentait nécessaire, et l'énergie de sa volonté domina le mal, qui aurait abattu un homme d'une moindre force de caractère. Il continua à tout diriger avec une sagesse, une prudence et une vigueur peu communes.

« Il en est peu, au monde, de sa trempe, écrivait un mois plus tard son fidèle collaborateur M. Jonckau (3), qui dirigeait depuis peu de temps le collège. La situation où il

---

(1) On connait l'extraordinaire attachement des Irlandais pour *leurs* prêtres, les prêtres de leur nation.

(2) Lettre à Mgr De Neve, 12 février 1865.

(3) Lettre à Mgr De Neve, 31 janvier 1868.

se trouve ici, l'a révélé au grand jour, sage, courageux et prudent, comme il l'est. M. Seghers a une mer à boire, car c'est par lui que tout est dirigé, et je ne suis que son instrument. » Et M. Jonckau ajoute quelques détails au sujet des travaux de son vénéré collègue : « Hier il a baptisé au couvent cinq jeunes filles païennes : leur conversion est due à son zèle. L'an passé, il a formé deux jeunes filles à l'état religieux, et converti un protestant dont il espère faire un bon prêtre. J'apprends un dialecte indien au moyen duquel on peut se tirer d'affaire chez ces sauvages ; jusqu'ici il n'y a que M. Seghers et le Vicaire-Général qui s'occupent d'eux. C'est M. Seghers qui parle le mieux leur langue, qui lui sert à envoyer, de temps en temps, une âme indienne au ciel. »

Cependant le mal faisait de rapides progrès ; le 18 mars 1868, puis les quatre jours suivants, le pauvre prêtre se remit à cracher le sang, ou plutôt, comme le dit M. Jonckau, « à le vomir à pleins poumons. (1) » Aussi les craintes les plus vives se font jour, et l'on s'attend à la mort de cet ouvrier apostolique si nécessaire au diocèse éprouvé déjà de tant de manières ; lui-même ne se fait pas illusion, et il accepte de grand cœur la mort, s'il plait à Dieu de la lui envoyer (2). Alors enfin il se décide à prendre un peu de repos chez son ami M. Brondel, qui occupait la mission de Steilacoom, dans l'Orégon, à peu de distance de Vancouver. A peine eût il repris quelques forces, qu'il se remit au travail.

Peu de semaines après, il lui incombait une des missions

---

(1) Lettre du 22 avril 1868.

(2) « Je suis prêt à quitter cette vie, si c'est la volonté de Dieu ; mais, comme dit souvent notre Evêque, après S. Martin, si adhuc populo tuo sum necessarius, non recuso laborem. » — Lettre du 11 mai 1868, à Mgr De Neve.

les plus pénibles qu'un prêtre puisse avoir à remplir : il dut assister dans leurs derniers moments trois malheureux Indiens condamnés à mort. La Providence lui avait ménagé cette occasion de voir une partie de Vancouver où jamais, jusque là, un missionnaire n'avait pénétré, et qui serait redevable, un jour, à cette première visite, du bienfait de la conversion et de la Foi (1).

Un drame à la Côte-Ouest

Au mois d'avril 1868, un navire américain, le *John Bright*, quittait la baie de Puget pour se rendre en Australie avec un chargement de bois. Des brouillards épais et des vents contraires empêchèrent le navire de poursuivre sa marche ; il fut poussé vers la côte occidentale de l'île Vancouver. En cet endroit, où la navigation est extrêmement dangereuse, une tempête effroyable surgit! Le bâtiment, exposé à toute la fureur des vents de la haute mer, et battu par les vagues terribles du Pacifique, perdit bientôt son gouvernail, et s'en alla à la dérive, droit aux écueils qui bordent l'île. Tout était perdu. L'équipage, une vingtaine d'hommes, se jeta dans les barques pour gagner la terre, mais hélas ! ils furent tous engloutis par les flots !... Une vague immense passa sur le navire, broyant une partie du pont, qui, dans sa chute formidable, écrasa la domestique du capitaine et les deux enfants de celui-ci. Le pauvre officier se réfugia avec sa femme dans les agrès du navire. Le bâtiment se jeta avec un craquement horrible sur des rochers à fleur d'eau. Le capitaine et sa femme se laissèrent tomber à la mer, et marchèrent à gué jusqu'au rivage. Ils bénissaient, sans doute, la Providence de les avoir sauvés

(1) Nous trouvons les éléments de ce récit dans une lettre de M. Seghers à Mgr De Neve, janvier 1869.

d'une manière si extraordinaire, mais ils devaient subir un sort plus cruel que celui de leurs compagnons.

Les sauvages étaient aux aguets. Un Indien, nommé Katkino, tua l'infortuné capitaine d'un coup de fusil. Un autre, Anetchachist, aida la malheureuse femme à sortir de l'eau ; mais quand elle fut près du bois, encore appuyée au bras de celui qu'elle appelait son sauveur, celui-ci sortit un pistolet de dessous sa couverture, et étendit morte à ses pieds la malheureuse naufragée.

Un mois après ce massacre, un Suédois, nommé Christianson, se rendait en schooner sur la côte ouest de l'île, pour faire des échanges avec les Indiens. Il aperçut les débris du navire. Arrivé au village, il vit dans les loges des Indiens, des habillements de Blancs, des coffres, des livres. En jetant ses regards sur le rivage, il découvrit des cadavres à moitié enfouis dans le sable, et déjà décomposés. Il se hâta de se rendre à Victoria, pour avertir le gouverneur, et le prier de châtier les Indiens ; car la vie des Blancs n'était plus en sûreté dans ces parages. Le navire de guerre, le *Sparrowhawk,* ayant à bord le procureur de la Reine, fut envoyé aussitôt à la recherche, et revint avec les deux présumés coupables ! Katkino avoua son crime. Anetchachist, au contraire, loin d'avouer sa faute, protesta qu'il avait fait tout ce qui était en lui, pour détourner les Indiens du crime qu'ils méditaient ; il persista jusqu'à la fin dans cette déclaration.

Une chose donnait quelque vraisemblance à ses dires. Il avait aspiré à devenir le chef de sa tribu ; il avait même quelques partisans. Ceci lui attira la haine mortelle du vieux chef et de son parti ; c'est sur les dépositions de son compétiteur

qu'il fut condamné (1). D'ailleurs, la conviction du juge était que tous les Indiens de la tribu avaient participé au crime ; le châtiment de ces deux hommes devait faire trembler les autres pour l'avenir.

Conversion des condamnés

Tandis que les deux condamnés attendaient le supplice, il advint que M. Seghers fut appelé par un autre Indien, condamné à mort lui aussi. Katkino et Anetchachist, voulurent, comme leur compagnon d'infortune, entendre parler de Dieu. Le missionnaire les instruisit, et les malheureux se préparèrent à mourir en chrétiens.

Voyage à Hesquiat

L'exécution devait avoir lieu sur le théâtre du crime. Le *Sparrowhawk* leva l'ancre le jour de la fête de S[te] Anne, vers deux heures après-midi. Ce fut à bord de ce navire que le missionnaire administra le baptême aux néophytes.

A peine la cérémonie était terminée, que le roulis plus intense annonça qu'on avait quitté le détroit de San Juan de Fuca, et que l'on était secoué sur les vagues du Pacifique. Il n'y avait pas de vent, mais, comme d'ordinaire en pleine mer, la houle était forte. Les vagues majestueuses arrivaient lentement les unes après les autres pour prendre le navire en flanc ; et, le secouant durement, elles faisaient sentir comme elles le broyeraient si elles étaient en colère !

Le temps était brumeux ; le courant de la marée montante avait fait dériver le vaisseau d'environ quinze milles. On allait à toute vitesse ; mais voici que le navire s'arrête court avec une secousse épouvantable ! Il venait de se jeter sur un rocher à fleur d'eau. Le capitaine commande vapeur arrière ; mais la machine joue en vain, le navire

---

(1) Plus tard on reconnut que le malheureux était innocent.

ne bouge point. Aussitôt le commandant appelle tout le monde sur le pont; les matelots reçoivent ordre de lancer les chaloupes; deux pompes sont placées pour vider la cale; mais heureusement le navire ne faisait pas eau. Après de longs efforts, le bâtiment fut dégagé, et continua sa route, n'ayant subi d'autres avaries que quelques plaques de blindage faussées.

Mais on avait dépassé le hâvre d'Hesquiat, dans lequel on devait prendre terre, et l'on se trouvait bien près de la pointe où avait échoué le *John Bright*. Le brouillard empêcha d'atterrir, et l'on passa la nuit à croiser au large, loin de la côte et de tout danger, pour entrer dans le hâvre le lendemain vers deux heures après-midi.

Chemin faisant, on rencontra un vieil Indien, qui, seul dans son canot, s'occupait gravement à la pêche. Le capitaine lui donna ordre de mander aux sauvages de sa tribu qu'ils eussent à venir au plus vite, pour être témoins de l'exécution. Ce bon vieux écouta avec beaucoup d'attention et de politesse, mais il continua tranquillement sa pêche, et, avec un flegme incroyable, il s'éloigna du bâtiment, à la grande déception du capitaine.

Enfin on jeta l'ancre. Bientôt deux sauvages arrivèrent à bord et, sans crainte, ils s'assirent tranquillement, avec une indifférence parfaite et une extrême apathie. Un autre canot amena le frère d'Anetchachist. L'entrevue fut émouvante. Le condamné pleurait amèrement. Il pria son frère d'avoir soin de sa femme et de ses deux enfants; mais celui-ci ne paraissait que médiocrement ému de la douleur de l'infortuné; il l'écoutait avec une froide indifférence, le sourire sur les lèvres!.... Il promit cependant d'avoir soin de la veuve et des orphelins.

Enfin les ouvriers s'embarquèrent pour construire l'échafaud. Les sauvages venus à bord s'en retournèrent, en promettant d'amener, le lendemain de bonne heure, tous les guerriers de la tribu pour assister à l'exécution. Le lendemain, le missionnaire descendit à terre pour y célébrer la Sainte Messe, la première, peut-être, qui eût jamais été célébrée en cet endroit.

Bientôt une dizaine de canots amenèrent environ quarante cinq sauvages. Deux chaloupes, montées par des soldats, les prirent en flanc, pour les conduire au lieu du supplice. Le prêtre s'embarqua aussi dans une chaloupe avec les deux prisonniers; le magistrat et plusieurs officiers du navire prirent place dans la même embarcation.

L'exécution

Plusieurs fois pendant le trajet, les deux pauvres pénitents levèrent les yeux vers le Ciel, et firent une ardente prière, dans laquelle ils demandaient à Dieu « *de les attirer à lui après la mort!* » Ils s'interrompaient de temps en temps par de douloureuses exclamations plusieurs fois répétées. Enfin, on arriva à l'endroit du supplice; les sauvages se divisèrent en deux groupes, et s'assirent au pied du gibet. Les soldats formèrent deux lignes, de chaque côté des Indiens. Dès que les deux prisonniers eurent les bras attachés, M. Seghers monta avec eux les degrés de l'échafaud. Arrivés sur la plate-forme, les condamnés prirent la parole, et parlèrent avec onction du bonheur qu'ils avaient eu, d'apprendre à connaître le vrai Dieu. Ils s'exprimèrent aussi sur le déplorable aveuglement, dans lequel se trouvaient leurs frères ignorants; enfin ils remercièrent le Prêtre de la parole de Dieu qu'il leur avait communiquée: « Autrefois, disaient-ils, il faisait nuit dans notre cœur, mais la parole du Prêtre y a

amené la clarté du soleil. » Ils terminèrent leur discours par une dernière prière en forme de cantique. Alors, le bourreau leur mit le masque noir sur la figure et la corde au cou.

En attendant le signal du magistrat, le missionnaire leur dit encore, dans leur langage, ces paroles de foi : *Tsawak Hahwitl :* Il n'y a qu'un seul Dieu.

Anetchachist s'écria : « Oui, il n'y a qu'un seul Dieu !... » Au moment où il achevait ces mots, les planches s'entr'ouvrirent, et les malheureux s'agitèrent convulsivement, suspendus entre le ciel et la terre !....

Après l'exécution, s'approchant des sauvages spectateurs de cette scène terrible, le missionnaire leur adressa quelques mots en chinouk ; l'un d'entre eux les traduisit en leur langue. Il leur parla de Dieu, et essaya de leur faire comprendre combien ils étaient malheureux, dans l'ignorance où ils vivaient. A voir leur étonnement en écoutant ces paroles, il était facile de comprendre qu'ils n'avaient jamais prêté l'oreille à semblable langage : c'était du nouveau pour eux. M. Seghers s'offrit à venir de temps en temps les visiter ; mais l'interprète répondit froidement : *Myka tomtom ;* c'est comme vous le voulez.

Leurs cœurs n'étaient pas encore préparés à recevoir la parole de Dieu.

CHAPITRE IV

Projet de rappel à Louvain. — Voyage en Europe. — Mort de Mgr Demers. — Maladie de M. Seghers. — Son élévation à l'Episcopat.

Etat de santé précaire

Sur ces entrefaites, Mgr Demers était rentré dans son diocèse, en décembre 1868. Il avait été péniblement impressionné de l'état de santé précaire du plus vaillant de ses prêtres.

Aussi s'étudia-t-il à forcer l'ardent missionnaire à se soigner, et à ménager une santé si précieuse. Il avait hâté son retour pour le soulager.

« Notre cher Seghers, avait-il écrit à Mgr De Neve (1), ne me dit rien de sa maladie, et je comprends la raison de son silence. Ceci me jette dans la plus grande affliction, comme vous devez le penser ; et je vais me hâter de retourner le plus tôt possible. Je sais qu'il rencontre beaucoup de difficultés... »

A peine arrivé, le prélat écrit encore à Mgr De Neve (2) : « Je me hâte avant tout de vous parler de notre Seghers. Il est manifeste que son rétablissement, — quoique passager, je le crains, — est dû à la protection de la S. Vierge, à laquelle les

(1) 5 juillet 1868.
(2) 20 décembre 1868.

Sœurs et tout le peuple ont adressé tant de prières! Car c'est en un jour de fête de cette bonne Mère que la maladie a cessé, que le vomissement a discontinué. Le médecin n'avait plus d'espoir de le sauver. Maintenant la vie et la vigueur lui reviennent sensiblement; mais il ne chante ni ne prêche plus. Et je prie le ciel de le conserver dans cet état, car il peut encore rendre de grands services : à part la direction du couvent, il m'aide dans les affaires temporelles, et en même temps, je l'emploie comme secrétaire. Mais on craint beaucoup pour un retour du mal, qui serait certainement plus grave, et peut-être.... O ciel! Gardez-le moi! Autrement, il me semble que la moitié de ma vie serait perdue!... »

Quel témoignage pour un prêtre, que de telles paroles dans la bouche de son Evêque!

Le mal d'ailleurs, semblait faire trève, et M. Seghers escomptait l'influence salutaire des beaux jours qui allaient venir. Il était déchargé de bien des préoccupations par le retour de Mgr Demers, et en avril suivant, il pouvait écrire (1) : « Je n'ai pas beaucoup de besogne pour le moment. Je regarde le présent comme une période de repos. Dieu sait ce qui nous est réservé pendant la prochaine absence de notre Evêque. En tout cas nous combattrons notre combat jusqu'au bout! » En effet, l'Evêque allait devoir s'absenter de nouveau, appelé à Rome pour le Concile du Vatican; et son intention était de laisser de nouveau à M. Seghers le soin de son diocèse.

Projet de rappel à Louvain

Cependant le vénérable recteur du Séminaire Américain de Louvain cherchait à s'adjoindre un aide dans sa lourde

(1) A Mgr De Neve, 6 avril 1869.

charge. Il avait jeté les yeux sur le jeune prêtre dont les brillantes qualités promettaient de donner le plus grand appui à l'œuvre importante, le principal espoir des missions américaines. Habitué au plus entier renoncement, et plein d'une profonde humilité, M. Seghers décline les propositions qui lui sont faites, estimant qu'il n'est pas l'homme qu'il faut pour de semblables fonctions; mais il se soumet d'avance à l'obéissance : « Quitter ce pays serait pour moi un grand sacrifice et la perte de la couronne que j'attends dans nos bois; et, bien que je souhaite ardemment de vous voir soulagé et assisté, rien que l'obéissance ne sera capable de me faire quitter ma chère île de Vancouver ! » (1) Puis il ajoute : « Notre Evêque compte partir sous peu pour Rome et laisser de nouveau toute la charge sur mes épaules. J'espère que vous prierez pour moi, afin que je puisse *accipere spiritum sanctum ad robur.* » Les démarches de Mgr De Neve devaient d'ailleurs échouer devant le besoin que l'on avait à Vancouver de l'homme qui était la cheville ouvrière de ces missions : jamais l'Evêque n'aurait consenti à son départ, qui eut compromis le nécessaire relèvement du diocèse.

Voyage en Europe

L'état de santé de M. Seghers, devenu précaire de nouveau, força Mgr Demers à modifier ses dispositions. Le jeune prêtre ne pouvant supporter la lourde charge de l'administration du diocèse, l'Evêque résolut de lui donner le repos d'un voyage dans sa patrie, et l'invita à l'accompagner en Europe, où il se rendait pour le Concile.

A Rome

M. Seghers arriva à Rome, le 6 décembre 1869. Ce fut pour le jeune prêtre une incomparable jouissance, de

(1) Lettre à Mgr De Neve, 17 mai 1869.

passer quelques mois au centre de la Catholicité. Il parle avec les accents les plus émus du grandiose spectacle qu'offrait le Concile, cette vénérable réunion de plus de sept cents Evêques, pour la plupart blanchis dans les travaux du Ministère.

Il prit d'ailleurs une part active aux travaux de l'auguste assemblée, car il accompagnait son Evêque comme Théologien. Le travail qu'il fournit à cette occasion fut considérable : il dit lui-même (1) qu'il passa plus d'une fois une partie de la nuit à préparer avec son Evêque les séances du Concile. Il lui était impossible de faire les choses à demi, et il se mit à l'étude avec plus d'ardeur que sa frêle santé ne le lui eût permis. Pendant les quelques mois qu'il passa à Rome, il approfondit quantité de questions théologiques et canoniques, et ce fut alors, pour une grande part, qu'il acquit ces vastes connaissances des choses ecclésiastiques, que l'on admira en lui.

Pendant son séjour dans la capitale du monde chrétien, M. Seghers eut le bonheur d'être admis avec son Evêque en audience particulière par le Souverain Pontife. C'est alors que Mgr Demers, que l'état maladif de son prêtre inquiétait vivement, présenta le malade au Saint Père, demandant pour lui une bénédiction toute spéciale. « Le diocèse de Vancouver a besoin de lui, ajouta-t-il, et il souffrirait beaucoup de la perte d'un prêtre aussi méritant. » Le Pape bénit le malade de tout cœur, assurant à l'Evêque que cette vie précieuse serait conservée aux missions qui avaient tant besoin de lui. Puis, avec la bonhomie qui le caractérisait, Pie IX ajouta, faisant allusion à une expression en usage parmi le clergé Romain : « Vous ne pouvez pas porter atteinte à mon privilège de faire des Cardinaux. (2) »

---

(1) Lettre à son oncle, 21 mars 1870.
(2) Allusion au rouge du sang, et à la couleur cardinalice.

M. Seghers s'était attaché de toute son âme à cette Rome, siège de Pierre.

« Ce n'est pas sans joie que je dirige mes pas vers la Belgique, puis vers l'Amérique, écrivait-il, (1); d'abord vers la Belgique, pour y passer quelques jours avec les parents et les amis; puis vers l'Amérique, pour y consacrer aux missions le peu d'années que j'ai encore à passer sur cette terre. Et cependant, mon cœur se serrera de douleur, lorsque je ferai un éternel adieu à la ville des Papes; vous ne pourriez jamais vous imaginer comme tout homme qui possède un cœur catholique, se sent chez lui à Rome. »

De Rome, M. Seghers se rendit en Belgique, où il passa quelques semaines au sein de sa famille. Il voulut mettre à profit ce temps de repos, pour retremper son âme dans la prière et la méditation, et il demanda au Recteur du Séminaire Américain l'autorisation de faire dans ce pieux asile, où il s'était formé à la vie apostolique, quelques jours de retraite.

Retour en Amérique

Ayant repris ainsi des forces selon le corps et l'esprit, le missionnaire se mit, avec Mgr Demers, en route pour Victoria. Il s'embarqua d'abord à Ostende, puis à Liverpool, sur le *Peruvian*, le 15 septembre 1870. Bientôt une violente tempête se déchaîna. Le cœur de M. Seghers était inaccessible à la peur, et il est curieux de retrouver, dans une lettre qu'il écrivit peu après, sa manière à lui de voir l'épouvantable tourmente. (2)

Tempête sur l'Atlantique

« A peine avions-nous quitté l'Irlande, que la mer devint houleuse, et bientôt nous fûmes assaillis par une des tempêtes les plus violentes que l'on puisse éprouver sur l'Atlantique.

(1) Lettre à M. D. M., 24 mai 1870.
(2) Lettre du 12 décembre 1870 à son oncle, M. J. B. Seghers.

Nous ne fîmes en vingt-quatre heures que quatre-vingt milles, soit vingt-huit lieues, alors que notre steamer devait faire, en temps calme, ses trois cents milles par jour. Le temps se rasséréna ; puis, après un jour de répit, le vent redevint si violent que notre navire était ballotté en tous sens. Une de nos voiles, que l'on n'avait pas carguée à temps, fut mise en pièces. Assiettes et verres, vaisselle et cristaux se mirent à tomber, à rouler, à s'entrechoquer, avec un bruit à en perdre la tête. Un panier à roulette, rempli de vaisselle, se mit à voyager en tous sens, et à faire les évolutions les plus surprenantes, selon les inclinaisons successives du bateau. Quiconque voulait faire un pas, se mettait à patiner, qu'il le voulût ou non, et finissait par faire la plus plaisante culbute : et alors qu'il croyait se remettre sur les pieds, il était fort surpris de se trouver sur la tête. Le capitaine nous dit, après la tourmente, qu'il ne s'en était fallu que d'un pied que l'eau ne pénétrât dans la chambre des machines, et alors, le feu s'éteignant, il n'y avait plus de salut pour nous. Mais Dieu nous assistait, et le second lundi après notre départ, nous étions à Québec, au Canada. »

De Québec, les voyageurs firent route par Montréal, Détroit, Chicago, San Francisco et Portland, pour arriver à Victoria le 2 novembre. (1)

Dernière maladie de Mgr Demers

Les épreuves et les pénibles travaux allaient recommencer pour le pauvre prêtre, dont la santé était à peine rétablie. Le 31 décembre, une attaque d'apoplexie frappait Mgr Demers, et le rendait incapable de tout travail. Les charges et les responsabilités retombaient, lourdes, sur les épaules de

(1) Lettre de Mgr Demers à Mgr De Nève, 12 décembre 1870.

son assistant. Celui-ci se mit courageusement à la besogne, mais son corps affaibli par les atteintes antérieures, ne pouvait résister au surcroît de travail. Un nouveau crachement de sang se produisit. Le médecin traitant appela en consultation des médecins de marine. et leur sentiment commun fut que la mort était imminente, ou que, tout au moins, il ne pouvait rester qu'une question de temps. Mgr Demers, frappé au cœur, réunit ce qui lui restait de forces, pour dicter une lettre à adresser au Saint Père, afin de lui exposer la triste situation, et de le conjurer d'obtenir de Dieu la conservation de M. Seghers. L'Evêque demandait au Pape d'envoyer sa bénédiction au prêtre en qui résidait l'espoir du diocèse.

Rechute mortelle de M. Seghers.

Quatre jours plus tard, le 28 juillet 1871, le grand missionnaire qui avait donné trente-trois années de sa vie à l'évangélisation de ces vastes contrées, rendait sa belle âme à Dieu. Par ses dernières volontés, c'était Charles Jean Seghers qui devait prendre l'administration du diocèse, jusqu'à ce que Rome eût pourvu à la vacance du siège.

Avec toutes les précautions possibles, on annonça la triste nouvelle au malade. Le coup était prévu, mais il fut rudement ressenti : un jet de sang s'échappa des lèvres du jeune administrateur, se mêlant aux larmes qu'il versait sur le saint Prélat qui, pendant huit ans, avait été pour lui un père. Quelle situation ! L'Evèque mort; l'administrateur, à peine nommé, mourant ! Il voyait l'abandon dans lequel allait se trouver le diocèse confié à ses soins, et la douleur de cet abandon, jointe à la douleur de la perte qu'il venait de faire, accablait son âme, et aggravait les souffrances de la maladie.

Il remit temporairement ses pouvoirs à son ami et vaillant collaborateur, M. Jonckau, et laissa à la Providence le soin de veiller sur la mission de Vancouver.

Un gage de la protection divine arriva bientôt à Victoria. C'était la réponse à la lettre que l'Evêque mourant avait adressée à Sa Sainteté. S. E. le Cardinal Barnabò écrivait : « Je m'empresse de vous faire savoir que le Saint Père, en audience du 27 août, accédant à la prière formulée dans votre lettre du 24 juillet, a daigné donner de tout cœur la bénédiction apostolique au Rév. M. Charles Seghers. » M. Seghers, plein de confiance en cette prière autorisée qu'est la bénédiction apostolique, lui attribua sa guérison. Les médecins restèrent stupéfaits en voyant la tournure nouvelle que prenait la maladie. Ils savaient qu'on l'attribuait à la prière ; ils n'osèrent énoncer leur avis, reconnaissant toutefois qu'ils avaient regardé une prompte mort comme certaine. Débordant de reconnaissance, M. Seghers rédigea lui-même une lettre de remerciement, au nom de M. Jonckau, qui avait reçu la missive du cardinal Barnabò. Elle était conçue en ces termes : Guérison.

« J'ai reçu avec joie et reconnaissance la lettre de Votre Eminence en date du 2 septembre, par laquelle Elle m'informait que le S. Père avait accordé la bénédiction apostolique à M. Seghers ; d'autant plus qu'il semble que la bénédiction de Sa Sainteté ait rendu la santé à mon ami et compagnon de travail. J'aurais répondu plus tôt à Votre Eminence, mais j'ai différé de le faire jusqu'à ce que j'aie pu juger avec plus de certitude que mon ami était sauvé. Je prie Votre Eminence de pardonner le retard. » (1)

La bénédiction du S. Père avait-elle opéré ce prodige ? Le devait-on à l'intercession de Mgr Demers priant au ciel pour son diocèse ? Dieu seul le sait. Le fait est que M. Seghers ne

(1) Cette lettre était datée du 18 décembre 1871.

cracha plus de sang, malgré les extrêmes fatigues qu'il s'imposa depuis lors, malgré la vie de privations et de labeurs inouïs qu'il mena. Il lui arriva, en effet, de parler jusqu'à six et sept fois en un jour, et certaines de ces conférences duraient une heure, et même une heure et trois quarts. Sa vie et son sang étaient réservés pour le salut de beaucoup d'âmes.

Bientôt l'administrateur se sentit assez de forces pour prendre en main la direction des affaires. Il reprit en même temps ses courses apostoliques.

Course apostolique à Sooke.

« Je sais bien, écrit-il vers cette époque, à un ami, (1) que vous êtes toujours affamé de nouvelles : mais il m'est bien difficile de satisfaire à votre désir : le temps me manque pour vous donner une description de la mission que j'ai faite dernièrement à Sooke, par monts et par vaux ; course à cheval à travers les bois, par un sentier large d'environ trois pieds ; baptême d'un enfant, visite d'un camp sauvage, navigation dans une grande baie ; dîner « aux moules », que nous avions trouvées sur un rocher ; passage d'un ravin d'une trentaine de pieds de profondeur sur un arbre renversé ; descente d'une côte de quatre cents pieds de hauteur, à pied, en menant le cheval par la bride ; course précipitée au milieu des flammes : la forêt était en feu..... Tous ces détails seraient intéressants si j'avais le temps de les décrire. Peut-être les rédigerai-je un jour. Mais le temps, le temps !... »

M. Seghers nommé Evêque de Vancouver.

La nomination de l'Evêque tardait ; les mois se passaient en négociations : les Evêques du Canada demandaient

---

(1) Lettre à M l'abbé V. L., 27 octobre 1872.

que Vancouver, possession anglaise, fût rattaché à la province Ecclésiastique de S. Boniface; l'archevêque d'Orégon, d'autre part, tenait à conserver dans sa province ce diocèse qui, en fait, avait toujours appartenu aux missions de l'Orégon. C'est ainsi que plus de dix-huit mois s'écoulèrent avant qu'une décision pût être prise.

Pendant cette longue période, l'administrateur fit preuve de tant de zèle, d'énergie et de prudence, que Pie IX, qui n'avait pas oublié le protégé de Mgr Demers, le nomma Evêque de Vancouver, en consistoire du 23 mars 1873.

Avant que la nouvelle officielle en fût arrivée, le bruit de cette nomination s'était répandu. M. Seghers en fut péniblement affecté. « Le bruit court à S. Francisco que je suis nommé Evêque. Priez pour moi : mes épaules sont trop jeunes pour un tel fardeau ! » (1)

Bientôt la nouvelle arriva, officielle, et fut accueillie avec une joie immense par le clergé et les fidèles.

La consécration du nouvel Evêque eut lieu le 29 juin, fête des Princes des Apôtres, en l'Eglise Cathédrale de S. André, à Victoria. Mgr F. N. Blanchet, Archevêque d'Orégon, officiait; il était assisté de Mgr M. Blanchet, Evêque de Nesqualy et de Mgr d'Herbomez, Vicaire apostolique de la Colombie Britannique. Une quinzaine de prêtres, dont plusieurs missionnaires belges, assistaient à la cérémonie, au milieu d'innombrables fidèles.

L'après-midi, le nouvel Evêque reçut les hommages de ceux auxquels il avait consacré toutes ses forces pendant dix années, et auxquels l'unissaient maintenant des liens plus

(1) Lettre du 7 avril 1873, à son oncle M. J. B. Seghers.

étroits que jamais : ils venaient lui dire leur bonheur et leur dévoûment.

Ensuite Mgr Seghers se rendit à l'Eglise du Collège S. Louis, où étaient réunis de nombreux Indiens catholiques. L'Evêque leur fit une de ces allocutions dont il avait le secret, et qui allaient droit au cœur de ces hommes simples et primitifs. Puis, vers le soir, après les vêpres solennelles et le salut, M. De Craene, un prêtre belge, dit, en un brillant discours, combien Vancouver était heureux d'avoir, en Mgr Seghers, un Evêque selon son cœur.

Oui, c'était l'Evêque selon le cœur de ses diocésains ; ils l'avaient vu à l'œuvre, et ils savaient ce qu'ils pouvaient attendre du jugement sûr, de la volonté ferme, du dévoûment sans bornes de celui à qui Dieu confiait leurs âmes.

DEUXIÈME PARTIE

PREMIER ÉPISCOPAT
A VANCOUVER

« Nous partons, prêts à tout, même au martyre. »

CHAPITRE I.

Premier voyage en Alaska. — Missions à la côte Ouest.

Les Saintes Écritures, en un de ces passages où elles étalent toutes les richesses de l'imagination orientale, décrivent en deux mots le conquérant mesurant du regard les pays qu'il va soumettre : *Stetit, et mensus est terram.*

Ainsi le nouvel Évêque embrassa d'un puissant coup-d'œil le vaste champ qui s'ouvrait à son activité. Il vit son île de Vancouver, avec les missions de Blancs à soutenir, avec les missions indiennes à établir ou à consolider ; il vit ces peuplades de la côte Ouest, chez lesquelles lui seul avait mis le pied, pendant quelques heures, ces peuplades chez lesquelles « il fallait » que des missions fussent fondées. Mais surtout il aperçut, par delà les flots du Pacifique, cette Alaska abandonnée, perdue dans les glaces du pôle, où des âmes végétaient, ignorantes du salut. Tout ce territoire confié à ses soins, ce territoire immense, il le vit ouvert à son zèle ; et il prit son puissant essor, que rien que l'obéissance, puis la mort, ne pourrait enrayer.

Voyage en Alaska.

Son premier soin fut de pousser une reconnaissance vers l'Alaska. Un mois à peine après sa consécration, il demandait passage à bord d'un cutter du gouvernement. Il n'y avait pas alors d'autre moyen de communication avec la

presqu'île. Parti de Vancouver le 21 juillet 1873 (1), il toucha à Sitka, poussa dans l'Ouest à 1120 milles, jusqu'à Kodiak, puis à Unalaska, une des Aléoutiennes. Après deux mois d'absence, il rentra dans sa ville épiscopale, sans incidents notables, sauf une tempête qui avait manqué de briser le petit voilier contre les écueils.

Consécration au Sacré-Cœur.

Au retour de ce voyage, le pieux Évêque mit à exécution un projet que sa dévotion lui rendait cher. Le Dimanche de Pâques, 5 avril 1874, il consacrait solennellement son diocèse au Sacré-Cœur. Heureux de la brillante réussite de cette cérémonie, il écrivait lui-même, le surlendemain 7 avril (2) :

« Cette solennité a eu lieu dans les trois missions d'Esquimalt, Saanich et Cawichan, où j'ai des prêtres; et le soir, dans notre cathédrale de Victoria, le concours de peuple était incroyable. Catholiques et Protestants remplissaient l'église, dès avant les vêpres, jusqu'à qu'il n'y eût plus la moindre petite place, et les derniers venus durent s'en retourner chez eux tout désappointés. Sur le maître-autel nous avions placé une statue du Sacré-Cœur, au milieu d'un brillant luminaire. Après quelques mots d'explication sur le sens de la cérémonie, je prononçai la formule de consécration. Si grande était la ferveur des assistants, que tous, même les Protestants, répétèrent ensemble et spontanément l'Oraison Dominicale, suivie de l'acte de consécration. Nous espérons fermement que les prières s'élevant de tous les points de la Chrétienté, feront violence au Sauveur, et attireront ses bénédictions sur le

(1) Lettre à M. J. D. M., 21 juillet 1873.
(2) Lettre à la *Godsdienstige Week van Vlaanderen.*

St-Père, les évêques, prêtres, religieux et fidèles qui souffrent persécution pour la justice. »

Mais le nouvel Evêque avait hâte d'évangéliser les sauvages de Vancouver. (1)

Première mission à la côte Ouest.

Il y avait sur la côte occidentale de l'île une nation de 4000 âmes, parlant la même langue, divisée en une vingtaine de tribus et s'étendant depuis le détroit de San Juan de Fuca jusqu'au Cap Cook. Ces Indiens n'étaient connus que par leur cruauté. Des navires en détresse ou des petits voiliers à la recherche de pelleteries visitaient seuls, de temps à autre, ces parages; et malheur à ceux que la tempête jetait sur cette terre inhospitalière! Jamais ces sauvages n'avaient été visités par un prêtre (2); jamais ils n'avaient entendu la doctrine chrétienne, à peine avaient-ils une notion vague de la divinité ; ils passaient leur vie à pêcher, à chasser et à se faire la guerre.

Mgr Seghers nourrissait depuis plusieurs années un vif désir d'établir des missions sur cette côte de l'île ; il résolut de s'y rendre lui-même et de faire connaître Jésus-Christ là où il n'avait pas encore été prêché (3).

---

(1) Dans une lettre à M. J. D. M., 10 décembre 1874, il indique les difficultés qui, jusque là, avaient empêché l'évangélisation de ces peuplades : une distance de près de 100 lieues, sans autre moyen de communication que les petits canots des sauvages; puis la férocité de ces populations, férocité telle que « à peu d'exceptions près, ceux qui tombaient entre les mains des sauvages, étaient sûrs d'y perdre la vie ».

(2) Il paraît qu'au siècle dernier les Pères Franciscains Espagnols avaient tenté de les évangéliser; mais l'entreprise échoua, et le séjour des missionnaires fut de courte durée. *Missions catholiques,* 10 juillet 1874.

(3) Nos principaux documents sur les deux missions de 1874 à la Cote Ouest sont : les lettres de Mgr Seghers aux *Missions catholiques*, 21 mai 1874 et 4 mars 1875, et les lettres de M. Brabant à M. l'abbé Pulsers, 29 Octobre 1874, à Mgr de Neve, 29 janvier 1886 et à M. l'abbé van Hulse, 27 novembre 1893.

Lorsque la population de Victoria eut connaissance du dessein de l'Evêque, une impression de crainte se répandit par la ville; plusieurs personnes accoururent à la résidence épiscopale pour s'opposer à cette résolution, et essayer de détourner l'Evêque d'une aussi dangereuse entreprise. Mgr Seghers n'était pas homme à se laisser impressionner par la crainte; il consentit seulement à ne pas partir seul, comme il en avait l'intention; il permit à M. Brabant (1), qui l'en sollicitait, de l'accompagner dans son expédition. Ils partaient, ainsi que le dit le Prélat, « prêts à tout, même au martyre ». (2)

Les missionnaires mirent à la voile le 12 avril 1874, à bord du schooner *Surprise*, une embarcation de 35 tonnes. Le petit bâtiment était commandé par Pierre Francis. L'équipage comptait un Blanc et deux Indiens, dont l'un faisait l'office de cuisinier.

Mgr Seghers était sujet au-delà de toute expression au mal de mer. Du moment qu'il mettait le pied sur un navire, un canot ou une barque, il excitait la pitié de tous. Pendant des journées entières il ne parvenait pas à prendre la moindre nourriture et agonisait de douleurs. Cependant jamais personne ne le vit manifester la moindre répugnance à reprendre la mer. L'Évêque de Vancouver faisait presque toutes les visites épiscopales par eau, il dut passer maintes fois la haute mer; on conçoit combien ces malaises ajoutaient pour lui aux labeurs et aux souffrances de l'apostolat.

---

(1) M. Brabant est né à Rolleghem, dans le diocèse de Bruges, le 23 Octobre 1845; il fit ses études théologiques au séminaire américain de Louvain et partit pour les Missions de Vancouver le 28 août 1869.

(2) Lettre de Mgr Seghers aux *Missions catholiques*, 21 mai 1874.

Le petit navire n'était pas aménagé pour recevoir des passagers. La cabine avait huit pieds sur huit, et à peine cinq pieds de hauteur. De chaque côté se trouvaient des bancs destinés au capitaine et à l'équipage. Le capitaine, un vieux loup de mer au bon cœur, céda sa dure couche aux missionnaires qui l'acceptèrent volontiers. Mais pénétrer dans le réduit ne manquait pas de difficultés : la cabine ressemblait à un four plus qu'à toute autre chose ; l'ouverture n'avait guère plus d'un pied ; on trouva enfin la manière de s'y insinuer, les pieds en avant, puis les jambes, le tronc suivant le reste.

L'Indien cuisinier n'avait nulle idée de l'art culinaire. Aussi, après qu'on eût abordé dans un petit havre, le pauvre Évêque eut bien de la peine à manger un peu d'un pain mal cuit, assaisonné de beurre rance, sans parler des autres mets répugnants préparés par le coq du bord. Mais il ne prit pas le temps de se plaindre, et se trouvant dans le voisinage des Indiens, il employa la journée entière à les instruire.

Cette course apostolique dura trente-trois jours : une vingtaine de tribus furent visitées. Partout les missionnaires furent reçus avec déférence par les sauvages. Ceux-ci étaient subjugués par leur seul aspect, les écoutaient docilement, apprenaient les prières, et tâchaient de suivre l'explication des principaux points de la doctrine chrétienne.

Huit cent quatre-vingt-quatre enfants reçurent le baptême.

Deuxième mission à la côte Ouest.

La mission commencée au printemps fut reprise à l'automne de la même année. Les missionnaires repartirent de Victoria le 1er septembre, à bord du même schooner *Surprise*, avec le même capitaine mais un autre équipage. En essayant de pénétrer dans une baie proche d'un camp

indien, l'embarcation toucha un banc de sable et fut près de faire naufrage. Après de longs efforts, on parvint, avec l'aide des Indiens, à remettre la *Surprise* à flot.

Le 7 septembre, les missionnaires arrivaient à Barclay-Sound, et comme la *Surprise* n'allait pas plus loin, ils furent obligés de continuer le voyage en canot. Le 8, au point du jour, ils se mettaient en route avec trois indigènes. La mer était fort houleuse, le canot était bien étroit ; les provisions, consistant surtout en farine et en biscuits, furent presque toutes gâtées par les vagues qui avaient fondu sur l'embarcation. L'Évêque et son compagnon abordèrent à dix heures du soir, après avoir fait plus de quarante milles. La nuit était noire ; lorsqu'ils se mirent à dormir sous le feuillage d'un grand arbre sur la côte, ils ne s'aperçurent point que de l'autre côté de la baie (Klayoquot Sound) se trouvait la station de pêche des Indiens d'Ahousat.

Arrivés le 10 septembre à Nootka, emplacement autrefois occupé par les Espagnols, ils rencontrèrent le *Boxer*, un navire de guerre anglais. Aussitôt que le capitaine, un protestant, eut appris leur présence, il descendit à terre et leur proposa de les conduire au camp des Kyouquots, terme de leur voyage. Leur plan était, en effet, de se rendre directement au cap Cook, pour revenir de là à Victoria, en visitant chaque camp sauvage de la côte; ils acceptèrent avec reconnaissance l'offre du capitaine. Le lendemain, à 5 heures du matin, ils partirent de Nootka sur le *Boxer*, où ils reçurent de la part des officiers anglais, la plus respectueuse et la plus cordiale hospitalité.

Mgr Seghers et son compagnon firent route ensuite le long de la côte dans un canot, passant la nuit à la belle étoile ou dans les peu confortables campements des indigènes. Le voyage dura de la sorte environ six semaines.

Un jour, la tempête soufflait avec violence, et les missionnaires furent contraints de camper loin de tout village. Ce fut une grande souffrance pour l'Évêque, de devoir passer le temps à se promener de long en large, sans pouvoir travailler pour les âmes. Après deux jours il n'y tint plus, et proposa de faire route à pied. Il comptait trouver des Indiens à vingt milles de là, et dépenser utilement son temps. Il n'y avait pas de chemin, et la côte était couverte de rochers et de cailloux. La nuit venue, ils avaient dû camper sous une pluie battante qui les trempait. Deux jours encore ils marchèrent : épuisé de fatigue et de privations, l'Évêque tomba évanoui sur les rochers. Revenu à lui, sous la sensation de la faim qui le tourmentait, il demanda à manger. Les provisions étaient épuisées, et depuis la veille, les voyageurs n'avaient mangé que les moules qu'ils trouvaient sur le rivage. M. Brabant rassembla tout ce qu'il put trouver dans le sac aux provisions, en râclant tous les coins : une cuillerée de farine qu'il tendit au Prélat défaillant. Celui-ci arrêta la cuiller avant de la porter à la bouche : C'est tout? dit-il. — Oui, c'est tout, Monseigneur; prenez. — Partageons. — Mais je suis plus fort que vous, Monseigneur ; prenez. — Non, partageons. — Et il fallut que le prêtre partageât avec son Évêque défaillant cette cuillerée de farine, leur seule ressource. Se relevant, sous la poussée victorieuse de sa volonté, bien plus que réconforté par cette bouchée de nourriture, Mgr Seghers se remit en marche, et, le soir, ils arrivèrent au camp indien, mourant de faim, les vêtements en lambeaux, les chaussures défoncées, semblables à des naufragés.

La tribu des Machelats (ou Muchalats) réservait de profondes consolations aux missionnaires. Ces Indiens savaient déjà

que les prêtres étaient sur la côte. Comme la saison des pluies approchait, toute la tribu, selon un usage immémorial, s'était transportée au pied d'une haute montagne pour y passer l'hiver. Un bras de mer de plus de 40 milles de long, s'enfonce dans l'intérieur des terres, jusqu'au pied de cette montagne. Dès l'arrivée des « hommes de prière », le chef, qui n'avait point quitté la côte, envoya deux sauvages pour rappeler les Indiens. C'était inutile : toute la tribu revenait à force de rames. La veille, surpris par la nuit, les missionnaires avaient dormi à la belle étoile, sur les cailloux du rivage. Une famille de Machelats, ayant vu de loin le feu du campement, avait, dès la pointe du jour, annoncé aux indigènes l'arrivée des hôtes attendus. Les sauvages, au lieu de se rendre directement au camp, descendirent sur l'autre bord du golfe ; puis, après s'être lavés dans une rivière voisine, ils revêtirent ce qu'ils avaient de plus beau.

Vers deux heures après-midi, une vingtaine de canots étaient prêts à descendre vers la mer. A un signal donné, tous mettent simultanément à la voile ; et poussée par une forte brise, la flottille s'avance lestement.

Les Indiens débarquèrent en observant un religieux silence Leurs costumes étaient pittoresques. On voyait parmi eux un enfant affublé d'une chemise descendant jusqu'aux talons ; il portait au cou un long col de papier. Sur le dos d'un vieillard, qui s'était fait une veste d'un sac à farine, on lisait en grosses lettres : « *Imperial mill*, Moulin impérial. »

La tribu se rassembla dans la loge du chef, la seule qui fût debout, car en se rendant dans leurs quartiers d'hiver, les sauvages emportent les planches de leurs huttes. Ils demandèrent la permission de dire les prières qu'ils savaient déjà.

Tous firent le signe de la croix, et récitèrent, sans en omettre un mot, l'Oraison dominicale et la Salutation angélique.

Aussitôt les missionnaires se mirent à l'œuvre; avant leur départ, toute la tribu savait le Symbole des Apôtres, les commandements de Dieu, les commandements de l'Église, et différentes explications sur chaque point de ces prières.

Le soir, après les exercices, les sauvages quittèrent la loge du chef pour prendre leur repos. Le temps était très mauvais, et, pour s'abriter contre la pluie, ils dormirent sous les voiles de leurs canots converties en tentes. Mgr Seghers exprima au chef son regret de voir les Indiens endurer tant de privations; il lui proposa de les renvoyer chez eux, et de se transporter au camp voisin. A cette demande, les sauvages répondirent en riant : « *Kaltach okouk lain*, cette pluie n'est qu'une bagatelle. »

A la fin du troisième jour, on planta au sommet d'un rocher qui domine le bras de mer, et que l'on aperçoit de fort loin, une croix de trente-quatre pieds de hauteur. Magnifique était l'empressement des sauvages à préparer le bois, à porter les lourdes pierres destinées à l'affermir dans le sol, et leur recueillement profond tandis qu'ils gravissaient la montagne. Lorsque l'Évêque eut bénit la croix, les jeunes gens l'érigèrent et la fixèrent dans le sol ; puis ils déchargèrent leurs fusils, pour annoncer au loin que l'arbre du salut allait porter désormais des fruits de vertu et de bonheur là où le démon avait exercé son empire.

Trente-cinq enfants reçurent les eaux du baptême. Une jeune fille à toute extrémité, fut préparée à paraître devant le tribunal de Dieu.

Les autres tribus ne furent non plus rebelles à la grâce ; elles donnèrent beaucoup de satisfaction à leurs zélés missionnaires.

« Ce qui nous a le plus consolés, dit le Prélat, c'est de voir combien les sauvages avaient profité de nos instructions.

« Ils aiment éperdùment leurs enfants. A notre arrivée chez les Kyouquots, nous demandâmes à l'un d'eux, appelé Némekaus, comment se portait son petit garçon, que nous avions baptisé au printemps. Il nous répondit qu'il était mort. Nous nous tûmes, nous attendant à de vives plaintes contre Jésus-Christ, dont le baptême n'avait pas conservé la vie à l'enfant. Il n'en fut rien. — Avez-vous éprouvé beaucoup de peine? demandai-je au père. — Non, répondit-il, ni ma femme non plus. Si vous n'étiez pas venu, nous aurions été inconsolables. Mais sachant que notre enfant est en paradis, parce que le prêtre lui a lavé le cœur, nous ne sommes nullement affligés. »

Les missionnaires s'arrêtèrent aussi pendant quatre jours dans la tribu des Hesquiats.

Depuis qu'ils avaient appris la présence des prêtres sur la côte, ces Indiens allaient chaque jour en mer, bien loin, voir si les missionnaires arrivaient. Lorsqu'enfin ils les aperçurent, ils retournèrent à force de rames au camp, où tous les fusils furent déchargés en signe d'allégresse.

L'Evêque et M. Brabant eurent la consolation d'y offrir chaque jour le Saint Sacrifice, auquel assistaient tous les Indiens, récitant le Rosaire en leur propre langue. Hesquiat est le point central de la côte. Aussi l'Évêque conclut-il un arrangement avec cette tribu pour l'établissement d'une mission permanente.

Ils visitèrent encore les Toquats, les Ohyots, les Sichats,

les Opitchesats ; puis ils traversèrent à pied l'île Vancouver dans toute sa largeur. Quand ils furent arrivés sur la côte orientale, un canot les transporta à Nanaïmo, et de là ils parvinrent facilement à Victoria, après une absence de plus de deux mois.

L'Évêque s'occupa aussitôt de l'établissement de la mission permanente à Hesquiat ; le missionnaire qu'il destinait aux Indiens de l'Ouest, était tout indiqué : c'était M. Brabant. En mai 1875, ce courageux jeune prêtre prenait possession de sa modeste chapelle et de son pauvre presbytère.

CHAPITRE II

Attentat à la vie de M. Brabant. — Missions à la côte orientale.

Cette mission d'Hesquiat, tant aimée, réservait au prêtre et à l'Évêque une bien pénible épreuve. (1)

L'attentat.

Le vendredi, 5 novembre 1875, dix jeunes hommes d'Hesquiat arrivaient à Victoria.

Grande fut la joie de Mgr Seghers en les voyant : il se hâta de demander des nouvelles de la mission. Les jeunes gens ne dirent mot; pour toute réponse, ils remirent un petit cahier, aussitôt reconnu pour avoir appartenu à M. Brabant. Le carnet contenait deux lambeaux de papier tout maculés de sang, portant en caractères à peine lisibles : « Matlahaw m'a tiré deux coups de fusil ; » le second billet : « Monseigneur, la plaie s'envenime. Les Indiens sont très bons pour moi; nuit et jour la population verse des larmes. Trois, au moins, d'entre eux me soignent; ne les réprimandez pas; je leur sais gré de leur bonté. Puisse un autre prêtre venir bientôt me remplacer ! C'est le vœu de votre prêtre mourant. A. Brabant. »

---

(1) Les détails de cet épisode nous sont fournis surtout par une lettre de Mgr Seghers, 18 novembre 1874, une lettre de M. Brabant à M. Pulsers, jour de S. Patrice 1876, et une autre lettre du même à Mgr De Neve, 21 mai 1889.

Qui décrira les sentiments de l'Évêque à la lecture de ces courtes lignes! Ses plus chères espérances allaient-elles sombrer! Ses missions de l'Ouest allaient-elles périr avec le prêtre qui en était l'espoir et le soutien!

Le gouverneur, aussitôt informé des événements, se mit en rapport avec le capitaine d'un navire de guerre anglais, à l'ancre dans la baie d'Esquimalt; le dimanche, l'Évêque partait à bord de la frégate.

Voici ce qui s'était passé :

Lors de la seconde visite des missionnaires, le chef des Hesquiats était absent. Il n'avait donc point subi l'ascendant qui avait subjugué ses hommes. A son retour, Matlahaw apprit les prières et suivit les exercices; mais sa conversion n'était pas sincère; sans doute la haine germait dans son cœur contre les étrangers qui avaient conquis tant d'influence sur sa tribu. Il montrait néanmoins beaucoup de bienveillance pour le prêtre, qui ne s'aperçut d'aucun sentiment hostile Un jeune homme, cependant, avait exprimé des craintes à ce sujet.

En octobre, une épidémie de petite vérole se déclara dans le camp des Nouetsats, à quinze milles d'Hesquiat. Cette maladie exerce de terribles ravages parmi les Indiens; il est rare de voir guérir ceux qui en sont atteints. La terreur était vive sur la côte.

En l'absence du prêtre, rappelé à Victoria à la fin de septembre, une femme Nouetsat, frappée elle aussi, vint chez les Hesquiats, et fut soignée par eux : aussitôt la maladie se déclara dans le camp.

A son retour, le missionnaire trouva toute la tribu en proie à la plus extrême frayeur. D'indicibles scènes d'épouvante se

produisirent. Les hommes parcouraient les bois en tirant des coups de fusil; les femmes hurlaient, les jeunes gens et les jeunes filles couraient de toutes parts; tout cela pour chasser le fléau. Bientôt cette furie de terreur se calma; grâce aux précautions prescrites par le prêtre, et à sa vigilance, la maladie fit peu de victimes : tandis que chez les Nouetsats quarante hommes et nombre de femmes et d'enfants avaient succombé, il ne mourut que sept Hesquiats, parmi lesquels la femme et la sœur du chef.

La femme de Matlahaw mourut après quelques heures de vives souffrances. Le lendemain, M. Brabant fit visite au chef pour le consoler. A son entrée dans la cabane, il fut reçu par Matlahaw, qui vint à lui, le sourire sur les lèvres; le chef alla s'asseoir à côté de sa sœur, visiblement atteinte elle aussi par la maladie; le pauvre sauvage ne se rendait pas compte du danger. Le missionnaire l'appela au dehors, et l'invita à se construire une petite hutte à une vingtaine de pas de sa propre demeure. Le lendemain, comme le temps était fort orageux, M. Brabant invita le chef et son vieux père à passer la nuit dans sa cabane. Ils semblèrent apprécier hautement cette amabilité, car chaque jour, à la nuit tombante, ils revenaient profiter de l'hospitalité qui leur était offerte. Le soir même avant le crime, Matlahaw et son père dormirent dans la maison du prêtre. Celui-ci fut frappé de l'air soucieux du chef; il l'attribua à la douleur que causait à Matlahaw la perte de sa femme et de sa sœur, morte dans l'entretemps, et ne songea point aux mauvais desseins qui pouvaient couver dans ce cœur.

Le Jeudi, 28 octobre, vers six heures et demi du matin, comme M. Brabant revenait du camp, où il était allé voir une

femme malade, il trouva Matlahaw debout devant la porte du presbytère. Le chef demanda le fusil du prêtre. Celui-ci donna l'arme, en faisant remarquer qu'elle n'était pas chargée. Matlahaw répondit qu'il avait des munitions chez lui. Une heure plus tard, le prêtre célébra le S[t] Sacrifice, auquel, selon l'usage, toute la tribu assista, sauf cependant Matlahaw et son père.

A neuf heures, un Indien vint informer M. Brabant que le chef se plaignait d'être malade. Le prêtre alla le voir. Il le trouva assis auprès du feu, revêtu de l'uniforme que le gouvernement donne à tous les chefs de la côte. Lorsque le le sauvage leva les yeux en s'efforçant de sourire, le prêtre remarqua une expression de crainte, peut-être de souffrance; Matlahaw, se palpant la jambe, dit : « *Memeloust*, *leplet*, » c'est à dire : « prêtre, je vais mourir. » Le missionnaire lui dit de ne point craindre : « Je prendrai soin de vous, et après-midi vous vous trouverez mieux. » — « Oh! *leplet*, dit-il, en saisissant la peau de sa gorge, *memeloust*. »

M. Brabant chercha encore à l'encourager, et après quelques moments de conversation, il lui promit de revenir dans l'après-midi. En partant, le prêtre redemanda son fusil, ayant l'intention de tirer quelque pièce de gibier pour son repas.

C'était le moment fatal. Le chef saisit l'arme, qui était appuyée au mur de la cabane, et l'abaissa à hauteur de la tête du missionnaire, faisant mine de lui montrer que le canon droit n'était pas chargé. Sans se rendre compte des intentions du malheureux, qui toujours restait souriant, M. Brabant eut un mouvement de crainte; il s'inclina vivement vers la droite, en écartant de la main l'extrémité du

canon. Le coup partit; le prêtre se sentit atteint, et vit le sang couler en abondance de sa main toute déchiquetée.

La victime ne voulait pas croire encore à un attentat; elle s'empressa d'aller laver la plaie au ruisseau qui coulait à peu de distance; mais à peine le prêtre y fut-il arrivé, qu'une nouvelle décharge l'atteignait dans le dos. Vingt-six plombs l'avaient frappé. M. Brabant se traîna jusqu'à sa demeure; il la trouva déserte, mais déjà toute la tribu accourait.

Le pauvre prêtre s'affaissa sur les genoux; sa vue s'obscurcissait; croyant la mort proche, il se mit à prier avec ferveur. Tous les Indiens l'entouraient. Ils accusaient les Nouetsats du crime, et juraient d'en tirer une éclatante vengeance. De crainte de voir verser le sang innocent, la victime nomma son assassin.

M. Brabant écrivit de la main gauche les deux billets destinés à l'Évêque. Tandis qu'il attendait en paix la mort, dix jeunes Indiens s'étaient embarqués, et luttant pendant cinq jours contre les vents et la tempête, ils arrivèrent à Victoria, après un trajet en canot de cent cinquante milles.

L'assassin avait fui dans les bois. Quelque temps plus tard, on trouva dans les taillis, à dix milles environ du camp, le cadavre d'un homme, et à côté de lui, le fusil qui avait été l'instrument du crime. Le coupable avait été cruellement puni : il avait trouvé une mort horrible dans l'abandon le plus affreux!

Cependant les Indiens ne quittaient leur missionnaire ni le jour ni la nuit. Ils versaient des larmes amères; tous les jours ils se réunissaient à la chapelle, pour demander à Dieu la guérison de leur bienfaiteur.

Le Dimanche, 7 novembre, au matin, le *Rocket* avait quitté Victoria, ayant à bord l'Évêque, le surintendant de police, le docteur Redfern de la marine anglaise, le docteur Walkem de Victoria et un détachement de soldats de marine. Ils arrivèrent à Hesquiat, dix jours après le crime. Mgr Seghers trouva M. Brabant souffrant d'indicibles douleurs, entouré de trois Indiens, qui ne cessaient de baigner d'eau fraîche ses affreuses blessures. A la vue de son Évêque, le prêtre moribond eut un sourire d'ineffable bonheur.

Les médecins examinèrent les plaies, et conclurent au transport à Victoria. Le capitaine fit porter le blessé à bord, au milieu des lamentations des Indiens qui suppliaient qu'on ne leur enlevât pas leur missionnaire. L'Évêque ne souffrait pas moins qu'eux. Cette mission qu'il avait fondée au prix de tant de fatigues, allait-elle périr! Si M. Brabant mourait, il n'y avait personne pour le remplacer.

Transport de la victime à Victoria

« Toutefois, écrivait-il un peu plus tard, je ne perds pas courage ; une mission consacrée au Sacré Cœur ne périra pas! Le sang d'un prêtre, comme le sang du Rédempteur, ne crie pas vengeance, mais pardon et miséricorde. »

Lorsqu'on fut arrivé à destination, les soldats transportèrent le prêtre à la maison épiscopale. Alors eut lieu un nouvel examen par les médecins Redfern et Walkem, assistés de deux de leurs confrères.

Les chirurgiens déclarèrent urgente l'amputation de la main. Mais M. Brabant s'y opposa énergiquement : il ne pouvait se faire à l'idée de renoncer pour la vie à la seule consolation du missionnaire, la célébration du S. Sacrifice. Devant les pronostics des médecins, il mit sa confiance en Dieu et en la Vierge Marie ; son attente ne fut pas trompée : il

guérit, et put, après une assez longue convalescence, reprendre son poste de dévoûment parmi les Indiens qui l'avaient tant pleuré.

La vengeance.

La vengeance du missionnaire fut digne de lui : il prit soin du fils de son meurtrier, et lui donna une éducation foncièrement chrétienne, le préparant à commander un jour dignement sa tribu.

Peut-être cependant le principal coupable n'avait pas été le malheureux Matlahaw. Tournissim, le misérable qui était son père, l'avait poussé au crime ; il l'obsédait depuis longtemps de ses perfides conseils. Après le meurtre, il fut arrêté, s'évada, fut repris ; enfin, après mille péripéties étranges, il revint à Hesquiat, et se comporta à l'égard de la victime tout comme si rien ne s'était passé entre eux. Haï des hommes de sa race, il faillit tomber sous leurs couteaux, et dut la vie à M. Brabant, qui lui conseilla de ne point se rendre à un festin où il devait être assassiné. Il finit par rentrer en lui-même, se lia d'amitié avec le missionnaire, et mourut après avoir reçu le baptême dans les meilleurs sentiments. La mort de Tournissim élevait à la dignité de chef de la tribu Antonin, fils de Matlahaw, le meurtrier.

Les bienfaits que la victime prodigua à la famille de son assassin ne se bornèrent pas là : outre le fils et le père du misérable, sa sœur dut au missionnaire la vie et le bonheur.

Au moment du meurtre, les Indiens irrités du crime s'étaient emparés de la sœur de Matlahaw, qui habitait à neuf milles de là. Ils avaient conduit la jeune fille, ignorante du crime et du sort qu'on lui préparait, sur la plage devant la cabane du missionnaire. L'abandonnant tout en pleurs, les Indiens se réunirent pour comploter sa mort. Lorsque le plan fut bien

arrêté, un vieux sauvage se précipita comme un ouragan dans la hutte où gisait le prêtre moribond. Il voulait obtenir son approbation. Tandis que le vieillard parlait, ses cheveux étaient hérissés sur sa tête, l'écume lui venait aux lèvres et il tremblait de tous ses membres.

Le missionnaire donna immédiatement des ordres pour qu'on mît la jeune fille en lieu sûr et qu'on eut soin d'elle. Puis il engagea ces pauvres sauvages, encore tout enflammés du désir de la vengeance, à renoncer à leurs desseins criminels. Neuf ans plus tard, la jeune fille recevait le baptême des mains de M. Brabant, et épousait un des principaux de la tribu.

Missions sur la côte orientale.

Cependant l'infatigable Évêque ne cessait de parcourir son île.

En février 1876, il fit sa première visite épiscopale à Comox, où il y avait quelques catholiques et de nombreux Indiens. (1) La neige atteignait quatre pieds d'épaisseur; il faisait un froid extrême. L'Evêque se procura un traîneau et deux chevaux, et voyagea ainsi d'une station à l'autre. Quelques jours plus tard, il se rendit à Nanaïmo, où il prêcha une retraite de dix jours aux catholiques qui y résidaient. C'est alors qu'il décida d'établir un prêtre en cette petite ville. Il put mettre son projet à exécution, grâce à l'arrivée de M. Lemmens, (2) en septembre de la même année. Peu de temps après, cette mission nouvellement fondée eut le bonheur de voir ériger en son sein un couvent de religieuses.

L'Évêque entreprit ensuite la visite de tous les Indiens

(1) Lettre de M. Brabant à M. l'abbé Van Hulse, 27 novembre 1893.
(2) Aujourd'hui Évêque de Vancouver.

de la côte orientale ; il allait d'un camp à l'autre, obligé le plus souvent de dormir à la belle étoile, à moins qu'il ne trouvât un abri dans quelque hutte d'Indiens.

A peine rentré à Victoria, il repartait pour un nouveau voyage; à Saanich, il bénissait l'église que récemment il avait fait construire.

Situation du diocèse.

Le diocèse prospérait sous la sage et vaillante administration de Mgr Seghers. Non seulement la Foi était prêchée aux sauvages, mais la situation des catholiques devenait chaque jour plus forte parmi la population blanche. En terminant l'année 1876, le jeune Évêque pouvait se réjouir des résultats obtenus. Il écrivait :

« L'attentat contre la vie de M. Brabant, dans l'automne de 1875, avait causé un grand découragement, et donné des craintes pour notre nouvelle mission du Sacré-Cœur à Hesquiat. Mais M. Brabant, guéri de ses blessures, est retourné à son poste, et à la nouvelle du danger qu'il avait couru, trois prêtres se sont présentés pour les missions de ce diocèse.

« J'ai reçu dernièrement deux jeunes prêtres, natifs du Limbourg hollandais. L'un est allé rejoindre le missionnaire des Indiens de la côte occidentale de l'île, l'autre demeure à Nanaïmo. J'ai intention d'établir cette année une deuxième mission sur la côte, et j'entrevois la possibilité de pénétrer, au mois de mars prochain, dans le territoire d'Alaska.

« Les sectes protestantes se démembrent de plus en plus ; les presbytériens se divisent. Il y aura bientôt dix ans que, l'évêque anglican ayant dépossédé son doyen, les épiscopaliens se sont séparés en deux camps. De temps à autre les journaux sont remplis de plaintes des ministres contre leur évêque, qui ne les paie pas assez pour qu'ils puissent nourrir

leurs femmes et leurs enfants. D'un autre côté, il surgit ici une secte de spirites, qui attaquent toutes les confessions protestantes, mais qui respectent l'Église catholique, dont ils vantent la doctrine toujours conséquente avec elle-même.

« Depuis que ces divisions ont affaibli les sectes, leur propagande parmi les sauvages est devenue moins active. Malheureusement il reste encore les méthodistes, dont le zèle et le fanatisme dépassent tout ce qu'on peut imaginer. » (1)

Vancouver comptait en ce moment 5400 catholiques sur une population de 30,000 âmes. Il y avait onze églises ou chapelles; une école pour garçons, deux écoles pour filles, deux orphelinats, deux couvents de religieuses et un hôpital, achevé au mois de juin 1876.

---

(1) Lettre du 1 janvier 1877, aux *Missions catholiques*, 13 juillet 1877.

CHAPITRE III.

Deuxième voyage en Alaska : de Victoria à Nulato.

Depuis le voyage qu'il avait fait en 1873, le long de la côte Sud d'Alaska, l'Evêque de Vancouver avait toujours les yeux fixés sur ce vaste pays qui avait tant besoin de secours ; sans cesse il cherchait l'occasion d'atteindre le Nord-Ouest de la presqu'île ; quatre années s'étaient passées sans qu'il la trouvât.

Les fonds manquaient d'ailleurs pour un voyage aussi dispendieux. La Providence lui envoya de plusieurs côtés des ressources abondantes, et les circonstances paraissaient plus favorables. Mgr Seghers décida de donner suite à son projet. Son premier dessein était de partir seul pour ce voyage, qui devrait durer plus d'une année, dans un pays presqu'inconnu. « Je ne compte pas prendre de prêtre avec moi, écrivait-il au P. Brouillet, à moins que je n'obtienne de larges ressources pécuniaires. J'ai donc cette perspective qui donne le frisson, de passer plus d'une année dans les régions glaciales du Nord, à donner des secours spirituels aux autres, sans avoir personne qui m'en donne ! Mais ce n'est rien ; j'ai foi en la divine Providence et en la sainte Mère de Dieu. » (1)

(1) Lettre de Mgr Seghers au P. Brouillet, 30 janvier 1877.

Le P. Brouillet, auquel cette lettre était adressée, était Commissaire du Bureau indien. Il fut heureux de faire attribuer un généreux subside à l'héroïque missionnaire qui faisait preuve d'une si rare abnégation.

Celui-ci partit de Victoria le 8 juin, avec un de ses prêtres les plus zélés, M. Mandart, qui avait visité plusieurs fois les côtes méridionales du pays. Le 17, ils s'embarquaient à Port Townsend dans le territoire de Washington, à bord du *S. Paul*, de l'« Alaska Commercial Company ». Le Capitaine Erskine et les officiers du bord entouraient l'Évêque de leur respect, et tous les passagers lui prodiguaient les marques de l'admiration la plus vive pour ses vertus et ses incomparables mérites. Départ pour l'Alaska.

Dans les premiers jours de la traversée, le temps fut rude, et le missionnaire souffrit beaucoup du mal de mer. Le vent était contraire, et soufflait avec une extrême violence. Les marins, avec leur esprit superstitieux, attribuaient à la présence des missionnaires ce fâcheux contretemps. L'un d'entre eux surtout murmurait hautement : « L'année dernière encore, disait-il, j'ai éprouvé la fâcheuse influence des prêtres. Je quittais Unalaska, lorsque des prêtres Russes montèrent à bord ; nous eûmes vent contraire durant toute la traversée, et nous mîmes dix-sept jours à arriver à S. Francisco. » — Mgr Seghers de prendre la parole avec sa bonne humeur habituelle, et d'opposer expérience à expérience : « En 1864, dit-il, je prenais passage à bord d'un schooner qui devait me porter à Nanaïmo. Le jour où nous devions mettre à la voile, je m'aperçois que la navire était parti. Mais le calme plat était si parfait, que le schooner était en panne devant Beacon-Hill, à attendre qu'un petit

souffle voulût bien enfler ses voiles. Je prends une barque et me fais transporter à bord. A peine ai-je mis le pied sur le pont, qu'une délicieuse petite brise se lève ; en deux jours nous sommes à Nanaïmo. N'est-il pas évident que, sans mon arrivée, le schooner attendrait le vent encore aujourd'hui ? » Il eut les rieurs de son côté ; pour mettre le comble à son triomphe, le lendemain un bon vent du Sud-Ouest faisait filer au navire ses treize nœuds.

On naviguait depuis bientôt deux semaines; un épais brouillard pesait sur la mer, et depuis le Cap Flattery, on n'avait pas vu de terre. Sûr néanmoins de sa course, le capitaine fait stopper, assurant que l'on se trouve exactement à l'entrée du havre de S. Paul dans l'île Kodiak. Quelques heures plus tard, le brouillard se levait, découvrant le grandiose panorama de l'île, avec sa haute montagne neigeuse, obélisque immense dressé sur un socle de vertes collines, au-dessus d'une côte toute rongée par l'Océan. Le *S. Paul* entra dans le havre, où l'on resta à l'ancre toute la nuit : on était à 1290 milles de Victoria.

Le mercredi 28 juin, il y eut fête à bord : un baptême avait lieu, celui d'une montagne qui se dressait majestueuse sur la côte d'Alaska Le capitaine Niebaum, un des passagers, demanda le nom de cette magnifique montagne : mais aucune carte, aucun livre ne donnait de renseignements sur ce monarque inconnu de la côte. Le capitaine du bord voulut laisser à Mgr Seghers l'honneur de lui donner un nom, et celui-ci, pour reconnaître les procédés courtois dont il avait été l'objet, décida que la montagne porterait le nom du capitaine; elle fut baptisée : Mont Erskine. Le nom fut acclamé par l'équipage, puis inscrit à la carte par le capitaine Niebaum,

qui fit saluer d'un triple hourrah ! le géant à la coiffe blanche.

Le soir, on jetait l'ancre derrière un îlot, pour s'abriter du vent qui soufflait avec rage.

Pour tromper les ennuis de cette halte forcée, tout le monde se mit à la pêche, et l'on put s'assurer de l'incomparable abondance de poisson dans ces eaux. En deux ou trois heures les lignes avaient amené plus de cent grosses pièces, morues et autres.

Le Dimanche 1[r] juillet, on était à l'ancre dans la baie de Illewlek devant Unalaska, à 750 milles de Kodiak.

Le 9 juillet, on atteignait l'île S. Paul dans la mer de Béhring ; on descendit à terre. En retournant en canot au steamer, les voyageurs jouirent du rare spectacle des ébats d'un lion marin qui, la tête dominant les flots, suivait l'embarcation à peu de distance. Il était de rare beauté et d'une taille exceptionnelle, celle d'un bœuf. L'admirable animal mérite en vérité son nom, pour sa fierté et sa ressemblance avec le roi du désert.

L'île S. Paul est renommé pour le nombre de veaux marins qui y affluent, et animent les eaux de ces parages. Les voyageurs en virent une troupe si nombreuse que la mer en était noire sur une vaste étendue. Leurs cris étaient assourdissants. Le navire s'arrêta devant une autre troupe, d'un millier de têtes, cernée par quelques indigènes qui les abattaient à coups de gourdin. La peau de ces bêtes est le principal article de commerce du pays.

A S. Michel.

Le 14 juillet, fête de S. Bonaventure, les missionnaires étaient en vue du terme de leur voyage, l'île S. Michel. Un temps splendide semblait leur souhaiter la bienvenue. Ils abordèrent, et rendirent grâces à la Providence qui leur avait rendu

heureux ce trajet de 2830 milles, la première étape de leur longue expédition.

S. Michael's Redoubt est un petit groupe de trois ou quatre maisons, habitées par quatre Blancs et quelques créoles. Il y avait peu de chose à faire sur cette côte, dont les habitants sont pervertis par le contact des pêcheurs de baleines, et par le wiskey que ceux-ci leur ont appris à boire en quantités énormes. C'était un champ de travail; mais il fallait le réserver pour plus tard, et commencer par les populations de l'intérieur. Mgr Seghers avait donc décidé de remonter le Youkon sur une longueur de 1800 milles, jusqu'à la frontière Est de l'Alaska. Le petit bateau à vapeur qui dessert le fleuve chaque année, venait de partir; le trajet devait s'effectuer partie à pied, partie en canot.

En attendant que l'embarcation qui devait le mener à Unalakleet, fût prête à appareiller, l'Evêque se mit à recueillir des renseignements sur le pays, sur la géographie, sur le climat et la population, mais surtout sur la langue, ou plutôt les langues des indigènes.

L'entreprise apparaissait gigantesque.

Il n'y a pas moins de trente-trois dialectes divers, et les mots de ces idiomes sont d'une longueur démesurée. Toutes les notions européennes sont à réformer; les conceptions numériques elles-mêmes semblent étrangement brouillées chez ces populations.

M. Mandart estimait qu'il faudrait vingt-cinq ans pour visiter toutes les peuplades, et l'estimation ne semble pas exagérée, si l'on considère l'étendue du pays.

De S. Michel à Nulato.

Mgr Seghers et son compagnon quittaient le Fort S. Michel le Jeudi 19 juillet. Ils avaient fixé l'itinéraire par Unala-

kleet et Uluhuk, qu'ils devaient atteindre en canot, pour faire route ensuite à pied par dessus les montagnes. Ils voyagèrent tout le jour et la nuit suivante, dans une petite barque à rames, dépassant le village Indien de Kegitowruk, doublant ensuite le sauvage cap Tolstoï. Ils arrivaient le lendemain, épuisés et affamés, au village d'Unalakleet, et y dressaient leur tente.

Nos voyageurs engagèrent quatre Indiens qui devaient plus tard leur servir de porteurs ; ils louèrent une *bedarrah*, — un canot construit en peaux, — pour remonter la rivière d'Uluhuk. Les Indiens du pays emploient aussi une espèce de canots plus petits, tout en peaux également, entièrement couverts, sauf deux ou trois ouvertures destinées à recevoir les voyageurs. Plus haut sur le fleuve, on emploie des embarcations d'écorce de bouleau, si légères que les plus grandes se soulèvent sans peine de la main.

A Uluhuk on servit un festin : du lard et du biscuit arrosés d'une coupe de thé. La petite caravane fut bien tourmentée par les moustiques, la plaie de l'Alaska. Ces insectes harcèlent le pauvre voyageur ; ils se jettent sur lui, non par légions, mais par millions et milliards. Ils s'abattent sur les mets et dans les boissons ; à peine a-t-on ouvert la bouche pour parler ou respirer, qu'une demi douzaine de ces petits démons s'y sont introduits, ont pénétré dans la gorge, et une vigoureuse quinte de toux suffit à peine à les expulser On songe sans le vouloir à la troisième plaie d'Egypte. Soigneusement roulés dans leurs couvertures, sans laisser la moindre partie du corps exposée aux dards de ces voltigeurs hostiles, les voyageurs passèrent une nuit paisible au milieu d'une nuée d'ennemis.

Le lendemain dès cinq heures, Mgr Seghers, le P. Man-

dart et les quatre Indiens étaient en route, chargés chacun selon ses forces, et s'engageaient dans la *Tundra*. C'est ainsi que l'on nomme les régions basses et marécageuses de l'Alaska. Le sol en est couvert d'une mousse élastique et humide, si bien qu'à chaque pas on s'y enfonce jusqu'aux chevilles, et parfois jusqu'aux genoux. C'est dire assez combien pénible est la marche sur un pareil terrain.

L'équipement des voyageurs était bien pittoresque : par dessus leurs vêtements ordinaires, ils portaient la *kamleeka :* c'est un habillement imperméable, muni de manches et d'un capuchon, le tout d'intestins de veau marin ; il est presque transparent et très léger. Une ouverture au sommet permet de passer la tête comme on la passe dans une chasuble. Les gants de peau, les bottes sans semelles ni talons, un moustiquaire devant la figure complètent l'équipement. Les Indiens portent les cheveux du sommet de la tête taillés tout courts, et, dans leurs kamleekas, ils semblent autant de moines à la grande tonsure.

On avait fait cinq lieues et demie sur le pénible terrain que nous avons décrit ; on avait pris un repas de saumon, dont quelques baies cueillies dans la Tundra avaient fait le dessert ; lorsque l'Evêque voulut se remettre en marche, il sentit ses forces l'abandonner. Une violente diarrhée et des vomissements continuels, le forcèrent à s'arrêter et à faire dresser la tente sur le versant d'une montagne. Une nuit de bon sommeil lui rendit quelques forces, et le lendemain à neuf heures, la caravane se remettait en route. L'Evêque n'avait pu prendre qu'une tasse de thé et un petit morceau de biscuit.

Trois ou quatre montagnes furent franchies, et après une marche ininterrompue de dix heures, les voyageurs s'arrêtè-

rent en un endroit où ils trouvèrent du bois. Ils purent y faire un bon repas : deux écureuils que mangèrent les indigènes, deux perdrix pour les Européens, produit des coups de fusils tirés chemin faisant, en formaient le menu. Ils n'avaient pu emporter que peu de provisions de bouche, et devaient compter largement sur ce que la Providence leur enverrait : aussi leur prière était fervente lorsqu'ils demandaient : « donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien. »

Après le repas, il fallut franchir la rivière d'Uluhuk. Ils en avaient passé plusieurs déjà ; parfois ils avaient dû marcher dans l'eau, en longeant les rives ; ici le passage fut facile.

La nuit suivante, ils dormirent dans un petit bois, près d'un ruisseau à l'eau glaciale. La pluie tomba à torrents jusqu'au matin, et rendit le chemin presque impraticable.

Ils marchèrent tout le jour à travers d'inextricables broussailles, dans de profonds ravins ou de tortueux sentiers de montagne. Après-midi, il fallut escalader une seconde chaîne de hauteurs. Les prêtres venaient de réciter les Vêpres de Ste Anne, lorsqu'ils aperçurent dans le lointain le Youkon, qui avait l'aspect d'un lac plutôt que d'un fleuve.

De nombreuses traces d'ours et d'autres fauves les obligeaient à se tenir sur leurs gardes. Heureusement la seule rencontre désagréable fut celle d'un loup, qui, d'ailleurs, disparut lestement dans les fourrés.

Le lendemain ils avaient atteint les rives du Youkon au dessous de Lofka et continuaient leur route le long du fleuve. Une hutte abandonnée leur offrit un gîte relativement confortable. Les vêtements furent séchés, et deux faucons tués par un Indien firent les frais du repas. Les voyageurs trouvèrent la chair de ces oiseaux succulente ; les estomacs d'explorateurs ne sont guère capricieux.

Restait à résoudre la question comment on remonterait le fleuve. Mais un trajet de quatre-vingt milles dans le *Perenoz* (« portage ») donne plus envie de dormir que de débattre les questions les plus palpitantes d'intérêt. Toute pensée inquiétante fut repoussée, et l'on dormit jusqu'au lendemain.

Le 27 était un Vendredi. L'un des Indiens découvrit une certaine quantité d'*ukali*, poisson séché, déposé là par un Indien, nommé Tom, qui reçut plus tard payement de la marchandise qu'on lui avait achetée par présomption de son consentement. Pendant que Mgr Seghers et son compagnon mangeaient d'excellent appétit l'ukali, un des Indiens vint annoncer qu'une bedarrah remontait le fleuve. C'était la barque d'un commerçant qui avait quitté S. Michel le 3 juillet. Celui-ci accueillit volontiers les voyageurs à bord de son bateau, pour les transporter à Nulato.

Sur le Youkon.

La traversée dura quatre jours.

L'admirable fleuve que le Youkon ! On en évalue la longueur à 2800 milles environ ; à 600 milles de son embouchure il a encore près d'une lieue de largeur. Il porte des noms différents parmi les diverses peuplades qui en habitent les rives, et les géographes ont cru longtemps qu'il y avait là des cours d'eau distincts. Les Russes, qui l'ont connu près de la mer, l'ont appelé Hevihpak, ainsi que le nomment les habitants de la côte ; c'est le nom qui a longtemps prévalu en Europe ; les Indiens du haut du fleuve l'appellent Youkon ; c'est l'appellation qu'il a reçue en Amérique.

Le Youkon coule entre deux rives d'un caractère absolument différent ; le fleuve est si large, que rarement on peut les apercevoir toutes deux. Au Nord, de hautes et massives montagnes, des pics, des falaises abruptes. Au Sud, un pays bas et marécageux, s'étendant à perte de vue.

On dépassa, le quatrième jour, Bolgoikieko et Tohaškiletmika, deux villages de pêcheurs, et le soir à six heures, on était en vue de Nulato, où l'on arrivait bientôt, à bout de forces, non de courage.

Nulato possède un vieux fort russe, composé de trois maisons entourées d'un carré de palissades. Le fort était en ce moment occupé par un Russe, pour compte de l' « Alaska Commercial Company ». Deux autres blancs s'y trouvaient, qui entretenaient des relations commerciales avec les indigènes. Deux gros villages d'Indiens se trouvent à proximité. Nulato.

C'est ici que les Koyoukouks assassinèrent, en 1851, le lieutenant Barnard, un officier de la marine anglaise, à la recherche de sir John Franklin. Deux Russes, quelques femmes et des enfants y trouvèrent la mort avec lui. Des croix, derrière le fort, indiquent l'endroit où reposent leurs restes.

Les Indiens de ce district sont plus propres, plus intelligents et plus dégagés que ceux des pays déjà traversés ; ils ont une réputation de férocité, de sauvage indépendance et de haine mortelle contre les Blancs. Les intrépides apôtres trouvaient dans ces dispositions plutôt un encouragement qu'une barrière à leur zèle. « Un prêtre catholique, s'écrie Mgr Seghers, ne ferait pas pour un bien éternel ce que les commerçants n'hésitent pas à faire pour accumuler de l'or ! Aidez-nous de vos prières, que nos forces soient à la hauteur de notre tâche, qu'une abondante moisson d'âmes puisse germer de nos rudes semailles ! » (1)

---

(1) Dans une lettre publiée dans le *Catholic Sentinel ;* nous empruntons à cette lettre la plupart des détails concernant le voyage de Victoria à Nulato. Nous avons trouvé aussi des indications dans une lettre à la *Godsdienstige Week van Vlaanderen*, 17 mai 1877.

Nulato devait être le centre d'opération des missionnaires, et plus tard, dans les projets de l'Evêque, ce devait être la résidence d'un prêtre.

L'hiver approchait. Le froid allait devenir intense, mais la foi et l'espérance chrétiennes soutenaient les missionnaires.

CHAPITRE IV

Deuxième voyage en Alaska; suite. — A Nulato. — Chez les Koyoukouks. (1)

Premiers travaux apostoliques.

Dès le 5 août, l'Évêque commençait ses travaux apostoliques. Les Tchaitski eurent les prémices de son ministère. Ces sauvages étaient réunis pour la pêche, à l'embouchure de la rivière Nulato. Dans la matinée, Mgr Seghers leur avait expliqué la doctrine chrétienne ; il fut bien heureux de les retrouver tous, après midi, avides de l'entendre encore. Le soir, lorsque les missionnaires retournaient au village, dans une petite barque de bouleau, leur cœur faisait monter à Dieu de ferventes actions de grâces. L'Eglise célébrait en ce jour la fête de Notre-Dame-aux-Neiges ; ils donnèrent ce nom à la mission naissante.

Le lendemain, les sauvages se dispersaient, et les missionnaires demeuraient seuls.

Mgr Seghers s'était fait assister par un interprète, un créole qui parlait convenablement anglais ; mais il sentait de plus en plus le besoin d'apprendre les langues du pays.

---

(1) Notre source principale pour le récit de la seconde partie du voyage, depuis l'arrivée à Nulato jusqu'au retour à Victoria, est une notice communiquée par Mgr Seghers aux *Missions catholiques* (1880). Nous tenons aussi quelques détails des prêtres de Vancouver, qui les ont appris soit de Mgr Seghers, soit de M. Mandart.

La facilité avec laquelle l'Evêque s'assimilait les langues, se manifesta d'une manière frappante pendant cette mission. A son passage à Unalaska, il n'avait pu causer que par interprète avec le pope qui occupe ce poste. A son retour, il parlait russe avec une facilité et une correction qui surprirent vivement son interlocuteur.

Ce dialecte n'est point le russe d'Europe ou d'Asie ; et s'il peut être appelé de ce nom, c'est uniquement parce que la plupart des termes sont de provenance russe. Ce jargon rappelle le Chinouk, en ce sens qu'il affirme la plus entière indépendance de toutes les lois de la grammaire : pas de conjugaisons, pas de déclinaisons, pas de genres, pas de différence de pluriel et de singulier. Bientôt l'Evêque connut cet idiôme assez pour pouvoir exprimer les principales vérités de la religion.

Il put ainsi se passer d'un intermédiaire toujours incommode, dont il avait d'excellentes raisons de se méfier ; car, sans scrupule, les interprètes traduisent parfois la pensée d'une manière un peu trop fantaisiste.

Un jour, par exemple, Mgr Seghers exposait aux Indiens qu'il y a en Dieu trois Personnes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit. L'interprète, trouvant peut-être trop ardue la traduction de ce dernier terme, dit tout simplement : le Père, le Fils et la Mère. Heureusement le missionnaire comprenait ce dernier mot ; il s'empressa de protester contre l'hérésie nouvelle. Nous ne pouvons assurer que l'auteur de cette fantaisie dogmatique ait été le créole nommé tantôt ; mais *ab uno disce omnes*.

Le 30 août, de joyeux coups de sifflet annonçaient l'arrivée du *Youkon*, un bateau à vapeur de l' « Alaska Commercial Company », le premier qui ait fendu les eaux du fleuve. Chaque

année, au mois de juillet, il remonte le Youkon pour approvisionner les postes et transporter les marchandises jusqu'aux extrêmes limites du territoire d'Alaska.

Quelques jours plus tard, le 11 septembre, les premiers flocons de neige commençaient à tomber, et le lendemain la montagne de Tchaitski, en face de Nulato, avait revêtu le blanc manteau qu'elle ne quitte plus de tout l'hiver. Le 13, le thermomètre marquait 2° sous zéro; le 28, 16°; le 30, le fleuve commençait à charrier des glaçons; le 12 octobre, il était entièrement obstrué.

Mgr Seghers était retourné à la côte vers le milieu de septembre; il eut l'occasion, à St-Michel, d'observer une de ces admirables aurores boréales qui ne sont pas rares dans les régions polaires. Il décrit en ces termes le grandiose spectacle: A. S. Michel. Une aurore boréale.

« C'était le 18 septembre; nous étions au fort St-Michel. A huit heures et demie du soir, une traînée lumineuse de couleur verdâtre apparut dans le firmament, se dirigeant du nord-ouest au sud-est en passant par le zénith. On ne saurait mieux la comparer qu'à une épaisse vapeur éclairée par une vive clarté; nous pouvions distinctement discerner le courant, qui, avec une rapidité prodigieuse, surgissait au nord-ouest pour aller se perdre dans les nuages étendus sur l'horizon du côté opposé. Le reste du ciel était serein; la lune qui se trouvait alors au sud, à une hauteur peu considérable, était à moitié voilée. La clarté était suffisante pour lire dans un livre et pour distinguer l'heure sur une montre. La largeur, la position et l'éclat de cette traînée de feu variaient sans cesse; à un certain moment, elle avait presque disparu; tout-à-coup elle se montre plus vive qu'auparavant au nord-ouest, au zénith et au sud-est simultanément. Composée de lignes lumineuses, parallèles sans être rectilignes, elle flamboyait comme la flamme d'un feu très actif que le vent agite; et le courant, quoique parfaitement visible, était tellement rapide que l'œil ne pouvait le suivre. Ayant lu autrefois que l'aiguille aimantée est agitée

pendant une aurore boréale, j'ouvris la boîte d'une boussole très sensible ; mais je ne pus remarquer le moindre mouvement. »

Après un séjour de très courte durée, Mgr Seghers était retourné de St-Michel à Nulato.

Chez les Koyoukouks.

Le 30 octobre, il laisse M. Mandart chez les Indiens de ces parages, et part avec un Russe et un Canadien, visiter les environs de la rivière Koyoukouk ou Koyklotzena.

Cette course devait le mener jusque tout près du Cercle polaire. L'expédition ne manquait pas d'être dangereuse. Le premier Blanc qui, l'année précédente, s'aventura dans ce pays, courut grand risque d'y perdre la vie. Il avait voyagé avec le chef d'une tribu Indienne ; le chef était mort subitement en route. Le voyageur, soupçonné de l'avoir assassiné, fut poursuivi par les indigènes, et ne dut la vie qu'à la rapidité de son attelage. Ces Indiens avaient depuis longtemps une sinistre renommée ; on se souvenait à Nulato du massacre de 1851, dont ils étaient les auteurs.

Au départ, le sol était couvert d'un pied et demi de neige ; le thermomètre marquait 12° sous zéro. Les hurlements des chiens, les claquements des fouets, les cris confus des hommes qui s'interpellaient sans se comprendre, remplissaient l'air d'un vacarme indicible.

Le signal est donné : les chiens descendent tumultueusement le rivage, les traîneaux sont emportés avec une rapidité vertigineuse, et pendant l'espace d'un demi-mille, force est aux voyageurs de courir à perdre haleine pour ne pas être laissés en arrière. Enfin les bêtes, fatiguées de leur course folle, modèrent leur allure et avancent au petit trot.

Les chiens d'attelage.

Ces chiens méritent une mention spéciale. Mgr Seghers

en parle en ce style vivant et imagé qui fait de ses descriptions de charmants petits tableaux :

« Les chiens sont aussi nécessaires en Alaska, qu'ailleurs le sont les chevaux. A l'exception de quelques-uns, introduits par les Américains, tous sont originaires de la partie du littoral occupée par la classe d'Indiens qu'on appelle généralement *Mahlemuts*. Ils sont grands, leur poil est long et épais comme une fourrure ; ils ressemblent à des loups. On les entend rarement aboyer ; mais ils expriment par des hurlements leur impatience de partir et leur joie d'arriver.

Chaque chien porte un nom. L'un des nôtres, celui qui ouvre la marche s'appelle *Galbouchka* : on l'a acheté à une Indienne bossue et affreusement laide (*garbouchka*, en russe, signifie une petite bossue) ; un autre répond au nom de *Contre-Amiral*, par abréviation, *Contre*; *Vasqua* est le plus fin de toute la bande : il sait entrer dans le traîneau pour y voler du poisson, et se cache invariablement chaque matin, avant qu'on le cherche pour l'atteler. Chaque chien connait son nom, et lorsque le maître, derrière le traîneau, interpelle un retardataire, on voit ce dernier tourner légèrement la tête pour regarder si Martin-Bâton n'accourt pas, ce qui ordinairement ne se fait pas attendre.

Les chiens, une fois attelés, ne s'occupent que d'aller en avant. Si le traîneau s'arrête, ils se mettent à hurler tous ensemble jusqu'à ce qu'on les laisse avancer ; mon Russe, alors, les désignait du nom pittoresque de *Kor Mouzikantoff* (chœur de musiciens).

S'il arrive que les lanières se brisent, les chiens, libres, partent à toute vitesse, et sans s'inquiéter de leurs compagnons qui hurlent, du maître qui se fâche, ils traînent les débris de leur harnachement, jusqu'à ce qu'ils aient atteint le véhicule qui précède, ou qu'un obstacle les arrête.

Ce n'est pas la seule fois qu'ils mettent la patience de leurs conducteurs à l'épreuve. Dans le bois, un arbre se trouve-t-il trop près du chemin, vous croyez qu'ils passeront tous du même côté? Du tout ; l'un va à droite, l'autre à gauche ; l'arbre est pris dans l'attelage, et tout s'arrête. Les chiens sont en outre extrêmement

querelleurs. Arrive-t-il que deux d'entre eux se sautent à la gorge, aussitôt un troisième s'en mêle, un quatrième se met de la partie, et les voilà roulant tous les uns sur les autres. Alors les coups de bâton pleuvent; mais ce qui est plus efficace, c'est un tison enflammé, jeté au milieu d'eux; en un clin d'œil la bataille est finie et les combattants se dispersent.

On ne sert la pâture aux chiens que le soir. A la maison comme en voyage, ils reçoivent un saumon sec; pourtant, lorsqu'on fait de longues étapes, on leur donne davantage, mais jamais plus d'une fois par jour. Cette nourriture leur suffit évidemment, car ils sont gros et gras. On ne s'occupe jamais de leur breuvage : en été, ils boivent l'eau du fleuve; en hiver, on les voit se pencher de temps en temps pour prendre, en courant, un peu de neige.

Il y a deux manières d'atteler les chiens. Les Américains les mettent tous l'un derrière l'autre, en une longue file; le système russe consiste à les attacher deux à deux, avec un seul chien en avant pour ouvrir la marche. Chacun de ces systèmes présente des avantages et offre des inconvénients.

Peut-être, tout considéré, le premier est préférable; aussi est-il généralement adopté par les Indiens. Lorsqu'on voit ainsi jusqu'à neuf chiens attachés à un traîneau, trottant, les oreilles penchées un peu en arrière, la gueule ouverte, la langue pendante, la queue élégamment contournée en panache, l'on ne peut s'empêcher de prendre plaisir à ce spectacle.

Devant le premier traîneau, un Indien marche en éclaireur; les chiens se servent de la vue et de l'odorat pour le suivre à la piste. On a peine à croire comme certains sauvages courent vite et longtemps. Un blanc de Nulato a pour serviteur un jeune homme qui a fait ainsi 112 kilomètres en un jour (1). Le chien de devant suit, sans démordre, les traces du guide. Plus d'une fois il arrive

(1) Cette rude fonction fut plus d'une fois remplie par Mgr Seghers lui-même, avec tant d'adresse, qu'un homme qui avait passé dix-sept années en Alaska, disait plus tard à un prêtre, M. Hylebos, n'avoir rencontré guère d'Indiens aussi habiles que lui dans cet art tout spécial.

que celui-ci, ayant fait un détour, se trouve soit à droite, soit à gauche ; les chiens veulent aller directement sur lui ; mais le chien de tête tient à ce que la discipline s'observe, et force est aux autres de se soumettre. »

En route vers le Nord.

30 octobre.— En partant de Nulato, l'on côtoie une chaîne de montagnes très pittoresque. Les forêts d'un vert sombre, les rochers en saillie, avec leur nuance bleuâtre, la blancheur éblouissante de la neige, font un contraste digne d'être reproduit par le pinceau d'un maître.

Mais les immenses blocs de glace amoncelés en une foule d'endroits sont surtout impressionnants.

La glace du Youkon était forte.

« Ne vous imaginez pas, dit encore le missionnaire, que le Youkon soit comme un lac, dont l'eau se cristallise régulièrement en commençant par les bords. A la fin de septembre, des blocs ayant jusqu'à 40 pieds de long et de large descendent le courant, se rencontrent et se broient avec un bruit semblable au roulement de la foudre, à tel point que les poissons effrayés abandonnent le fleuve et fuient dans les rivières. Aux confluents surtout, la scène présente un désordre indescriptible ; là, les glaçons s'entrechoquent, se brisent, montent les uns sur les autres ; l'eau, se trouvant refoulée, s'élève en quelques heures d'une vingtaine de pieds, inondant les bords, causant d'immenses éboulements, entraînant pêle-mêle le sable, les pierres et les arbres. La barrière de glace cède, les flots se précipitent et bouillonnent comme dans un cataracte, et l'écume qui couvre tout, montre la rage du combat.

Enfin l'épaisseur et le nombre des glaçons l'emportent sur la force du courant ; on voit jusqu'à huit bancs de glace amoncelés, jetés dans toutes les directions l'un sur l'autre, quelques-uns debout, comme s'ils se jetaient un dernier défi. Le fleuve est obstrué, les glaçons, en descendant, s'arrêtent devant l'embâcle ; à la surface tout est complètement immobile, et pendant que l'eau continue à couler en-dessous, la gelée soude les glaçons : le Youkon est fermé.

Après avoir dépassé plusieurs de ces endroits où l'homme s'abîme dans sa petitesse pour reconnaître la grandeur de Dieu, nous rejoignîmes le marchand canadien. Nous le trouvâmes assis à côté d'un feu bienfaisant. Il nous avait devancés pour préparer le thé ; quelques minutes après notre halte, nous fûmes enchantés de prendre, sur la glace, un frugal repas composé de saumon sec, d'un morceau de porc salé, de biscuit et d'une tasse d'un thé aussi chaud qu'on peut le boire. »

Le bois que le fleuve, en baissant, abandonne sur la rive, sert au chauffage. Pour se procurer de l'eau, on pratique à coups de hache un trou dans la glace. Plus tard, quand l'épaisseur de la couche gelée dépasse six pieds, ce système devient impraticable. On brise alors des morceaux de glace que l'on fait fondre au feu. La neige a mauvais goût ; on ne s'en sert que dans les bois, lorsque l'eau et la glace manquent à la fois.

Après le sommaire repas, on s'était remis en route, et l'on ne tarda pas de se trouver devant un endroit où le fleuve est si impétueux que, malgré les grands froids, il n'était pas gelé. Il est des points où, de mémoire d'homme, le fleuve n'a pas été pris.

Les voyageurs restèrent hésitants. Le long des bords, sur une largeur de trente pieds à peine, s'étendait une couche de glace, à côté de laquelle le fleuve bouillonnait. Cette étroite bande était-elle solide? Le Russe se hasarde, s'avance seul, donnant à chaque moment sur la glace un coup de la hache dont il est muni. Il trouve qu'on peut risquer le passage ; les traîneaux partent, et l'on ne tarde pas à arriver à une maison d'Indiens, au pied d'une haute montagne nommée *Bolchaïgora*. On avait fait trente milles depuis Nulato, en cinq heures quarante-cinq minutes.

Les voyageurs occupèrent pour la nuit une méchante

masure, si basse qu'il était impossible de s'y tenir debout. Elle était ouverte par le haut pour laisser passage à la fumée, et pourvue, en guise de porte, d'un trou ovale par lequel on ne pénétrait qu'en se traînant sur les mains et les pieds.

31 octobre. — Départ à 8 heures du matin. Il y a deux pouces de neige de plus que la veille. Après une demi-heure de marche, on arrive en vue de l'embouchure de la Koyoukouk.

Le traîneau du Russe s'était engagé parmi les blocs de glace amoncelés près du confluent. Il verse et se brise. Un Indien court au rivage, il en rapporte le bois nécessaire pour tout réparer, et bientôt on est prêt à se remettre en route.

Avant d'entrer dans la Koyoukouk, il faut suivre un bras du Youkon. Le niveau du fleuve baisse considérablement pendant les gelées, et la glace s'affaisse. De là résulte une différence énorme de niveau entre les petits cours d'eau, qui gèlent à fond, et les grandes rivières. Aussi, lorsqu'on fut proche de la Koyoukouk, on trouva une pente extrêmement rapide ; l'Evêque et le Russe étaient en tête de la caravane ; leur traîneau se mit à glisser avec une vitesse prodigieuse ; les chiens, ne sentant plus de résistance, se lancèrent au galop. Le Russe essaya de modérer leur allure, l'Evêque fit des efforts énergiques dans le même but ; mais tout fut inutile. Pour comble de malheur, au bout de la pente était un vide de sept à huit pieds de profondeur ; les chiens le franchirent d'un bond ; le Russe fut jeté sur le dos, et le traîneau, en versant, lança l'Evêque dans la neige de l'autre côté du petit précipice. Lorsqu'ils furent debout, ils constatèrent avec plaisir que, sauf le traîneau brisé pour la seconde fois, aucun accident sérieux n'était à déplorer. Ceux qui suivaient,

instruits par l'expérience des premiers, s'arrêtèrent à temps; ils arrivèrent doucement et sans encombre. Quant aux chiens, ils s'étaient couchés tranquillement, après la chute, sans s'occuper davantage de la mésaventure.

Après avoir réparé le traîneau, les voyageurs se remirent en route, pour arriver bientôt à une barrabarra. On trouve toujours, à côté des maisons, des échafaudages sur lesquels on peut placer les traîneaux : une précaution contre l'indiscrète rapacité des chiens. Mais la berge avait ici près de soixante pieds de hauteur, et elle était escarpée; on laissa les traîneaux sur la glace. La meute succomba à la tentation.

« L'un des chiens, — c'est encore Mgr Seghers qui raconte l'aventure, — ayant réussi à soulever la toile qui enveloppait le poisson, tous se jetèrent sur l'appât ; au lieu de se contenter d'en manger la largeur de leur langue, ils dévorèrent bel et bien force saumons secs. Malheureusement pour eux, ils n'eurent pas la sagesse de profiter tranquillement de leur bonne fortune; en se disputant les débris, ils se querellèrent; uue bataille générale s'en suivit; le bruit confus de la mêlée attira l'attention des maîtres ; tout le monde se précipita dehors, et la victoire resta à .... Martin Bâton ! »

1 novembre. — Un pouce de neige est tombé pendant la nuit ; le temps est doux : 4° sous zéro ; impossible de partir, car la neige est trop molle.

2 novembre. — En route à 8 heures du matin.

Bientôt le soleil dore les sommets des montagnes couvertes de neige. On quitte la Koyoukouk pour couper au plus court, en suivant un affluent de la rivière. Le bruit du traîneau fait lever deux perdrix aussi blanches que la neige, légèrement marquées de noir à la queue. Les chiens se mettent à leur pour-

suite ; c'est à qui montrera le plus d'ardeur à cette chasse intempestive ; ils vont du train d'un cheval au galop. Tout à coup, un craquement se fait entendre, la glace s'effondre : hommes, chiens, traîneaux se trouvent dans la vase. Ceux qui suivent viennent au secours des naufragés, et les aident à sortir du bourbier où ils sont enlisés.

On arrive le soir à une barrabarra ; il y a deux hommes, trois femmes, sept enfants ; trois sauvages arrivent encore dans la soirée. Après souper, le missionnaire leur parle de la religion : ils écoutent très attentivement ; puis un vieil Indien prend la parole :

« Ce que tu viens de dire est vrai ; nous le croyons tous ; tu as bien parlé. Il y a longtemps que mon cœur a réfléchi à tout cela ; j'ai tâché de faire tout ce que tu exiges de nous. Mais il y a une chose que je n'ai jamais faite : je n'ai jamais prié Dieu. »

Ces paroles firent grande impression sur les compagnons de l'Evêque : elles leur prouvaient que les travaux apostoliques pourraient bien produire un jour en ce pays plus de fruits qu'ils ne le pensaient.

3 novembre. — Départ à 8 heures.

A un endroit où le rivage est à pic, on dételle les chiens, on les lie à un arbre. Pour ralentir la descente, on attache à chaque traîneau un câble enroulé d'autre part autour d'un solide tronc d'arbre. Les chiens hurlaient d'impatience ; on les lâche ; ils partent comme l'éclair ; le Russe qui ne s'est pas hâté de leur faire place, est culbuté, et dévale de la côte plus vite qu'il ne le souhaiterait.

L'obscurité commence à tomber à quatre heures. On campe sur la neige.

C'est la veille de la fête de S. Charles (1).

4 novembre. — Tout le monde est debout à sept heures. Après avoir traversé une longue série de lacs, les voyageurs campent pour la deuxième fois sur la neige.

L'Evêque s'éloigne un peu pour réciter Vêpres et Complies. La glace cède sous son poids, et il tombe dans un trou. Il reste quelque temps avant de parvenir à sortir de l'eau, heureusement peu profonde. L'accident est dû aux sels dont cette eau est chargée, et qui retardent la congélation.

5 novembre. — On arrive à une barrabarra. Deux familles l'habitent. Quatre Indiens arrivent dans la journée, trois autres le lendemain de bonne heure. Parmi eux est un Chaman à la figure sinistre, accompagné de son frère, qui fait le commerce pour le marchand russe. Mauvaise nuit : le chaman doit célébrer une *igrouchka* (fête païenne). Chaque Indien veut faire connaître sa chanson, un hymne à quelque parent défunt ; c'est évidemment à qui mentira le plus pour célébrer la gloire de son héros.

Le Chaman, ayant appris qui est l'Evêque, et pourquoi il est venu dans le pays, lui adresse la parole : « Si l'Evêque peut guérir instantanément le frère du Chaman, celui-ci croira. » Or le frère n'était nullement malade.

6 novembre. — On atteint une barrabarra, à huit lieues du cercle polaire. C'est le point le plus septentrional de l'itinéraire, à soixante lieues au Nord-Est de Nulato.

La barrabarra est habitée par trois hommes, trois femmes, deux garçons et une fille. L'Evêque les réunit autour de lui, et

---

(1) Fête patronale de Mgr Seghers.

passe le reste de la soirée à leur expliquer les principaux dogmes catholiques. Ils écoutent avec grande attention.

7 novembre. — Après une nuit plus calme que la précédente, on part vers l'Est. Bientôt on rejoint la Koyoukouk pour la longer sur une distance d'une dizaine de milles. Le courant est très rapide ; la rivière a une largeur de cinq cents pieds.

« Nous fûmes un moment en danger en cheminant sur la glace, raconte le missionnaire. Nous entendîmes soudain des cris derrière nous; le Russe nous pressait d'accélérer notre marche ; il criait de toute la force de sa voix, dans la plus grande agitation : « vite, vite, en avant. » Il voyait la glace ployer sous le poids des deux premiers traîneaux. Elle se brisa en quatre grands morceaux, au moment même où nous mettions pied sur une couche plus solide. L'Indien qui nous suivait, eut juste le temps de se jeter à droite, et tout le banc sur lequel nous étions un moment auparavant, est emporté par l'eau et disparaît. La rivière n'a pas moins de trente pieds de profondeur en cet endroit, au dire de mes compagnons de voyage. »

L'Evêque passa la nuit dans la maison d'un Chaman.

Cette maison était divisée en trois parties. Il y avait d'abord une méchante masure ouverte par le haut, mesurant quinze pieds de long sur dix pieds de large environ ; elle était occupée par le Chaman, ses trois femmes et ses cinq enfants. Derrière cette sorte d'antichambre était un appartement de huit pieds de long sur dix de large; à gauche une cheminée en terre glaise; tout autour de celle-ci une ouverture considérable dans le toit; à droite deux planches horizontales superposées, servant probablement de lits aux visiteurs. Cet appartement semblait être la salle de réception, mais il y faisait extrêmement froid et obscur. La troisième pièce était carrée, et recevait un peu de jour par deux petits carreaux, non de verre, mais de glace.

Mgr Seghers attendit dans cette demeure les Indiens des environs.

Ainsi le missionnaire parcourait les bords de la Koyoukouk, recherchant partout les indigènes épars; il eut la joie de les trouver en général mieux disposés qu'il n'eût osé l'espérer.

Le retour à Nulato ne fut marqué par aucun incident notable; l'Evêque y arriva le 11 novembre.

CHAPITRE V.

Deuxième voyage en Alaska: suite. — A Uluhuk. — A la mission Russe.

Mgr Seghers était rentré à Nulato depuis quelques jours à peine, qu'il entreprenait un nouveau voyage : le 20 novembre, il partait pour Uluhuk, à 140 milles de Nulato, pour prendre les provisions qu'il avait amenées là, en été, du Fort St. Michel. Il fit le voyage en deux traîneaux attelés de dix chiens ; trois Indiens accompagnaient l'Evêque. Voyage à Uluhuk.

Ces hommes ne se décidèrent pas aisément à entreprendre l'expédition. Les environs de Uluhuk sont habités par les Mahlemuts. L'été précédent, un chef de cette tribu, en chasse dans l'intérieur, avait été tué par un Koyoukouk.

Le mobile du crime avait été la vieille haine de races qui divise les tribus voisines. Le coup fait, le meurtrier s'était retiré dans sa maison qu'il avait barricadée, et avait invoqué l'appui des hommes de sa nation. Il se montrait fier de son exploit, provocateur et indomptable. Ce n'était qu'apparence, il l'avait avoué à Mgr Seghers qui l'avait vu à Nulato ; il avait reconnu que, depuis son crime, il n'avait plus eu ni paix ni repos ; il ne quittait pas son fusil, et il eût donné tout au monde pour ne pas avoir commis l'attentat. Les Mahlemuts ne voyant pas reparaître leur chef, s'en allèrent à sa recherche, guidés par le chien de la victime. La

bête les avait conduits droit au corps de son maître. Depuis lors la haine entre les deux tribus s'était envenimée ; de part et d'autre on échangeait les plus atroces menaces.

L'éloquence du marchand russe eut raison des craintes des Indiens.

Le départ se fit par un froid de 18°. Le missionnaire visita d'abord, sur sa route, les habitants de trois barrabarras. A Kaltag il fallut descendre de traîneau, et le reste du trajet, un parcours de quatre-vingt milles, fut fait à pied. C'était une rude étape, par un froid de 30°, dans un mètre de neige.

L'Evêque et les Indiens chaussèrent les raquettes, de larges et longues sandales à mailles, qui permettent de marcher dans la neige sans trop s'enfoncer.

La première nuit, on campa. Un campement dans la neige est vite préparé. L'un des voyageurs coupe quelques petits arbres, un autre apporte du bois sec, tandis qu'un troisième, retirant sa chaussure, s'en sert comme d'une pelle pour dénuder le sol. On étend alors le bois sec ; on élève un abri du côté du vent, généralement le Nord ; on fait du feu, on prépare le repas, on soupe ; puis, la prière dite, on se roule dans ses couvertures, et la fatigue amène le sommeil.

Mais il ne faut pas dormir longtemps par les grands froids. Nos voyageurs se remettaient en marche à trois heures, par un beau clair de lune. L'Evêque dut prendre la tête de la petite caravane et frayer la route. On conçoit la fatigue d'un tel exercice continué jusqu'à six heures du soir. Heureusement une barrabarra offrit aux voyageurs un gîte moins incommode qu'un campement dans la neige.

Faune. La caravane rencontrait en route de nombreuses traces d'animaux de toute espèce. Les plus importants étaient le

renne, l'élan et le cerf. Les cerfs portent des bois magnifiques ; ceux des femelles sont plus petits, mais encore de belles dimensions. Le renne de ce pays n'est pas aussi docile que celui de Sibérie et de Laponie. Il est de taille énorme ; il n'est pas rare d'en rencontrer qui soient grands comme des chevaux. Le renard abonde ; il y en a trois espèces : le renard rouge, le renard du Nord et le renard argenté. La fourrure de ce dernier vaut, en Alaska, vingt-cinq dollars. On trouve encore le loup, l'ours brun et l'ours blanc, l'hermine, la zibeline, la martre, le chat polaire. La peau de zibeline est, dans ce pays, l'unité de monnaie, tout comme le dollar aux Etats-Unis. Au delà des montagnes, la peau de castor remplit la même fonction économique. Nommons encore le castor, le rat musqué, l'écureuil, dont les fourrures sont fort recherchées.

La caravane atteignit enfin Uhuluk par une température de 32° sous zéro.

Dès le lendemain, l'apôtre se mit à instruire les habitants de deux barrabarras, une trentaine de personnes ; mais il lui fallut compter d'abord avec un Chaman. En entrant dans l'habitation, l'Evêque ne fut pas médiocrement surpris à la vue du spectacle étrange qui s'offrait à ses yeux Un long, maigre Mahlemut se trouvait étendu sur le sol avec un petit garçon de quatre ans, à qui il donnait une leçon accompagnée de gestes sauvages et de cris à faire peur. Le gamin semblait trouver plaisir aux clameurs de son maître.

Après avoir attendu patiemment pendant quelques minutes, le missionnaire demanda combien de temps cette scène allait durer. « Toute la soirée », fut la réponse. Là dessus il s'approche ; il ordonne au Chaman de se taire et de s'asseoir. L'homme ainsi interpellé s'arrête stupéfait, mais sans faire

mine d'obtempérer à l'injonction. L'Evêque, sans plus de discussion, lui enlève son tambour et ses baguettes, et les met dans un coin, où bientôt leur propriétaire les suit, et écoute avec les autres les explications sur la doctrine chrétienne. Celle-ci lui sembla sans doute trop sévère, car il se blottit dans son coin, et se mit à fumer sa pipe sans faire attention davantage aux enseignements de l'Evêque.

Le missionnaire aurait désiré rester quelque temps à Uluhuk ; mais il avait promis de ramener au plus tôt ses traîneaux et ses chiens ; il se mit en route, par 29° sous zéro, pour refaire cinq journées de voyage dans la neige. Deux fois il tomba à l'eau ; il eut une peine immense à retrouver sa route, car le vent avait balayé la neige et recouvert les traces du premier trajet. Les renards avaient enlevé le poisson caché pour la nourriture des chiens, et les pauvres bêtes restèrent quarante-huit heures sans manger.

Enfin, le 1er décembre, il arrivait à Kaltag, où les Indiens lui firent une entrée triomphale ; le 2, il retrouvait le père Mandart à Nulato.

Nouvelles installations.

A son retour, les missionnaires, quittant le Fort où ils avaient reçu jusqu'alors l'hospitalité, s'établirent sur la rive gauche du fleuve. Mgr Seghers avait acheté et fait remettre en état une barrabarra. Il voulait se mettre mieux à portée des Indiens, dont le camp était peu éloigné.

Ils s'installèrent le 17 décembre. Ils avaient engagé un jeune Indien pour leur servir de cuisinier et d'interprête. Le jeune homme avait promis de rester toujours avec les missionnaires, mais il trouva bientôt qu'on se levait de trop bonne heure, et quitta au bout d'une semaine.

Après avoir fait cette déconcertante expérience de l'insta-

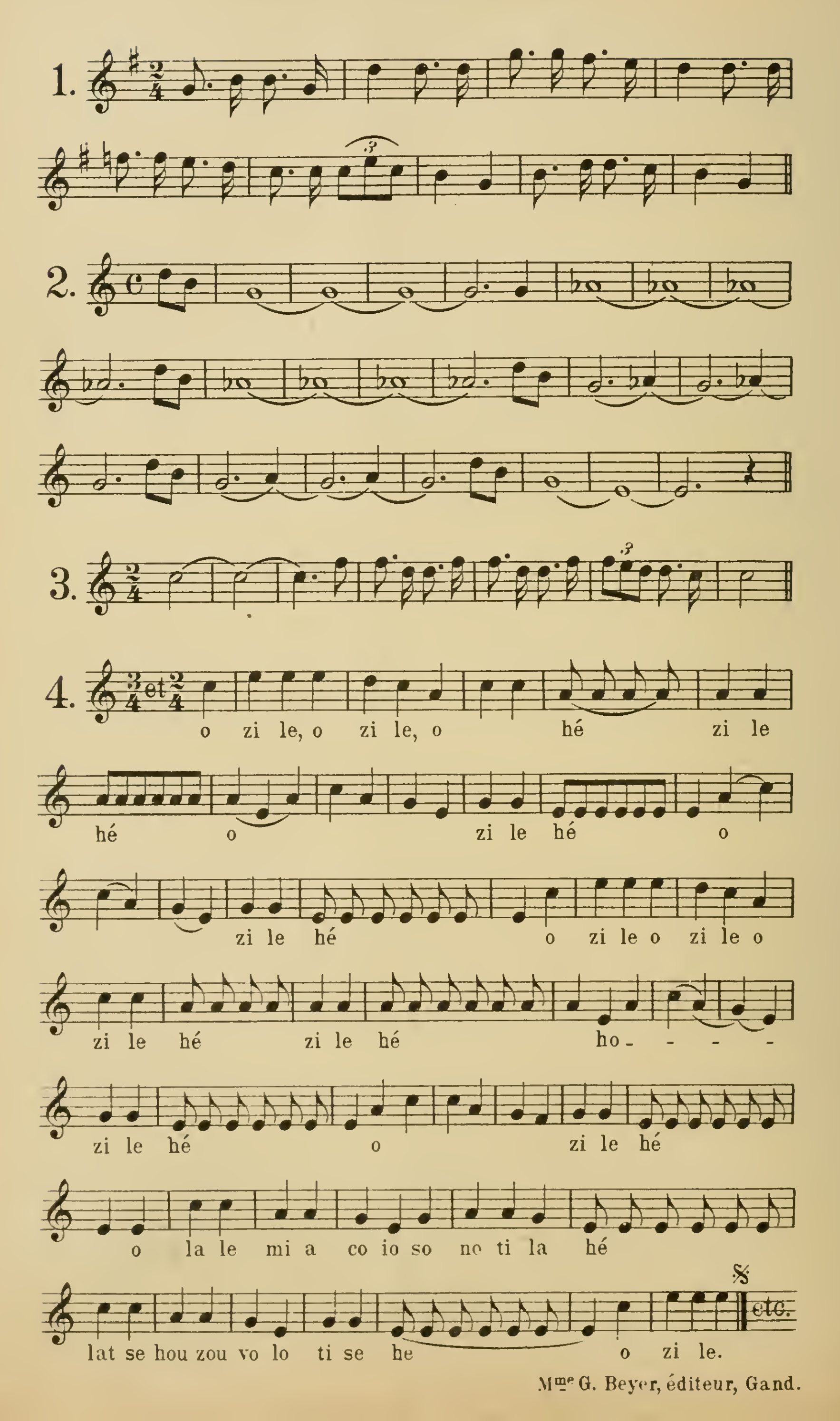
1 Chant des Indiens de Kaltag

2. Chant lugubre que les Indiens exécutent avec accompagnement de tambours.

3. « ...quelques mesures d'un morceau chanté à tue-tête par un homme, accompagné de sept autres frappant un coup de tambour à chaque mesure. »

4. Chant d'un Indien de Nuklukayet, en l'honneur de son oncle défunt.

Chants Alaskiens.



bilité du cœur sauvage, les missionnaires prirent la résolution de se passer de domestique. M. Mandart se chargea de fournir le bois; l'Evêque apporterait l'eau, et se ferait cuisinier. « Si je prétendais, dit-il, que j'aie réussi dans ce nouvel état, vous ne me croiriez guère; cependant ces repas ont suffi tant bien que mal à nous conserver la vie. »

Peu de temps après, l'Evêque entreprit une nouvelle excursion. Son ami, le marchand, se proposait de descendre le fleuve jusqu'à la mission russe : un trajet de plus de cent vingt lieues. Mgr Seghers ne pouvait compter sur une meilleure occasion de visiter les rives du Youkon en aval de Nulato. Il résolut de faire route avec le marchand. A la mission russe

On partit le 25 janvier, en compagnie d'un créole qui servait comme coureur, dans un traîneau que sept chiens emportèrent rapidement vers l'Ouest. Le thermomètre marquait — 21°; il descendit sans interruption, les jours suivants, jusqu'à ce que, le 31 janvier, le mercure gelât.

Rien de remarquable ne se produisit jusqu'à Kaltag. Là, l'Evêque eut l'occasion d'entendre un chant sauvage, d'une mélodie remarquablement belle; on en trouvera la notation ci-contre avec d'autres spécimens de chants alaskiens. Chants alaskiens.

« Les Indiens de ce pays, fait remarquer le voyageur, observent parfaitement la mesure, le bécarre et le triolet; leur voix est assez juste pour que l'on puisse aisément transcrire leur chant, ce qui est difficile chez les Indiens de Vancouver. Ils ont la fibre musicale très développée, et retiennent facilement les airs; mais ils affectionnent surtout la musique bruyante. »

Après un court séjour à Kaltag, on se remit en route par un temps splendide; pas un nuage à l'horizon; un léger vent du Nord rendait le froid très vif.

Ils eurent pendant cinq jours de l'eau sous la neige; elle pénétrait dans leurs bottes de peau de cerf, qui furent bientôt recouvertes, à l'intérieur comme à l'extérieur, d'une couche de glace. On peut demeurer surpris à entendre parler d'eau par une pareille température. Le niveau de la rivière baisse pendant les gelées, la glace se brise souvent, et s'affaisse; alors l'eau jaillit, et s'étale entre la glace et l'épaisse couche de neige qui retarde l'action du froid.

Les températures extraordinairement basses firent beaucoup souffrir l'intrépide missionnaire. Il eut le nez, les oreilles, le menton et les joues gelés, à ce point qu'au retour M. Mandart hésita à le reconnaître. Pour conserver la chaleur des membres inférieurs, il n'y avait d'autre ressource que d'accélérer la marche. Mais l'Evêque et le coureur furent pris d'une toux violente causée par l'inhalation trop vive de l'air glacé.

A Alexis-Barrabarra, l'Evêque instruisit, sur leur demande, une trentaine d'Indiens qu'il eut le bonheur d'impressionner profondément.

30 janvier. — On s'installe à Lofka dans une maison abandonnée. Cette misérable cabane ouverte à tous les vents n'offre qu'un abri dérisoire; même sous les couvertures, les barbes se couvrent de givre, et le froid empêche de dormir.

Le mercure gèle.

31 janvier. — Le thermomètre atteint 42° sous zéro; le mercure se congèle. Pas un nuage ne trouble la sérénité du ciel; le calme le plus parfait règne dans l'air. Malgré le mouvement, le missionnaire a les mains et les bras engourdis toute la journée. La bise, dans les défilés des montagnes, rend la température plus piquante. Les larmes coulent abondantes sous l'action du froid, et le visage se couvre d'une couche de glace.

1er février. — Un vent furieux soulève la neige en nuages épais qui obscurcissent le ciel et empêchent de voir les rives du fleuve. Les voyageurs continuent néanmoins jusqu'à Nakotliltota.

C'est là qu'en descendant le fleuve, on trouve le premier *bajim.* Le *Bajim.*

Le bajim est une grande maison, de forme rectangulaire, où les hommes se rassemblent pour travailler le jour et dormir la nuit. Ils y passent toute la saison d'hiver; là ont lieu les réunions pour les jeux, les danses et les affaires. Les femmes n'y entrent que pour apporter le repas du soir. Les bajims ont jusqu'à trente pieds de haut et autant de long. Au milieu du toit est une ouverture carrée, fermée par une peau de loup marin plus ou moins transparente. Au coucher du soleil, on enlève cette peau, on soulève quelques planches du parquet; sur le sol mis à découvert, on fait un grand feu, dont la flamme monte jusqu'au toit; alors plusieurs des Indiens se dépouillent de tous leurs habits, et se tenant près du brasier, se soumettent à une transpiration abondante; puis ils sortent, et vont se frotter le corps avec de la neige, exposés sans vêtements au vent du Nord, par un froid de 40° au dessous de zéro.

Lorsque la fumée s'est dissipée, tout le monde rentre dans le bajim, pour prendre le repas du soir, et l'on ferme l'ouverture du toit ainsi que la porte de l'habitation. Le plancher est à quatre ou cinq pieds au dessus du sol, et l'entrée est si basse qu'il faut s'y glisser en rampant; cette disposition concentre la chaleur et maintient dans la pièce une température convenable.

2 février. — Le temps est beau. On débute par dix

milles à travers trois pieds de neige, sans chemin battu. On arrive, après des fatigues inouïes, à une maison que les Indiens n'occupent qu'en été. La température approche de —50°.

3 février. — Dix milles à travers la neige, comme la veille. Puis le chemin devient meilleur, et l'on arrive à Anvik. Déception pour le missionnaire : les Indiens ont quitté le village pour célébrer une igrouchka au camp voisin.

5 février. — Départ d'Anvik pour Uanizella.

6 février. — A Kinkahotchit ou Kojilouski, l'Evêque fait une instruction à quatre-vingt-dix personnes. Il trouve au milieu du camp des signes superstitieux : trois disques de bois et un de fer-blanc peints en rouge, sur lesquels sont tracées des figures humaines. Les disques sont supportés par des piquets plantés dans la neige.

7 février. — Poimut.

« C'est là, dit Mgr Seghers, que nous pûmes remarquer la différence de caractère entre les Indiens de l'intérieur et ceux des côtes; ces derniers, qui trouvent en abondance leur nourriture dans les produits de leur pêche et de leur chasse, sont plus indolents, moins braves et moins alertes que ceux de l'intérieur, qui ont souvent à disputer leur vie aux animaux sauvages, tel que l'ours gris. Armé seulement d'un couteau et d'un morceau de corne d'orignal, le chasseur attaque l'ours, et au moment où la bête furieuse se précipite sur le chasseur en ouvrant la gueule, celui-ci lui enfonce de la main gauche le morceau de corne entre les deux mâchoires qui ne peuvent plus se refermer, puis il lui plonge à plusieurs reprises son couteau dans le flanc, en évitant avec adresse les redoutables atteintes des énormes griffes de l'animal. La victoire reste le plus souvent à l'Indien. »

8 février. — Le voyage de Poimut à Gargarichapka fut affreux. La rivière coule au pied d'un long mur de rochers à pic ; le vent y souffle sans cesse avec une violence telle que les

tempêtes sur mer ne sont que brise en comparaison de ces ouragans. Vingt fois les traîneaux furent soulevés et jetés à la rive opposée du fleuve. Pas un flocon de neige; tout était balayé par le vent. La tempête faisait faire aux voyageurs de nombreuses chutes. Le bréviaire de l'Evêque fut emporté et les pages en furent dispersées de toute part. Les Indiens racontent que lorsque, il y a quelques années, les cerfs abondaient dans le pays, plusieurs de ces animaux, se rapprochant imprudemment du versant Nord des montagnes, furent enlevés par le vent, et jetés inanimés sur la glace.

9 février. — On arrive vers midi à la mission russe.

Cette mission, fondée en 1847, est située très avantageusement, au confluent du Shakelook et du Youkon, à deux journées de marche au plus de l'embouchure de ce dernier.

En cet endroit le fleuve se rétrécit jusqu'à n'avoir qu'un mille de largeur, mais il atteint l'énorme profondeur de 210 pieds, auxquels s'en ajoutent dix lors des crues du printemps. Le lieutenant Russe Jagwoskin a obtenu cette mesure par le sondage qu'il fit en l'hiver 1877.

Bien que les sauvages habitant la mission soient tous chrétiens (schismatiques), ils n'ont pas encore abandonné certaines pratiques de l'idolâtrie, entre autres leurs danses, qui ont un caractère étrange.

Danses indiennes.

« J'assistai dans le bajim, raconte le missionnaire, à deux de ces représentations. Au fond, en face des spectateurs, parmi lesquels je m'étais glissé, se tenaient assis sept chamans, n'ayant qu'un pantalon pour tout vêtement, et frappant chacun sur un tambour. Tout à coup la peau qui ferme l'ouverture du toit est enlevée, un homme apparaît, assis sur une planche et ayant

devant lui une petit table sur laquelle, entre deux lumières, se dresse une grossière imitation de chevreuil en bois. Le tout, homme, table et chevreuil, descend lentement sur le sol au moyen d'une corde tenue par trois Indiens ; pendant ce temps, un bouffon au costume étrange fait des contorsions, pousse des cris et prononce des paroles qui excitent une bruyante hilarité. Arrivé à terre, l'Indien va se placer avec son chevreuil devant les chamans, la face tournée vers les spectateurs ; trois hommes portant autour de la tête des cercles de bois ornés de plumes, et deux femmes vêtues de parkas magnifiques et agitant une branche d'arbre, viennent se ranger à ses côtés. Alors, au bruit du tambour et des chants, les danseurs se mettent en mouvement, tournant sur eux-mêmes, se balançant, gesticulant des bras et des mains, sans changer de place, et accélérant leurs gestes en suivant la mesure battue par les tambours ; cela dure jusqu'à ce que tous tombent de lassitude. Malgré toutes mes demandes, je n'ai pu savoir des indigènes quel était le but de cette cérémonie et ce que signifiait la présence du chevreuil en bois. »

13 février. — Après s'être procuré un traîneau et neuf chiens, l'Evêque et ses compagnons quittent la mission russe pour retourner à Nulato.

A Kojilouski, impossible d'obtenir du poisson, sauf une loche déjà vieille. Ils devaient ce refus à la malencontreuse idée qu'ils avaient eue, lors de leur premier passage, de jeter les arêtes aux chiens ; ce qui, d'après les sauvages, empêche les autres poissons de se faire prendre dans les filets.

17 février. — Anvik. L'Evêque fait une instruction à une centaine d'Indiens. L'attention, le recueillement même, ne laissent rien à désirer. Mais qu'il sera difficile d'arracher ces peuplades à leurs superstitions et à l'influence de leurs Chamans !

Après plusieurs jours de nouvelles fatigues et de lutte

pénible contre la bise, les voyageurs, victorieux enfin du froid, de la neige et du vent, rentrent avec joie à Nulato. Ils avaient quitté depuis plus d'un mois, et M. Mandart attendait, inquiet de leur longue absence.

CHAPITRE VI.

Deuxième voyage en Alaska ; suite. — A Nuklukayet. — Retour à Victoria — Mgr Seghers nommé Coadjuteur de l'archevêque d'Orégon. — Nouveaux voyages à la côte Ouest et en Alaska.

Le territoire qui s'étend vers les Montagnes Rocheuses, au Nord-Ouest de la Colombie britannique, n'avait été visité jusqu'alors par aucun missionnaire. Mgr Seghers avait projeté un voyage à travers ce pays.

Il remonterait le Youkon en traîneau jusqu'à Nuklukayet ; de là, au lieu de continuer par le fleuve, où sur une longueur de six cents milles on ne rencontre pas cent Indiens, il remonterait la rivière Tanana, visitant les sauvages qui en habitent les bords ; il se dirigerait sur Fort Reliance, le dernier poste de la compagnie d'Alaska sur le Youkon, remonterait le fleuve jusqu'à Selkirk, ancien fort de la compagnie de la Baie d'Hudson, aujourd'hui en ruines pour avoir été saccagé et brûlé par les Indiens ; enfin, descendant la rivière Chilkat, il arriverait à la mer, d'où le retour à Victoria serait facile.

Ce projet fut communiqué à M. Mercier, agent de la compagnie d'Alaska. Celui-ci le déclara irréalisable, à cause de la famine qui affligeait alors ce pays. Il fallut donc modifier les plans, et Mgr Seghers eut à se louer de de l'avoir fait : il apprit plus tard que, dans un camp près

duquel il lui fallait passer, plusieurs Indiens étaient morts de faim.

Il résolut néanmoins de se rendre à Nuklukayet; et le 3 avril, il quittait définitivement Nulato. A Nuklukayet.

Le lendemain, vers le soir, il atteignait une barrabarra abandonnée, un peu au delà de Selmigara. Ce dernier endroit avait été le théâtre d'un bien triste drame, que lui racontèrent les indigènes.

Deux années auparavant, un Indien y vivait avec sa femme, ses deux fils et sa fille. Il perdit successivement sa femme et l'aîné de ses enfants; il eut la douleur de voir son cadet tomber malade, et mourir à son tour. Dans son désespoir, il construisit un grand bûcher, y déposa le cadavre de son fils, et y mit le feu; puis étranglant sa petite fille, il se précipita avec elle dans les flammes. Un mât, au sommet duquel flotte un morceau de coton blanc, marque la dernière demeure de ce malheureux.

Mgr Seghers arrive à Nuklukayet le 11 avril.

Le 2 mai le fleuve est encore fermé; mais les ruisseaux et les petites rivières qui s'y jettent, fournissent déjà de l'eau en abondance. Le temps est devenu très doux; le milieu de la journée est chaud et agréable. Les nuits sont encore fraîches; cependant, pour la première fois depuis le mois de septembre, on n'a pas de gelée. Les moustiques n'apparaissent encore qu'en petit nombre; mais ceux qui ont échappé aux rigueurs de l'hiver, grâce au manteau de neige dans lequel ils étaient blottis, donneront naissance à des nuées de nouveaux insectes.

La débâcle commence inopinément le 5 mai. Des craquements formidables se font entendre; des glaçons énormes s'entrechoquent; quelques uns sont jetés sur les berges, brisant



tout obstacle. Parfois la glace s'accumule dans un passage plus étroit, et les glaçons s'amoncellent en édifices fantastiques, atteignant trente et quarante pieds au dessus du niveau du fleuve.

Le Youkon commence à se dégager, lorsque les glaces d'amont arrivent en une course folle. La scène est grandiose, saisissante.

Bientôt les Indiens donnent le spectacle de leur habileté à conduire leurs légères embarcations d'écorce, en traversant le fleuve au milieu de glaçons dont un seul suffirait à broyer leur frêle canot. On les voit monter, descendre, virer, maniant d'une main sûre leur unique aviron.

Le 20 mai, à quatre heures après midi, tout le monde se précipite soudain vers le rivage. Des coups de fusil retentissent au loin ; bientôt le canon de la Compagnie fait trembler les montagnes et, en réponse, la fusillade s'accentue. Enfin trente-deux canots chargés d'effets et portant une soixantaine d'Indiens, apparaissent, descendant rapidement le fleuve. La flottille s'avancait sur une seule ligne ; on commençait à entendre la voix des Indiens, lorsque la ligne se rompt brusquement : chaque canot fait force de rames ; bientôt on aborde et les barques sont traînés sur la rive. Les tentes sont dressées, les feux allumés : en moins d'une heure les Indiens sont installés dans le bois.

Les indigènes continuaient à venir ; il y en eut bientôt deux cent cinquante, puis trois cents. Les derniers étaient quatre Indiens en trois canots : ils venaient de la Copper-River. Ils étaient couverts de perles et tatoués. La rivière dont ils habitent les bords, se jette dans le Pacifique à l'Ouest du Mont S. Elie : ils avaient fait près de mille milles.

Puis on eut le marché, avec ses cris, ses chants, son bruit joyeux. Spectacle étrange, que celui de cette foire, où les sauvages vendaient et échangeaient leurs marchandises, surtout des peaux, achetaient de la farine, des habits, des perles, des armes, de la poudre.

Et au milieu de ce brouhaha, entre les traîneaux attelés de chiens et les tentes élevées de toutes part, l'Evêque circulait, une clochette à la main, invitant tout le monde à se réunir au pied de la croix, pour entendre l'explication de la Doctrine qu'il venait leur apporter. L'étonnement de ces pauvres sauvages ne fut pas trop grand ; ils avaient été avertis qu'un homme était venu de loin pour leur enseigner le chemin du ciel.

Le premier catéchisme eut lieu le 21 mai. Les sauvages écoutèrent religieusement. Le missionnaire leur apprit les principales vérités de la Foi, et de plus, en leur langue, le signe de la Croix, l'Oraison Dominicale et un cantique contenant une invocation aux trois Personnes de la Sainte Trinité, à la Ste Vierge et à S. Joseph.

Les seuls sauvages qui montrassent quelque répugnance à écouter le missionnaire, furent ceux du fort Youkon. Ce fort était autrefois entre les mains de la Compagnie de la baie d'Hudson, qui y entretenait un soi-disant ministre protestant, un créole, qui avait l'avantage de pouvoir parler aux Indiens en leur propre langue. Ce prédicateur avait eu soin de les prévenir contre les missionnaires catholiques ; aussi quand ils eurent assisté à la messe, interrogés sur leurs impressions, ces sauvages dirent que le ministre leur avait enseigné que c'était un péché de brûler des chandelles ; sur quoi quelques Indiens Kyoulkouks manifestèrent leur étonnement par de bruyants éclats de rire. Des dix commandements de Dieu, ils n'en savaient que quatre,

surtout le premier; le ministre leur avait fait réciter tout ce que la Bible contient de menaces contre l'idolâtrie ; c'était absolument inutile, car il n'y a pas en ce pays le moindre vestige d'idoles; selon toute apparence, il voulait leur apprendre par là à proscrire les tableaux, les images et les statues ; et cependant, sans ces objets, il est presque impossible d'inculquer des idées religieuses à des hommes habitués à ne s'occuper que de choses matérielles. Toujours est-il que les objections et le mauvais exemple des Indiens du fort Youkon eurent une fâcheuse influence sur les autres, et refroidirent l'enthousiasme que ces derniers avaient montré au commencement.

Cependant une impression profonde fut produite sur tous les Indiens par les funérailles d'un enfant. Le petit garçon d'un Kyoulkouk, âgé de deux ans, avait avalé de l'eau bouillante; il allait mourir; l'Evêque le baptisa, et promit aux parents de le faire enterrer chrétiennement, s'il venait à expirer. Les chamans firent mille cérémonies superstitieuses pour le faire revenir ; elles furent inutiles : le bon Dieu voulait appeler à Lui une âme innocente, qui priât pour ses malheureux parents et amis. Le pauvre petit mourut ; un marchand américain fit une petite bière ; des sauvages creusèrent une fosse au sommet d'un monticule et l'entourèrent d'une clôture gracieusement travaillée. L'enfant fut enterré avec les cérémonies de l'Eglise; tous les sauvages accompagnaient le cortège funèbre. Ce fut, sans contredit, le plus bel enterrement qu'on eût vu dans ce pays, et les Indiens en furent ravis d'admiration. Une croix plantée sur la tombe, au centre de la clôture, garde le souvenir de cette touchante cérémonie.

« En résumé, dit Mgr Seghers, nous n'avons pas mal réussi chez ces Indiens, car les difficultés suscitées par ceux du

fort Youkon, l'achat et la vente des fourrures, le plaisir de se revoir après une longue séparation, les chants, les danses et les distributions de présents, tout ne pouvait que rendre notre ministère difficile. Cependant le marchand canadien et les négociants américains exprimèrent plus d'une fois leur surprise de voir les Indiens prendre tant d'intérêt aux instructions religieuses. Le sol est préparé; qu'un missionnaire arrive pour en continuer la culture, et avec un peu de patience et de persévérance, il obtiendra des résultats définitifs. »

Le 31 mai les premiers Indiens quittaient Nuklukayet, et l'exode continua les jours suivants. Les missionnaires eux-mêmes s'embarquèrent le 7 juin, pour descendre le fleuve jusque près de son embouchure.

La débâcle était terminée. Les longues journées, entrecoupées seulement de trois à quatre heures de nuit, compensaient les journées si courtes du cœur de l'hiver. Combien différent était ce voyage des rudes courses en traîneau qui s'étaient succédées durant la saison froide. Rien de plus enchanteur que cette tranquille navigation sur un fleuve magnifique. Souvent il est inutile de ramer; il suffit de se laisser aller à la dérive; parfois la brise enfle la grande voile de la chaloupe, qu'elle fait marcher à raison de huit milles à l'heure. Puis le soir, un homme seul reste au gouvernail; on se couche au fond de la barque, et le lendemain on se réveille à trente ou quarante milles plus loin. Les bords du fleuve aussi présentent un tout autre aspect que pendant l'hiver : le sol est vêtu de verdure et de fleurs aux nuances les plus variées; les bois étalent toutes les teintes, du vert clair au vert sombre; le bouleau, le saule, le pin, le peuplier du Canada, y entremêlent leurs feuillages. Les montagnes, sauf leurs cimes rocheuses, sont tapissées de gazon verdoyant, de mousse jaunâtre et de fleurs.

Retour à la côte.

Après une paisible navigation de onze cents milles environ, Mgr Seghers arrivait enfin à S. Michel, désireux d'avoir des nouvelles du monde civilisé, dont il était entièrement séparé depuis plus de douze mois.

Sa déception fut pénible de ne trouver aucun navire. « Comment vont nos amis, nos prêtres, nos Sœurs, notre île de Vancouver, notre Victoria, notre *pusillus grex*; telles étaient, écrit-il, les pensées qui remplissaient ma pauvre tête fatiguée, lorsque trois coups de canon du fort annoncèrent l'arrivée d'un navire ». C'était le *Staghound* de l' « Opposition Company ». Il n'apportait pas de lettres, mais il apportait des nouvelles : celle entre autres de la mort de Pie IX.

L'Evêque de Vancouver donna une lettre pastorale à son clergé, à l'occasion de ce triste événement. Cette lettre fut écrite du Fort S. Michel.

Il avait écrit aussi à S. S. Léon XIII pour le féliciter de son exaltation au Siège de Pierre ; il en reçut plus tard la réponse flatteuse à laquelle nous empruntons ces lignes :

« Le fait que vous ayez tardé à apprendre les vicissitudes de ce Siège de Pierre est entièrement à votre louange, puisque durant ce temps vous vous employiez parmi les lointaines tribus d'Indiens, auxquelles, comme un bon pasteur, vous portiez les consolations de la religion, cherchant à amener au bercail du Seigneur ceux qui n'y étaient point encore arrivés. C'est ce qui nous rend vos félicitations particulièrement agréables... Aussi tandisque nous vous exprimons nos sentiments de reconnaissance, nous vous souhaitons un succès plus entier, et des fruits plus abondants à votre sollicitude pastorale et au zèle de vos missionnaires. » (1)

---

(1) Lettre de S.S. Léon XIII, 21 Novembre 1878.

Le prélat ne comptait pas rentrer de sitôt dans la partie civilisée de son vaste diocèse. Il voulait visiter d'abord la côte septentrionale, s'il trouvait quelque moyen de transport.

Le *S. Paul* qui était attendu, ne devait pas remonter plus au Nord. Le *Richard Russ* pousserait peut-être jusqu'aux parages des Esquimaux; en ce cas l'Evêque irait, à bord de ce bâtiment, visiter ces peuplades.

Les occasions que le zélé missionnaire escomptait pour atteindre soit les côtes septentrionales du Pacifique, soit le pays des Esquimaux, ne se présentérent pas; et le 14 juillet il reprenait la mer pour se rendre aux îles Pribiloff. La première de ces îles, celle de S. Paul, est à 600 milles de S. Michel, la seconde, S. Georges, à 40 milles plus loin.

Des îles Pribiloff Mgr Seghers partit pour Unalaska, dans les Aléoutiennes. Tandis que le navire était à l'ancre, le voyageur fit l'ascension d'un pic de 1754 pieds; la crête du pic n'avait que trois pas de largeur, et était bordée de part et d'autre de précipices vertigineux. A la cime se dressait une petite pyramide sur laquelle deux personnes pouvaient à peine trouver place. Tout habitué qu'il était aux ascensions périlleuses, l'Evèque ne put se tenir debout pendant plus d'une demi-minute; le vertige le prenait. S'asseyant alors, il laissa son regard errer sur l'admirable panorama qui se déroulait à ses pieds, et du fond de son cœur s'éleva, en un chrétien enthousiasme, un ardent *Gloria in excelsis Deo*.

Le pays était bien digne d'exciter l'admiration de cette âme capable de comprendre les grands spectacles de la nature. Un peu au Sud, un volcan se dresse dans sa majesté terrible; un second domine l'île Atna, un troisième s'élève à Unimak.

Aux pieds du spectateur tout l'archipel des Aléoutiennes s'allonge en une chaîne immense d'îles et d'îlots, et le vaste cadre de l'Océan donne au tableau une grandeur sans pareille.

Mais il fallait partir; le steamer allait lever l'ancre.

Rentrée à Victoria.

Enfin l'Evêque de Vancouver reprenait la route de Victoria. Il rentrait par S. Francisco dans sa ville épiscopale le 20 septembre 1878. Malgré les souffrances inouïes et les fatigues de cette année d'apostolat, durant laquelle il avait visité 30,000 Indiens (1), sa santé s'était maintenue.

Il n'avait à regretter qu'une perte : celle de l'améthyste qui ornait son anneau pastoral. Cet anneau était un don que ses prêtres lui avaient fait au jour de sa consécration épiscopale. « Mon anneau a perdu son plus bel ornement, écrivait-il, mais le lien qui m'attache à mes prêtres restera toujours inviolable. »

Il ne se doutait pas que ce lien allait être brisé par la volonté suprême du Saint-Siège; il est vrai que le lien d'affection ne cesserait jamais de l'unir étroitement à ceux qui avaient vaillamment travaillé sous ses ordres à l'œuvre, but de leur vie à tous : le salut des âmes.

Mgr Seghers nommé coadjuteur d'Orégon.

Il revenait, l'esprit plein de projets d'évangélisation pour le pays auquel il venait de consacrer une année entière. Quel furent son étonnement et sa douleur, en apprenant qu'il venait d'être nommé coadjuteur de l'archevêque d'Orégon. Lorsqu'on lui communiqua cette nouvelle, le pauvre Evêque devint tout pâle, tant était grand le sacrifice . Mais il n'hésita pas un instant à accepter ce que l'obéissance lui imposait, et

---

(1) Lettre de M. Hylebos à sa famille, 30 août 1887 .

rentrant dans sa maison épiscopale, il se recueillit pour songer aux devoirs que les circonstances faisaient naître.

Il s'empressa d'écrire à son chef, l'Archevêque d'Orégon, pour lui demander le loisir de mettre ordre aux affaires de son diocèse. Plusieurs missions à peine fondées dans l'île Vancouver, avaient besoin d'être consolidées; celles d'Alaska devaient naître encore Alors cet homme de fer, habitué à prendre rapidement d'énergiques résolutions, décida de visiter immédiatement tous les points de son diocèse où quelque chose germait et avait besoin d'être poussé vivement.

Dernière visite de son diocèse.

Il commence par les missions les plus proches : le premier dimanche d'octobre, il bénit une nouvelle église à Nanaïmo.

Puis il part, dans le courant de novembre, pour sa mission de la Côte Ouest, cette mission pour laquelle il avait tant fait et tant souffert. Il passa deux mois à visiter ces peuplades, allant de village en village, pour consolider l'œuvre péniblement commencée, qui promettait de si beaux fruits(1). Il rentrait de ce voyage le 3 janvier 1879.

Troisième voyage en Alaska.

Puis ses regards se tournent encore une fois vers l'Alaska. Il veut que ce pays ait ses missionnaires, il veut y fonder lui-même les premières stations.

Il s'embarque à la fin d'avril (2), visite Sitka et Wrangel, et établit un prêtre, M. Althoff, dans ce dernier poste, où il avait bâti une petite église.

Ce prêtre dut rentrer plus tard à Vancouver où l'on avait besoin de ses services; et l'on vit, chaque dimanche,

---

(1) Lettre à son oncle, M. J. B. Seghers, 27 février 1879.
(2) Lettre au même, 30 juin 1879.

une femme indienne venir s'agenouiller devant la porte fermée de l'église, suppliant le Seigneur d'envoyer de nouveau un prêtre dans cette mission : sa prière devait être exaucée en 1885, après le retour de Mgr Seghers au siège de Vancouver.

L'apôtre de l'Alaska rentra dans sa ville épiscopale dans les derniers jours de mai 1879.

Il était prêt à partir pour l'Orégon : toutes ses missions avaient reçu ses derniers soins. Il quitta Victoria le cœur brisé, disant : « Si Dieu veut que je devienne archevêque d'Orégon, je me soumets. Mais il m'en coûte beaucoup de quitter ce diocèse, et mes prêtres, et mes chers Indiens. » (1)

---

(1) Lettre à son oncle, M. J. B. Seghers, 20 septembre 1878.

TROISIÈME PARTIE

ÉPISCOPAT EN ORÉGON

« Lorsque je prêche, je me repose d'être
à cheval ; lorsque je suis à cheval,
je me repose de prêcher. »

CHAPITRE I

Réception à Portland. — Première tournée pastorale. — Appréciations diverses.

Mgr Blanchet, le vénérable archevêque d'Orégon, l'apôtre de cette contrée, épuisé par quarante années de labeurs, sentait ses forces baisser. Il avait exposé au S. Siège son désir de se voir assisté par un homme capable de prendre en main l'administration de son vaste et difficile diocèse. Rome avait comblé ses vœux, en lui donnant comme coadjuteur avec droit de succession Mgr Seghers, dont le vieil archevêque admirait depuis longtemps le zèle et les peu communes qualités (1). Cette nomination fut accueillie avec la joie la plus vive dans l'Orégon tout entier, et dans le Vicariat apostolique d'Idaho, alors soumis à la juridiction de l'Archevêque.

Ayant mis ordre aux affaires de son ancien diocèse, Mgr Seghers s'embarqua pour Portland, la ville épiscopale d'Orégon ; il y arriva le 1er juillet 1879.

Les catholiques de Portland avaient tenu à recevoir en grande pompe le chef futur de l'Eglise dans cette province. Un cortège magnifique l'attendait au débarcadère; une voiture attelée de quatre chevaux blancs était prête à le recevoir. La réception.

(1) Les lettres apostoliques nommaient Mgr Seghers archevêque d'Emèse i. p. i.

Aussitôt que le prélat fut arrivé, le cortège se mit en marche vers l'église ; Mgr Blanchet, assisté du R. M. Orth, y attendait son coadjuteur. Il lui adressa la bienvenue en ces termes :

« Monseigneur l'Archevêque coadjuteur, le jour de votre réception dans cette cathédrale, en qualité de mon coadjuteur et futur successeur, est le plus beau de ma vie. Je remercie Dieu et le S. Siège pour votre nomination. Je vous reçois à bras ouverts, le cœur reconnaissant, et vous adresse ces paroles de bienvenue de l'Ecriture : Hosannah, béni celui qui vient au nom du Seigneur.

« Vous avez fait un grand sacrifice en quittant votre diocèse, votre cher et zélé clergé, vos bonnes et ferventes congrégations. Mais consolez-vous : vous trouverez dans cet archidiocèse un clergé dévoué, pieux, zélé, ardent pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, des chrétiens exemplaires, courant avec ardeur dans le chemin des préceptes de Dieu et de l'Eglise.

« Ce jour est le jour du Seigneur ! Je me réjouis et je tressaille de joie ; je dis de tout cœur avec les Saints Livres : *Nunc dimittis servum tuum, Domine, secundum verbum tuum in pace, quia viderunt oculi mei salutare tuum. — Ad multos annos*, mon cher coadjuteur ; à vous beaucoup d'années de travail dans la vigne du Seigneur pour le salut des âmes. » (1)

Le R. M. Fierens parla au nom du clergé ; il dit la joie des prêtres d'Orégon, de voir un homme qu'ils avaient appris à aimer et à admirer, devenir le coadjuteur de l'Archevêque.

Mgr Seghers prit enfin la parole : il remercia les catho-

---

(1) *Catholic Sentinel.*

liques de Portland des extraordinaires marques de respect et de joie avec lesquelles ils le recevaient. « Ces démonstrations, dit-il, mettent un baume sur les plaies récentes causées par les adieux à un clergé dévoué, à des diocésains aimés. »

« Il aiderait Mgr Blanchet, dans les jours de sa vieillesse, comme il avait aidé Mgr Demers, avec qui l'apôtre de l'Orégon avait planté la Croix dans ce pays. Envoyé pacifique, il irait, la branche d'olivier dans une main, mais le glaive dans l'autre ; car la paix est à ce prix, d'être toujours prêt à la lutte. » (1)

Ce dernier passage de son discours, surtout, frappa l'auditoire innombrable qui se pressait dans la cathédrale. On sentait dans le nouvel archevêque un homme supérieur par la rare énergie de sa volonté ; on sentait que le gouvernement de l'église d'Orégon était remis en une main ferme et sûre d'elle-même.

Premier voyage en Idaho et Montana.

Mgr Seghers n'était pas homme à hésiter longuement avant de se mettre à l'œuvre. Il voulut avant tout se rendre compte par lui-même de la situation du diocèse. Malgré les fatigues de ces deux dernières années, passées tout entières à voyager en Alaska, puis sur les côtes de Vancouver, puis encore en Alaska, il entreprit aussitôt une tournée pastorale, ou mieux, un voyage d'exploration.

Dès le 10 juillet, huit jours à peine après son arrivée, il se met en route (2). Il se dirige d'abord vers l'Idaho (3).

Le jour même de son départ il arrive aux Dalles (4) ; puis il

---

(1) *Catholic Sentinel*, juillet 1879.

(2) Lettre de Mgr Seghers à M. J. D. M , 3 novembre 1879.

(3) Le Vicariat apostolique d'Idaho comprenait le territoire de ce nom et la partie de Montana qui est située à l'Ouest des Montagnes Rocheuses.

(4) *Catholic Sentinel*, correspondance des Dalles, 14 juillet 1879.

part pour Lewiston et S. Joseph aux Lapwai (1), se rend à la Mission De Smet aux Cœurs d'Alène (2), où il arrive le 19, en compagnie du P. Conrardy (3) et de plusieurs chefs d'Umatilla et des Lapwai. Il poursuit sa route par Schafer's Ranch, pour Flat Head Agency et la mission de S. Ignace chez les Pend' d'Oreille, où une réception vraiment grandiose était préparée au « Grand Chef des Robes Noires » (4).

Une réception chez les Pend' d'Oreille.

A une lieue de la mission, une escorte de deux cents Indiens à cheval attendait l'Archevêque. Ils avaient revêtu leurs plus riches habits. Une décharge de mousqueterie et des cris joyeux saluent le prélat ; les Indiens se forment en deux lignes, des deux côtés de l'attelage, puis ils partent au galop, et tout le cortège arrive bientôt au sommet de la colline où se trouve la mission.

Le P. Giorda attendait près du cimetière, à quelques centaines de mètres de l'église, avec les Sœurs de Charité, ses dignes coopératrices dans son œuvre de civilisation. Plus loin se trouvaient groupés les employés de l'agence et une foule d'Indiens, onze cents au moins. L'Archevêque prit la tête du cortège, et l'on se rendit à l'église. Après le Salut, Mgr Seghers parla de la grande œuvre de l'évangélisation de ces peuplades sauvages. Il fit ressortir tout ce que l'on avait fait déjà, montrant les signes manifestes de progrès qu'il voyait autour de lui.

L'Archevêque quitta S. Ignace le 5 août, pour visi-

(1) *Catholic Sentinel*, correspondance de Lewiston, 29 juillet 1879.

(2) *Catholic Sentinel*, correspondance de Cœurs d'Alène Mission, 25 juillet 1879.

(3) Le même P. Conrardy, ancien élève du séminaire américain de Louvain, succéda plus tard au P. Damien dans son héroïque mission chez les lépreux de Molokaï.

(4) *Catholic Sentinel*, 4 septembre 1879.

DIOCÈSE D'ORÉGON
ET VICARIAT APOSTOLIQUE D'IDAHO.

Pl. II



Itinéraires ....

Échelle de $\frac{1}{5,000,000}$e.

ITINÉRAIRES EN ORÉGON.

—

(de Portland à...)

1879

Thedalles
Lewiston
Lapwai
Cœurs d'Alène
Têtes plates
Silver city
Helena
Bannack
Salmon city
Challis
Bonanza
Banner
Idaho city
Boise city
Granite
Garden city
Boise city
Baker city
Canyon city
John Day city
Coosbay
Empire city
Bandon
Ellenburg
Albany
Salem

1880

Thedalles
Umatilla
Pendleton

—

Astoria

—

Grand Rond

—

Gervais
Jacksonville
Portland
Cœurs d'Alène
Umatilla
Union city
Baker city
Canyon city
Camp Harney
Warner Lake
Bidwell
Lakeview
Jacksonville
Roseburg

1881

Thedalles

—

Grand Rond

—

Lewiston
Lapwai
Lewiston
Cœurs d'Alène

1882

Californie

—

Gervais

—

Cœurs d'Alène
Missoula
Deer Lodge
Blackfoot
Nevada
Butte
Blackfoot
Bellevue
Silver city
Baker city
Union city
Pendleton
Umatilla

1883

Gervais
Grand Rond

—

Lewiston
Lapwai
Wallawalla

ter diverses missions de Montana (1). Après avoir visité Helena, dans le vicariat Apostolique de Nebraska, à la demande de Mgr O' Connor, et avoir parcouru presque toute la partie de Montana soumise au vicariat d'Idaho, il se retrouvait, au commencement d'octobre, à Bannack. Puis il pénétra dans le district de la Salmon River en Idaho. A partir de ce point Mgr Seghers s'engageait dans un pays encore presque inexploré.

« Jamais, écrit-il, un prêtre n'a pénétré dans ce pays. C'était une raison très suffisante pour me décider à traverser ce territoire nouvellement découvert, surtout en vue d'apprendre à le connaître. Les diverses relations sont contradictoires, bonnes tout au plus à soulever des doutes dans mon esprit et à faire naître quelques vagues espérances pour l'avenir de ce pays. De plus, à quoi bon aller par la route d'Ogden et Kelton, pour passer sur le territoire d'un autre évêque, en négligeant notre propre diocèse » (2).

En pays nouveau.

Partant de Bannack avec le Père De Ryckere, le 2 octobre, il traversait, pour la sixième fois durant ce voyage, la chaîne des Montagnes Rocheuses, qui sépare les eaux de l'Atlantique de celles du Pacifique. Le premier objet qui frappa ses regards fût la cîme neigeuse des montagnes de la Salmon-River, une chaîne beaucoup plus haute que les Montagnes Rocheuses.

Du flanc ouest de celles-ci, tout près du sommet, s'échappe une source abondante ; elle se déverse en un petit ruisseau qui

---

(1) *Herald* de Montana, 16 et 19 septembre 1879.

(2) Lettre à Mgr Blanchet, 27 octobre 1879, datée de Banner (Idaho). Nous trouvons dans cette lettre tous les détails du voyage jusqu'à Banner.

grossit rapidement, et après avoir mêlé ses eaux à celles de la Linhi Creek, se jette dans la Salmon River, constituant ainsi une des nombreuses sources de la Colombie. Le petit cours d'eau se fraie un passage à travers un sombre ravin bordé de part et d'autre de rochers hauts et escarpés. Cette gorge offre les échappées de vue les plus fantastiques. Le chemin qui la traverse, conduit à la vallée de la Linhi, habitée par les Indiens Bannack.

Ils sont quelques centaines; l'agent qui les gouverne est méthodiste, et ne tolère pas qu'un prêtre d'une confession quelconque ait aucun rapport avec eux. Mgr Seghers eut le regret de devoir passer auprès de ces enfants des bois sans leur tendre une main amie.

3 octobre. — Arrivée à Salmon City, non loin des mines de Leesburg.

4 octobre. — L'Archevêque célèbre la Ste Messe à Salmon City. C'est la première fois que le S. Sacrifice y est offert. Il y a parmi la population une vingtaine de catholiques.

8 octobre. — Départ pour Challis, avec quatre compagnons. Le voyage est extrêmement rude et dangereux.

« Cinq fois nous dûmes traverser la rivière à gué. Au deuxième passage, le plus large, elle me sembla mesurer de 3 à 400 pieds. Elle poursuit son cours jusqu'à Challis, parfois s'ouvrant largement, tout-à-fait *taciturnus amnis*, parfois resserrée entre les rochers, profonde, écumante, bondissant avec fureur, comme si elle cherchait à se créer un plus large passage. A deux endroits la route est particulièrement dangereuse : d'abord il faut contourner un haut rocher à pic, s'élevant à 200 pieds environ au-dessus de la rivière. A chaque pas mon cheval faisait tomber des pierres et de la terre, qui se précipitaient le long de la côte verticale. A un autre endroit, il faut passer sur des rochers qui surplombent la rivière,

le moindre faux pas précipiterait cheval et cavalier dans le gouffre béant. Je ne saurais dire combien de fois nous dûmes mettre pied à terre : tantôt nos chevaux devaient marcher sur des fragments de roche aux arêtes vives, jetés pêle-mêle sur la route, tantôt la descente était si raide qu'on ne pouvait poser le pied sûrement ; cette route escarpée donnait le vertige. »

9 octobre. — Challis. — Cette ville est proche de la *Round Valley*, une vallée toute jonchée de pierres et de cailloux, absolument déserte, à l'exception des bords de la rivière.

10 octobre. — A Challis encore, l'Archevêque célébra la première Messe qui y ait été jamais dite.

14 octobre. — Départ pour Bonanza par une bonne route carrossable.

« Je quittai à contre-cœur ma monture, car le poète s'est trompé lorsqu'il a dit : « *Et post equitem sedet atra cura.* » Pour ma part, je n'ai jamais senti pareil compagnon monté en croupe. N'ayant pas de cheval, je fis la route de Bonanza — quarante milles à l'ouest de Challis — dans un chariot à fruits. Le chemin traverse une suite de vallées et de gorges, dans lesquelles coule la Salmon River, et s'engage vers l'Ouest dans ce qu'on pourrait appeler une mer de montagnes. A mi-chemin environ, un brave Irlandais m'offrit de partager sa tente pour la nuit, que j'y passai très confortablement. A Salmon City, tandis que j'écrivais une lettre sur le pupitre de l'hôtelier, je fus pris pour le comptable par un mineur, qui me paya un dollar pour deux repas. Je le remerciai avec le plus reconnaissant de mes sourires. A Challis j'avais été pris pour un chevalier d'industrie et un évêque de contrebande, et cela par un catholique, s'il vous plaît ; mais ici, à mi-chemin entre Challis et Bonanza, on me prit pour un joueur de profession. Voilà les aventures qui attendent un prêtre lorsqu'il va explorer de nouvelles régions. »

15 octobre. — On se met en route au milieu d'une violente

tempête de neige. Le passage du col. à 9,000 pieds d'altitude, est extrêmement pénible. On arrive à Bonanza à 6 heures du soir. Bonanza est une petite ville née depuis deux ans à peine, déjà relativement développée et bien plus importante que Challis et Salmon City. Elle compte déjà de cinq à six cents habitants, dont une centaine de catholiques. Jamais ni prêtre ni ministre d'aucune confession n'y avait mis le pied.

Le *Yankee Fork Herald* (protestant) annonça l'arrivée de l'Archevêque en ces termes :

« Le premier sermon : L'archevêque Charles Jean Seghers, de Portland, Orégon, est en visite à Bonanza. L'archevêque est hautement apprécié par la presse de la côte, comme un gentleman accompli et un éloquent orateur. Il fera le service divin, Dimanche prochain, dans le nouveau hall de W. N. Kinney. Messe à 10 h. 30 du matin et sermon à 7 h. 30 du soir. L'archevêque est le premier ministre arrivé à Bonanza. Nous annonçons une agréable visite. »

21 octobre. — Après avoir cherché en vain le moyen d'aller de Bonanza à Boise City par Atlanta et Rocky Bar, l'archevêque se voit obligé d'aller d'abord à Idaho City par la route de Banner. Il part avec un négociant qui lui procure des chevaux de selle et de transport. Trois mineurs se joignent à eux.

« Nous n'avions pas de mulets, comme dans un précédent voyage, ni un « *iniquæ mentis asellus* »; mais tous nous montions des chevaux. Avant le coucher du soleil, nous avions fait un trajet de quelques milles; puis nous avions passé une excellente nuit. Le matin (22 octobre) nous nous apercevions, à notre grande et désagréable surprise, que deux de nos chevaux avaient disparu. Toute la journée du mercredi fut dépensée à rechercher en vain les

fuyards, et le jeudi matin (23 octobre) nous nous remettions en route, deux d'entre nous étant obligés de faire le voyage à pied.

Il était près de midi, lorsque nous parvenions au sommet de la chaine, à environ 10 000 pieds au dessus de l'Océan. Nous étions obligés de conduire nos chevaux par la bride, et nous marchions d'un pas pesant, haletants et essoufflés. Là haut, nous trouvâmes trois jolis petits lacs à demi gelés et quinze pouces de neige. Pas de coup d'œil comparable à celui dont on jouit du haut de ces sommets élevés, ayant de chaque côté six ou sept rangées de montagnes.

Notre déjeûner, ce jour-là, consista en un morceau de pain sec et une gorgée d'eau. Nous campâmes à l'entrée d'une magnifique vallée qui descend à 60 milles vers la Wood River. De là, nous pouvions contempler les sauvages et pittoresques pics de la *Sawtooth Range* (chaîne des dents de scie), qui mérite bien son nom. Nous avons évalué, ou plutôt deviné sa hauteur à 15 000 pieds au moins au-dessus du niveau de la mer.

Le matin suivant, je fus éveillé d'un profond sommeil par quelque chose qui, marchant à quatre pattes, s'en allait vers les cendres où couvaient les derniers tisons de notre feu de la veille, retournait une des bûches et se chauffait, secouant en même temps ce que je croyais être sa patte, comme s'il eût trouvé ce feu trop chaud. Tandis que, ne me rendant pas bien compte encore où je me trouvais, je m'attendais à chaque moment à entendre un grognement, je vis avec satisfaction que mon ours supposé se levait sur ses pieds, et devenait notre compagnon de voyage, le négociant. »

24 octobre. — Passage du *Dead Man Canyon* (gorge de l'homme mort) un sombre défilé entre deux hautes montagnes. Entre le haut et le bas de la gorge le niveau diffère de 2500 pieds. Son nom rappelle la mort de deux voyageurs surpris par une avalanche. Les neiges tombées des cimes s'accumulent parfois dans le défilé à une hauteur de plus de cent pieds. Les avalanches sont fréquentes et terribles, brisant

les troncs d'arbres, entamant jusqu'aux parois du rocher.

25 octobre. — Les voyageurs remontent à huit mille pieds; au sommet, le guide se trompe de chemin ; au lieu de descendre à Banner, il s'engage dans un bois tout encombré d'arbres tombés, en un enchevêtrement compact de branchages. A huit heures du soir on trouve une cabane abandonnée, dont un arbre, en tombant, a renversé la cheminée et défoncé le toit.

« Nous y fîmes bon feu, et comme nous n'avions pas de provisions, pas même une goutte d'eau, comme Darius *dormivi incœnatus;* ce qui ne m'arrivait pas pour la première fois dans ma vie de missionnaire. Cette fois cependant, je le trouvai dur, car ce jour-là j'avais dîné de pain et d'eau. J'espère que Dieu me pardonnera la distraction que j'eus le lendemain, en disant dans l'office du dimanche : *propter verba labiorum tuorum ego custodivi vias duras.* Ce qui me fit de la peine surtout, ce fut de perdre la Messe, que j'avais espéré célébrer le dimanche matin (26 octobre) à Banner. Il était près de midi lorsque j'arrivai dans cette ville.... »

L'Archevêque quitta Banner le mardi 28 octobre, pour arriver à Boise City le lendemain soir (1). Le 7 novembre, il se trouvait à Granite Creek, puis le 10 à Garden City, le 11 à Pioneer City, le 16 à Idaho City et le 18 de nouveau à Boise City (2). A partir de ce point, il fut obligé de hâter son voyage ; il devait se trouver à Victoria pour la consécration épiscopale de Mgr Brondel, son successeur au siège de Vancouver. Aussi arrivait-il à l'improviste à

(1) *Catholic Sentinel*, correspondance de Boise City, 4 novembre 1879.
(2) *Catholic Sentinel*, correspondance de Granite Creek, 18 novembre 1879, et *Boise city Republican*.

Baker City, le 21 novembre (1); il en repartait le 26 pour Canyon-City (2), d'où il rentra en sa ville épiscopale.

Appréciations diverses.

L'Archevêque avait fait partout la plus profonde impression. Voici ce qu'en écrit au *Catholic Sentinel* un habitant de Boise City (3):

« La haute culture et la délicatesse du gentleman, la pureté avec laquelle il parlait anglais, le raisonnement concis, net et convainquant de ses conférences, les connaissances étendues du théologien, la sûreté de jugement du moraliste, l'humilité, la douceur, la bienveillance, la patience du chrétien, la solide piété et la fervente dévotion du prêtre de Dieu, les sympathiques et aimables sentiments de ce cœur épiscopal, toutes ces précieuses qualités apparaissaient d'une manière frappante dans notre nouvel archevêque. Il m'a semblé un ami connu depuis longtemps, un père aimé et plein d'affection, retournant parmi ses enfants après un long voyage. Nous voyons en lui tant de traits de ressemblance avec le grand S. Charles Borromée, que nous ne pouvons nous empêcher de l'appeler un autre S. Charles. »

Le *Republican*, un journal non-catholique, lui rend cet hommage : « L'archevêque est un gentleman de haute culture et distinction. Les éminentes qualités du cœur et de l'esprit l'ont appelé, jeune encore, à la haute position d'archevêque dans l'Église catholique. Il est surtout aimé par le clergé et les fidèles de l'Église catholique. »

Une autre lettre au *Catholic Sentinel* (4) dit de lui :

---

(1) *Catholic Sentinel*, correspondance de Baker City, du Rev. M. P. de Roo, 26 novembre 1879.

(2) *Catholic Sentinel*, correspondance de Canyon City, 3 décembre 1879.

(3) *Catholic Sentinel*, correspondance de Boise City, 4 novembre 1879.

(4) De Baker-City, 26 novembre 1879.

« Notre archevêque est connu comme un grand orateur; mais je dis avec plaisir que je ne me souviens pas d'avoir entendu un plus parfait catéchiste ; il a le don de faire pénétrer les vérités de la religion dans l'intelligence des enfants les plus ignorants ; sa méthode et sa simplicité d'expression sont remarquables. »

Ajoutons à ces témoignages celui du Père Cataldo, qui a fait avec Mgr Seghers une partie du voyage dont nous venons de parler. (1)

« J'ai voyagé plusieurs fois avec lui pendant des semaines et des mois, le plus souvent à cheval, dormant à la belle étoile, tantôt dans les prairies, tantôt dans les montagnes, et je puis dire que toujours il m'édifia; j'admirais son zèle pour le salut des âmes, non moins que la sainteté de sa vie. Il était fort ponctuel pour ses exercices de piété quotidiens, même lorsqu'il voyageait à cheval; toujours il était prêt à prêcher à toute espèce d'auditoires, Indiens ou Blancs, ignorants ou instruits.

« Alors que nous campions pendant cinq ou sept jours, ou même davantage, il voulait se mettre à la besogne comme tous les autres pour couper ou porter du bois de chauffage, pour faire le feu, puiser de l'eau au ruisseau ou faire la cuisine, et il n'était pas aisé de l'en détourner; car, disait-il, comme il prenait sa part du repas, il voulait avoir sa part du travail. Jamais il ne nous permettait de mettre une pièce de literie quelconque sous la couverture ou la peau qui lui servait de couche, disant que si les couvertures suffisaient

(1) Lettre du P. Cataldo à M. l'abbé van Hulse, 1 août 1894.

pour les autres, elles devaient suffire pour lui aussi, et qu'il voulait camper et dormir de la même façon que les autres. Lorsque se présentait l'occasion de faire quelque travail apostolique, toujours il s'empressait de prendre pour lui la tâche la plus difficile. Il visitait les huttes des Indiens, baptisait les enfants, exhortait et consolait les malades et les vieillards abandonnés. Lorsqu'il prévoyait que l'on passerait à proximité d'habitations, et que, pour une raison ou l'autre, il n'y aurait pas moyen de s'y arrêter, il prenait les devants, faisait tout le bien spirituel qu'il pouvait, et se trouvait prêt à partir lorsque les autres arrivaient.

« Sa prédication était toujours aussi claire qu'animée, et parfaitement adaptée à l'esprit de ses auditeurs. On eût cru entendre un orateur différent lorsqu'il parlait aux Indiens ou aux Blancs, aux enfants ou aux adultes.

« Sa conversation était aimable, enjouée et spirituelle; toujours elle tendait à faire quelque bien à celui avec qui il s'entretenait.

« Il aimait par-dessus tout les missions Indiennes, à tel point que certains Blancs s'en plaignaient parfois, comme s'il eût montré trop de préférence pour ces malheureuses populations. Mais à ces plaintes il répondait en souriant : Ces pauvres Indiens ont plus besoin de secours, puisqu'ils n'ont pas autant de connaissances que les Blancs. Etant archevêque d'Orégon, il voulut visiter au moins une fois l'an chacune des missions Indiennes de sa juridiction. »

Il restait à l'Archevêque une grande portion du diocèse à visiter. A son retour de Victoria, où il s'était rendu pour la consécration de Mgr Brondel, il se hâta de reprendre sa tournée pastorale dans le nord de l'Etat d'Orégon ; Thedalles, Umatilla

Tournée pastorale en Orégon.

et Pendleton le possédèrent jusqu'à la fin de janvier (1). Puis il visite Astoria, à l'extrême N.-O., sur l'embouchure du fleuve (2).

Quelques semaines plus tard, au commencement d'avril, il va à Mc Minville et à Grand Rond (3), puis à S. Louis (Marion) et à Gervais (4). Il descend ensuite vers le Sud, dans les comtés de Jackson et Josephine (5).

Mgr Seghers cherchait à pénétrer dans la contrée des Lacs, à l'extrême Sud de l'Orégon; mais telle était l'abondance des neiges dans les montagnes, que le passage était absolument impraticable. L'Archevêque, d'ailleurs, n'avait pas oublié la promesse faite l'année précédente aux Cœurs d'Alène, d'aller célébrer la fête du Sacré-Cœur parmi eux (6). Il se décida donc à regagner le Nord du diocèse, ne désespérant pas de descendre plus tard à la région des Lacs, qu'il tenait à explorer pour voir s'il pourrait y établir des écoles, où les enfants des habitants épars recevaient une éducation chrétienne. Après avoir passé quelques jours parmi les Indiens qui l'attendaient, il partit pour Umatilla, puis pour Union et Baker City (7).

Vers la région des Lacs.

Près de là, à Canyon City, il rencontra un voyageur qui se préparait à faire route vers le Sud. Il lui proposa de traverser ensemble le fameux désert de Sauge (*Sage desert*). Ils se donnèrent rendez-vous à Sage Hen.

---

(1) *Catholic Sentinel*, correspondance de Pendleton, 21 janvier 1880.

(2) *Catholic Sentinel*.

(3) *Catholic Sentinel*,

(4) *Catholic Sentinel*, correspondance de M. L. Verhaag.

(5) *Catholic Sentinel*, 13 mai 1880, correspondance de Jacksonville; idem, du 15 mai.

(6) *Catholic Sentinel*, correspondance de Wallawalla, 10 juin 1880.

(7) Lettre de Mgr Seghers à Mgr Blanchet, datée de Lake-View 14 juillet 1880. C'est à cette lettre que nous empruntons les détails du voyage jusqu'aux Lacs.

Le missionnaire partit le samedi 3 juillet, commençant le voyage par un trajet de 75 milles en diligence. L'étape fut faite en un jour.

En partant de Canyon City, la route commence à monter vers le sommet des Montagnes Bleues. Elle atteint le col à une hauteur de 6,800 pieds; de là, à travers une région rendue stérile par le manque d'eau, elle descend vers la rivière Selvie. Le climat y est extrêmement rigoureux en hiver. Sous un seul arbre Mgr Seghers trouva les restes de quarante-cinq animaux qui avaient succombé, l'hiver précédent, de froid et d'inanition. La faune est représentée surtout par de nombreuses antilopes. Ces gracieux animaux fuyaient de toutes parts devant la voiture. Le sol était couvert de millions de criquets. Ces bestioles sautillaient en masses compactes devant les roues du véhicule, et celles qui étaient écrasées devenaient aussitôt la pâture des voraces survivants. Ces hideux insectes sont incommodes au-delà de toute expression : ils pénètrent partout, envahissent les appartements les mieux fermés; lorsque les portes et les fenêtres sont hermétiquement closes, ils montent sur le toit et entrent par la cheminée.

On débouchait à 7 heures du soir dans la vallée de Harney. Longue de 60 milles, large de 50, elle serait magnifique si elle était située à quelques deux mille pieds plus bas, et mieux arrosée. Les sources n'y manquent pas, mais elles se déchargent dans des excavations, forment un étang ou un petit lac, et les eaux ne se répandent pas plus loin.

Le lundi, 5 juillet, le missionnaire partait à cheval de Camp Harney pour Sage Hen, une ferme située au bord du Sage Hen Creek. Il y rencontra M. Wheeler, son compagnon Dans le désert.

de voyage pour la traversée du désert, « un désert sans une maison, presque sans eau, sans arbres, sauf parfois un genévrier rabougri; tout de sable, de salpêtre, avec quantité de touffes de sauge. Une particularité de ce désert est l'extrême siccité du vent; il raccornit les lèvres, dessèche la bouche, à tel point que nous ne parlions qu'avec peine et que nous pouvions difficilement avaler les mets ».

Les voyageurs passèrent la nuit à la belle étoile et se mirent en route le lendemain vers midi. Après six heures de cheval par une route semée de rochers, ils campèrent dans une vallée riche en sources minérales. Les antilopes, les grues et les loups des prairies semblent avoir choisi cette vallée pour leur demeure de prédilection. Mais elle est habitée aussi par le fastidieux, infatigable et insaisissable moustique toujours assoiffé de sang. Il ne fallut point songer à dormir; et une nuit passée à se défendre contre d'invisibles ennemis, disposait mal à la course de vingt-cinq milles qu'il fallait fournir avant de trouver de l'eau.

Partis au point du jour, les voyageurs traversaient vers dix heures le Buzzard Canyon, un ravin profond et encaissé, auquel les rochers énormes jetés de tous côtés donnaient une apparence terrible. L'eau du Buzzard Canyon était si tiède et saumâtre que les chevaux refusèrent d'en boire.

Le terrain rocailleux semblait préparé à dessein pour servir de rendez-vous aux serpents à sonnettes. Ce terrible reptile présente un danger particulier pour ceux qui font route à cheval. Souvent la monture effrayée provoque par ses mouvements désordonnés l'attaque du serpent. Un jour (1)

(1) Nous ne pouvons garantir que cet incident se place dans ce voyage; il nous a été raconté par le missionnaire lui-même.

que Mgr Seghers gravissait une colline pierreuse, il aperçut tout à coup un serpent à sonnettes, précisément sous sa monture. Heureusement le cheval n'avait pas remarqué le terrible ennemi ; il passa de son pas le plus tranquille. Le cavalier, de son côté, eut le sang-froid de ne pas pousser sa monture, et le serpent se glissa parmi les pierres.

Il fallut traverser, vers midi, un autre Canon très semblable au Buzzard Canyon, mais entièrement à sec. L'Evêque descendit le lit sur une longueur d'un quart de mille, et découvrit dans un endroit très profond une certaine quantité d'une eau peu limpide, mais très fraîche. On put l'employer à faire du thé, et étancher la soif qui tourmentait les hommes et les chevaux.

Après une course de quarante-cinq milles, on arrivait à 7 heures du soir à une source nommée *Mules Spring*, probablement parce qu'elle fut découverte par un mulet assoiffé.

Le jeudi 8 juillet, en route pour Warner Lake, à une distance de trente milles ; arrivée à midi ; puis en route de nouveau. Dans l'après-midi les voyageurs découvrent avec joie, à l'extrémité Est du lac, la première maison qu'ils aient rencontrée depuis Sage Hen.

Le terrain est difficile et dangereux. La vallée contient une suite de lacs ; ceux du Sud ont le niveau le plus élevé, et tous sont reliés entre eux par des cours d'eau souterrains, qui minent le sol et le sèment de chausse-trapes. Souvent le terrain s'effondre et s'ouvre en larges trous béants, que les gens du pays appellent « des marmites » *(pot-holes)*.

A la nuit tombante on campa en un endroit où de nombreuses sources thermales se jettent dans le lac. Les rives sont couvertes d'une luxuriante végétation, et la faune y est

innombrable et variée : les pélicans, les loutres et mille autres animaux animent les bords du lac ; les moustiques, le tourment de l'homme et des montures, y pullulent.

Enfin, le vendredi 9 juillet, l'Archevêque et son compagnon de voyage franchirent les montagnes de Bidwell, un peu au dessus du niveau inférieur des neiges, à six mille pieds d'altitude. et pénétrèrent dans la Surprise Valley, en Californie. Mgr Seghers arriva à Lake View le mercredi suivant.

Les Missions dans l'Ouest de l'Orégon.

De Lake View il retourne à Jacksonville, où il s'était trouvé déjà au printemps. Il visite les comtés de Coos, Curry et Douglas, puis les missions de la vallée de la Wallamette (1), et rentre enfin à Portland dans les derniers jours de novembre.

Il avait visité toutes les missions, toutes les chapelles de son vaste diocèse, excepté une seule dans le comté de Yamhill. Il avait appris à connaître tous les membres de son clergé, et le peuple ; il avait pu juger des nécessités de l'Eglise dans ces contrées. (2)

Lui-même résume en ces termes le récit de ses pérégrinations :

« Mon voyage a duré seize mois (3), j'ai parcouru une distance d'environ cinq mille milles ; j'ai confirmé huit cents fidèles. J'ai voyagé en bâteau à vapeur, en chemin de fer, en diligence, en chariot, en traîneau, à pied, en charette à bras ; j'ai atteint neuf mille pieds d'altitude ; une fois, par un accident à la diligence, j'ai été précipité sur la neige ; j'ai été jeté sur un rocher par mon cheval ; une autre fois, de mon cheval que je montais sans selle, je suis tombé dans l'eau ; j'ai passé mainte nuit sur le sol nu ;

---

(1) *Catholic Sentinel*, correspondance de Port Orford, 6 septembre 1880.
(2) *Catholic Sentinel*, correspondance de Salem, 16 novembre 1880.
(3) Du 10 juillet 1879 à la fin de novembre 1880.

parfois, tourmenté par les moustiques, je n'ai pas fermé l'œil de toute la nuit; j'ai dit la messe dans des églises, dans des chapelles, dans une masure en ruines, dans des locaux d'école, dans des hôtels, dans des loges d'*odd fellows*, ne trouvant pas place ailleurs; j'ai visité des localités où jamais un Evêque n'avait mis le pied, où quelques habitants n'avaient jamais vu un Evêque; j'ai été chez des Indiens sauvages; j'ai prêché plusieurs missions de quelques jours; une fois j'ai parlé à la population d'une petite ville où il n'y avait qu'un seul catholique; j'ai voyagé par un désert où nous avons fait quarante cinq milles sans trouver d'eau... et me voici plein de vie!... » (1)

Pendant les mois qui suivirent, Mgr Seghers résida à Portland, faisant toutefois, dans l'intervalle des nombreuses et absorbantes occupations dont nous allons parler au chapitre suivant, des courses apostoliques aux Dalles (2), à Grand Rond (3) et jusque chez les Lapwai, les Nez Percés et les Cœurs d'Alène dans le territoire d'Idaho (4).

La réception chez les Lapwai fut particulièrement belle. Depuis deux semaines les sauvages se concentraient à la Mission S. Joseph. Bientôt les environs semblèrent un immense camp indien; de tous côtés surgissaient des tentes, ou flambaient des feux de bivouac. Chez les Lapwai.

L'Evêque arriva le 13 juin. A une lieue de la mission attendaient trois cents Indiens, dont quelques femmes et des enfants, tous à cheval, ayant à leur tête le Père Morrillo.

---

(1) Lettre à M. J. D. M., 1 février 1881.
(2) *Catholic Sentinel*, correspondance des Dalles, 13 Février 1881.
(3) *Catholic Sentinel*, 14 Avril 1881.
(4) *Catholic Sentinel*, correspondance de Lewiston, 18 Juin 1881.

A côté du Père, un porte-étendard élevait fièrement la bannière des Etats-Unis.

Aussitôt que les Indiens eurent aperçu la voiture de l'Archevêque, ils ouvrirent leurs rangs, tandis que le chef, le porte-étendard et un autre Indien de sang royal prenaient la tête du cortège. Alors commença une scène d'indescriptible enthousiasme : les sauvages se pressaient autour du Prélat, en brandissant leurs fusils et en poussant de bruyantes acclamations ; les coups de feu et les cris joyeux se répercutaient sur les flancs des montagnes. Malheureusement les chevaux de l'équipage prirent peur, et brisèrent leurs traits. Le Père Cataldo se jeta à la tête des animaux effrayés et parvint à les contenir.

Les Indiens reçurent l'ordre de se rendre à la mission ; on les vit partir en un galop fantastique par les sinuosités de la route, et en un instant ils furent hors de vue.

Lorsque l'Archevêque arriva près de la chapelle, les sauvages se trouvaient rangés sur deux lignes, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre. Puis tous suivirent en procession l'Archevêque et les missionnaires à la chapelle. Le lendemain vers le coucher du soleil, des coups de fusil retentirent : le Père Conrardy arrivait à la tête de ses Indiens d'Umatilla. Ils avaient fait 150 milles, pour prendre part à la solennité religieuse qui se préparait. Les journées du mardi et du mercredi furent employées à la prière et aux exercices de piété ; Mgr Seghers prêcha trois fois chaque jour. Le mercredi, à la première Messe, cent trente-six Indiens communièrent ; beaucoup de Blancs des environs, parmi lesquels le Major commandant le poste voisin, et sa femme, s'étaient joints à eux. L'Archevêque bénit un mariage,

baptisa une jeune fille nouvellement convertie, administra la Confirmation à trente-deux Indiens, et fit en grande pompe la Procession du S. Sacrement.

Les Indiens suivaient avec une respectueuse attention les cérémonies de l'office pontifical, que la plupart voyaient pour la première fois. Ils étaient fascinés par tant de splendeurs, et ne pouvaient détacher les yeux de la personne auguste du pontife. Deux Cœurs d'Alène assistaient aux cérémonies ; lorsque celles-ci furent terminées, ils retournèrent chez eux en toute hâte, pour aller raconter à leurs compatriotes toutes les merveilles qu'ils avaient vues et entendues.

CHAPITRE II.

Démission de Mgr Blanchet. — Mgr Seghers archevêque d'Orégon. — Synode diocésain. — Concile provincial. — La question des écoles.

Mgr Blanchet remet ses pouvoirs à son coadjuteur.

Mgr Blanchet sentait de plus en plus ses forces décroître ; déjà il avait offert sa démission au Saint Siège ; mais Rome avait refusé. De nouvelles instances furent accueillies le 12 décembre 1880. Par lettre pastorale du 27 février 1881, Mgr Blanchet adressa ses adieux à son peuple.

Citons ce beau passage de la lettre : « Après soixante ans de prêtrise, après quarante-trois années de rude labeur sur cette côte, après un épiscopat de trente-six ans, après trente-cinq années dépensées à l'administration de cette province ecclésiastique, je puis dire avec l'apôtre S. Paul : Le temps de ma dissolution approche ; j'ai terminé ma carrière. Que le Seigneur laisse son serviteur aller en paix, car vraiment mes yeux ont vu les œuvres admirables de son salut. Nous sommes venus en ce pays avec feu Modeste Demers, le premier évêque de Vancouver, en 1838, pour prêcher l'Evangile. Alors nous ne voyions que « les ténèbres et l'ombre de la mort ». Nous avons maintenant de florissants diocèses et vicariats, des missions prospères, un clergé zélé, des communautés ferventes, et un peuple catholique dont nous attendons de grandes choses et de nobles œuvres ! »

En vérité, Dieu avait fait des prodiges par les mains de ce missionnaire qui avait conduit l'œuvre de salut au travers des difficultés et des luttes, avec une énergie et une persévérance qui méritent l'admiration des âges à venir!

Et cet homme admirable trouve dans son cœur ces paroles de profonde humilité : « N'oubliez jamais votre vieil et aimé Père spirituel ; pardonnez-lui ses fautes et ses manquements ; priez pour lui, afin que ses péchés puissent être pardonnés et oubliés lorsqu'il sera appelé à rendre compte de sa gestion ! »

Par la démission de Mgr Blanchet, son coadjuteur prenait de plein droit en main l'administration du diocèse. Toutefois il devait, selon le rite de l'Eglise romaine, recevoir l'emblême de la communion des archevêques avec le S. Siège. Ce ne fut que quelques mois plus tard, en la fête de l'Assomption de la Bienheureuse Vierge, 15 août 1881, qu'eut lieu l'imposante cérémonie de l'investiture du Pallium. Le Pallium

Longtemps avant le commencement de la cérémonie, la cathédrale de Portland était bondée de monde. Plusieurs, parmi les assistants, avaient fait un long voyage pour être présents à la solennité ; il y en avait de Victoria et des villes environnantes. La messe pontificale fut célébrée par Mgr Junger, évêque de Nesqually. Autour du nouvel archevêque se groupaient Mgr F. N. Blanchet, son vénérable prédécesseur ; Mgr A. Blanchet, Evêque d'Ibora ; Mgr Brondel, évêque de Vancouver, et de nombreux membres du clergé séculier et régulier.

Le S. Sacrifice terminé, Mgr Brondel monta en chaire, et fit un éloquent discours, dans lequel il exposa le sens de la cérémonie qui allait s'accomplir. Il fit ressortir le lien intime qui lie tous les évêques au successeur de Celui à qui le Christ

a confié son Eglise, ce lien dont la collation du Pallium est une symbolique expression.

L'Archevêque fit profession de foi en unité avec le S. Siège, et reçut l'insigne de sa dignité des mains de Mgr Junger. Le saint vieillard auquel il succédait sur le siège d'Orégon, fit une de ces allocutions d'une éloquence simple et profonde, dont il avait le secret :

« Grande a été ma joie, dit-il, lorsqu'en juillet 1879, je vous ai reçu en cette cathédrale comme mon coadjuteur et futur successeur. Elle s'est accrue en février dernier, lorsque j'ai résigné mon diocèse entre vos mains. Aujourd'hui elle est à son comble, tandis que je vous vois investi pleinement de la charge archiépiscopale par la collation du Pallium. Une fois de plus je répète mon *Nunc dimittis*. Je dis de tout cœur, en action de grâces pour toutes les célestes faveurs que j'ai vu descendre, abondantes, sur ce diocèse : Béni le Seigneur Dieu d'Israël, parce qu'il a visité son peuple et l'a racheté ; il a élevé le rejeton du salut au milieu de nous ! A vous, Révérendissime Archevêque, j'adresse ces paroles du prophète : *Specie tua et pulchritudine tua intende, prospere procede et regna*. Par la beauté de vos qualités et de vos talents, allez, marchez dans la prospérité, et régnez dans cette Province avec vos dignes suffragants et votre zélé clergé. »

Un *Te Deum* parti du fond des cœurs porta au ciel les actions de grâces de tous ceux qui venaient d'assister à la grande solennité, en laquelle l'Orégon voyait affirmer que la Foi de son Pasteur et la sienne était celle de Pierre, la Foi qui vivra toujours, soumettant partout les hommes de bonne volonté.

A peine élevé sur le siège archiépiscopal d'Orégon, Mgr Seghers convoqua un synode diocésain, auquel furent appelés tous les prêtres du diocèse et du vicariat. Le synode, commencé le 10 août 1881, fut la préparation du Concile provincial qui eut lieu aussitôt après.

Synode diocésain et Concile provincial.

On voyait au Concile, outre l'Archevêque d'Orégon, les Evêques de Nesqually, de Vancouver et d'Ibora, assistés de leurs théologiens. On y arrêta les mesures aptes à assurer le progrès de la Foi dans ces pays.

Mgr Seghers soumit les décisions du Concile provincial à l'autorité suprême du Pape. Le Souverain Pontife lui en accusa réception dans une lettre des plus flatteuses pour lui et ses collègues dans l'Episcopat. Nous en reproduisons les lignes suivantes :

« Nous tenons à vous manifester Notre affection dévouée, à raison de ce que vous dites dans votre lettre. Celle-ci s'inspire, en effet, de votre zèle remarquable pour la gloire de Dieu et le salut des âmes ; elle s'inspire du respect sincère dont vous Nous honorez, Nous et ce Siège Apostolique, de la vénération avec laquelle vous avez reçu Nos Lettres encycliques, avec laquelle vous déclarez vouloir vous y conformer, et ne rien désirer tant que de consacrer vos travaux et vos soins à ces objets que vous savez être chers à Notre cœur. Dans ces sentiments et ces déclarations, vos vertus sacerdotales apparaissent remarquables, et Nous poussent à vous vouer une particulière estime et affection. » (1)

Les Pères du Concile communiquèrent leurs décisions au

Lettre pastorale; les écoles.

(1) Lettre de S. S. Léon XIII, 3 janvier 1882.

clergé et au peuple, en une lettre pastorale dans laquelle ils exhortent surtout les fidèles à l'observance des préceptes de l'Eglise. Ils attirent ensuite l'attention sur la matière, si importante, de l'éducation de la jeunesse. Ils s'élèvent avec force contre l'éducation en dehors les principes religieux.

« Nous nous adressons, disent-ils, non seulement aux parents, mais à tous nos fidèles, qu'ils aient des enfants ou qu'ils n'en aient pas, et nous déclarons devant Dieu, que vous êtes tous obligés à nous aider et à nous assister par la parole et l'exemple, par la prière et par les secours d'argent, à établir des écoles catholiques, où la génération naissante puisse être préservée de la dépravation qui la menace. Le mal du système actuel d'écoles publiques se trouve dans l'exclusion des principes religieux, du culte de Dieu et de l'enseignement de la religion; il se trouve dans le choix de livres classiques mauvais et pernicieux; il se trouve dans la négligence des maîtres au point de vue du langage qu'ils tiennent à leurs élèves; le blasphème, l'imprécation et les expressions malséantes sont la marque distinctive des enfants de nos écoles publiques. Ce mal consiste en une impardonnable négligence dans la direction morale des enfants, les garçons et les filles pouvant se mêler d'une façon qui, pour quiconque connaît les passions humaines, est remplie des dangers les plus graves. Oui, nous le disons sans hésiter, les écoles publiques, telles qu'elles existent actuellement, doivent amener la ruine de la religion et de la morale chez nos enfants.

Nous devons donc nous efforcer de préserver ceux-ci de l'atmosphère empoisonnée de ces institutions impies. Nous devons avoir des écoles catholiques, nous aurons des écoles catholiques; et si, ce qu'à Dieu ne plaise, nous manquons d'atteindre ce but faute d'assistance de votre part, votre responsabilité devant Dieu sera lourde au-delà de toute mesure. Nous déclarons, et nous en avertissons les parents : là où il existe des écoles catholiques, les parents sont tenus et obligés en conscience à éloigner leurs

enfants des écoles publiques, et à les envoyer à des écoles placées sous le patronage de l'Eglise. » (1)

Ils rappellent ensuite aux fidèles la sainteté du mariage, tant méconnue dans ces pays ; les prémunissent contre l'entraînement des mauvaises lectures, et enfin les mettent en garde contre les sociétés secrètes.

Cette lettre était l'expression des plus chers désirs de l'Archevêque : il considérait la question des écoles comme une question de vie ou de mort. Il s'inspirait des luttes grandioses des catholiques belges pour l'esprit chrétien de l'enseignement : « Je me réjouis grandement de ce que les catholiques belges ne sont plus aussi lâches que par le passé, et qu'ils ne laissent plus, sous prétexte de pratiquer les vertus chrétiennes, démolir la religion sans opposer de résistance. Ce qui se passe en Belgique est une leçon pour nous, car nous avons ici la même lutte à soutenir. » (2)

Le vif sentiment qu'il avait de la nécessité d'un enseignement chrétien fortement organisé, fut cause des incessantes invitations qu'il adressait à son peuple pour qu'on l'aidât dans une aussi grande entreprise. Mais il ne fut pas toujours exaucé ; et devant cette inertie qui empêchait la pleine réalisation de ses desseins, sa parole s'éleva de plus en plus forte, enfin sévère. Son appel avait été pressant dans la lettre pastorale par laquelle il promulgait les décisions du Concile provincial ; puis il s'était plaint que sa voix ne fût pas entendue (3) ; enfin c'est un reproche ému qu'il adresse à ses

(1) Lettre pastorale, 5 octobre 1881.
(2) Lettre à M. J. D. M., 3 novembre 1879.
(3) Lors de sa visite à Victoria, il dit aux catholiques de cette ville :

ouailles, lorsque, sur le point de partir pour Rome, vers la fin de 1883, il leur dit que « c'est avec un sentiment de profond regret qu'il sera obligé de dire au Saint Père que les écoles et les collèges ne sont point soutenus par les catholiques comme ils devraient l'être. » (1)

Le peu de correspondance que rencontrait son zèle, fut la plus grande peine que Mgr Seghers ait éprouvée pendant son épiscopat en Orégon.

Cette inertie lui était d'autant plus pénible qu'il trouvait un ennemi puissant dans une association secrète, dont, au cours de ses voyages, il avait découvert l'existence : c'était la société des *Chevaliers Commandeurs du Soleil*. Celle-ci paraissait avoir son centre à San Francisco, et étendait son action sur tout l'Ouest. Le but principal de cette association était d'entraver la propagation du catholicisme, et de détruire l'action de l'Eglise par tous les moyens, surtout par la guerre aux écoles catholiques. Elle étendait ses ramifications jusque dans les moindres bourgs. Partout l'Evêque s'y était heurté, et il avait pu apprécier combien elle menaçait les progrès de la Religion (2)

L'école Ste Marie.

Au milieu de ses épreuves cependant, il trouvait une consolation dans l'école dirigée par les Sœurs des SS. Noms de Jésus et Marie. L'école Ste Marie était un des objets les plus chers de sa sollicitude pastorale. Avec un zèle infatigable,

---

« J'ai toujours trouvé dans les catholiques de Victoria ce que je n'ai pas trouvé dans les catholiques d'autres endroits : du bon vouloir et un zèle énergique à m'assister et à m'aider dans l'éducation de la jeunesse. » *Catholic Sentinel*. 15 septembre 1881.

(1) *Catholic Sentinel*, 20 septembre 1883.

(2) *Missions Catholiques*, 1880, p. 537. — Lettre de Mgr Seghers à M. J. D. M., 12 mai 1881. – Lettre de Mgr Seghers au *Catholic Sentinel*, août 1880.

il travaillait tout à la fois à former les jeunes âmes des enfants à la vertu et à tremper celles des religieuses en vue de leur consolant mais rude ministère. A plusieurs reprises il prêcha lui-même des retraites tant aux élèves qu'aux Sœurs ; par ses fréquentes visites, il ranimait le bon esprit et la ferveur des unes et des autres. Jamais il ne lui semblait avoir fait assez pour assurer la prospérité de cette florissante école. Il allait de classe en classe, interrogeant les élèves, stimulant leur ardeur au travail et leur désir de la vertu. (1) L'école S[te] Marie était sa consolation et sa joie, ainsi qu'il en témoigne lui-même. « Lorsque je viens ici, disait-il, et que je me vois entouré de ces chères enfants, j'oublie tous mes soucis. (2) » En une autre occasion, il disait que « durant ses rudes voyages dans les déserts de Montana et d'Idaho, la pensée de S[te] Marie et de ses hôtes lui avait donné de la joie, du soulagement dans ses labeurs et du courage pour continuer jusqu'au bout les travaux entrepris pour la gloire de Dieu (3) ».

Nous regrettons de ne pouvoir décrire plus en détail tout ce qu'il fit pour cette chère école. Ainsi que le dit la Supérieure provinciale, Mère Marie Marguerite, dans la lettre par laquelle elle nous communique les extraits des annales de la maison, « ces faits, bien qu'ordinaires en apparence, au milieu de tant d'autres qui composent la vie du grand Archevêque, sont de nature cependant, comme de moindres beautés

---

(1) « C'est merveille de l'entendre interroger les enfants en anglais, en français et en allemand ; il parle ces trois langues comme sa langue maternelle. » *Journal des Sœurs*, 29 mai 1882.

(2) *Journal des Sœurs*, 23 avril 1882.

(3) *Journal des Sœurs*, 12 décembre 1882.

dans le firmament de sa sainte vie, à nous révéler plus complètement la grandeur de cette âme généreuse. » Mais cette narration détaillée nous mènerait trop loin ; qu'il suffise d'avoir dit tout son attachement à cette maison, qui remplissait si parfaitement le but de l'école chrétienne : former le cœur et l'esprit de l'enfance.

Mgr Seghers lutta toujours énergiquement pour le développement de l'enseignement catholique, toujours il combattit l'école neutre. Il rencontra souvent de pénibles oppositions, mais souvent aussi il trouva des encouragements qui soutenaient son énergie.

Il venait de quitter Rome, en 1884, et se trouvait au sanctuaire de Lourdes, lorsqu'il eut l'occasion de lire l'encyclique « *Nobilissima Gallorum Gens* », qui venait de paraître. Il y trouva avec bonheur l'expression de la pensée pontificale : « L'Eglise a toujours ouvertement condamné les écoles neutres (1) ». Heureux de la direction qu'il trouvait dans ces paroles, il écrivit au Saint Père, en date du 18 février 1884, le remerciant de ces paroles qui résonneraient à travers le monde entier, comme une norme suprême pour les catholiques.

---

(1) « Ecclesia vero, integritatis fidei custos et vindex, quæ, delata sibi a Deo conditore suo auctoritate, debet ad sapientiam christianam universas vocare gentes, itemque sedulo videre quibus excolatur præceptis institutisque juventus quæ in ipsius potestate sit, semper scholas quas appellant *mistas* vel *neutras*, aperte damnavit, monitis etiam atque etiam patribus familias ut in re tanti momenti animum attenderent ad cavendum. » *Encyclique* « Nobilissima Gallorum Gens », du 8 février 1884.

CHAPITRE III.

Travaux d'administration. — Nouveau voyage à travers l'Idaho et l'Orégon. — Mort de Mgr Blanchet.

Après les rudes travaux de ces deux années, Mgr Seghers se rendit à Victoria avec Mgr Brondel, son successeur sur le siège de Vancouver. C'était une joie pour lui, de se retrouver dans cette ville qu'il avait tant aimée, et dont les habitants lui avaient prodigué les marques de la plus vive sympathie. Il s'y arrêta pendant quelques jours au milieu de ses anciens compagnons d'apostolat.

Il rentra à Portland vers le milieu de septembre.

Travaux divers.

Pendant les mois qui suivirent, Mgr Seghers s'appliqua spécialement à mettre ordre à l'administration du diocèse. La situation financière était quelque peu délabrée : une dette assez considérable pesait encore sur l'église, et il fallait des ressources pour les écoles et les autres œuvres que le zèle de l'Archevêque le poussait à fonder. Il ouvrit une quête à cet effet, et se mit en tournée lui-même pour recueillir les fonds nécessaires (1).

Le souci qu'il avait de la solennité extérieure du culte, et son goût musical exquis lui faisaient désirer la réorganisation

---

(1) *Catholic Sentinel*, 15 septembre 1881.

du chœur de sa cathédrale. Il fonda une société ayant pour but l'étude et l'exécution du chant liturgique. Les débuts ne répondirent pas à l'attente, mais la persévérance du prélat triompha de toutes les difficultés, et il parvint, avec le concours de quelques hommes dévoués, à organiser un chœur capable d'exécuter les chants religieux selon l'esprit chrétien (1).

Le diocèse était à ce moment en voie de prospérité. Un accroissement constant et rapide de la population catholique se produisait à travers tout le pays, surtout dans la ville de Portland. Le clergé, de son côté, recevait de nombreuses recrues : les Bénédictins, qui s'étaient établis à Gervais et à Mount-Angel, étaient d'excellents auxiliaires. De nouvelles églises furent bâties pour répondre aux besoins croissants de la population (2).

D'autre part, l'hôpital S. Vincent, l'institut S[te] Marie et le collège S. Michel gagnaient chaque jour en prospérité. Ces établissements étaient soutenus non seulement par les catholiques, mais encore par les protestants. Les institutions S[te] Marie et S. Michel, l'une pour filles, l'autre pour garçons, situées dans les principaux quartiers de la ville, étaient de puissants moyens d'action. Elles comptaient ensemble environ 300 élèves.

Au mois de mars 1882, l'Archevêque fit un voyage en Californie, dans le but d'étudier les établissements d'éducation de cette province, et d'y chercher du secours pour les écoles de son diocèse. Il visita le collège de Santa Clara, où l'on apprécia l'étendue de ses connaissances ; et en l'entendant, dans son discours aux élèves, parler tour

---

(1) *Catholic Sentinel*, 1 juin 1882.
(2) *Catholic Sentinel*, 10 novembre 1881 et 26 juillet 1883.

à tour avec la même aisance des matières scientifiques les plus diverses, aussi bien que de beaux arts, les auditeurs furent pris de la plus vive admiration. L'un d'entre eux exprimait son sentiment en cette phrase naïve, mais qui dit bien l'impression que faisait le savant prélat : « Cet archevêque possède bien d'autres connaissances que celles qu'exige son ministère. » ( )

Quelques semaines plus tard, Mgr Seghers faisait sa visite pastorale à Gervais. Le Père Adelhelm, de l'Ordre de Saint Benoît, rend compte de cette visite. C'est surtout la piété de l'Archevêque qui a frappé le religieux ; et à propos de la bénédiction d'un Chemin de la Croix, il nous révèle un détail de la vie intime du saint prélat : « De nouveau, dit le père Adelhelm, le haut dignitaire de l'Eglise prit la parole, faisant pénétrer dans les cœurs cette dévotion pour le Chemin de la Croix, qu'il possède lui-même. Chaque jour, en effet, non seulement en carême, mais l'année durant, on le voit faire le Chemin de la Croix dans sa cathédrale de Ste Marie à Portland. De très bonne heure, alors que presque tout le monde repose encore, il suit pas à pas le Sauveur dans la montée du Calvaire, en préparation au divin Sacrifice qui est le renouvellement du Sacrifice sanglant de la Croix (2) ».

Nouveau voyage en Idaho.

En juillet 1882, Mgr Seghers entreprit une nouvelle tournée pastorale dans les parties les moins civilisées de son diocèse. Il débuta par une marche à cheval à travers les montagnes, sur une distance de deux cents milles ; il était accompagné d'un prêtre et de six Indiens. Dans l'Idaho,

---

(1) *Catholic Sentinel*, correspondance de Santa Clara, 21 mars 1882.
(2) *Catholic Sentinel*, correspondance du P. Adelhelm, 8 mai 1882,

il arriva près de l'endroit où, en 1840, notre illustre compatriote, le P. Desmet, avait, pour la première fois, rencontré un campement de Têtes-Plates.

Chez les Têtes Plates.

A la fête de S. Ignace, il se trouvait chez ces Indiens, à la Réserve de Missoula (1). L'Archevêque fut reçu avec le plus vif enthousiasme, et les coups de fusil traditionnels retentissaient de toutes parts. L'écho de la dernière décharge ne s'était pas éteint, que tous les Indiens se jetaient à bas de leurs montures pour recevoir à genoux la bénédiction du prélat Celui-ci traversa leurs rangs ; puis tous remontèrent à cheval et se mirent à la tête et à l'arrière du cortège pour former une garde d'honneur à l'Archevêque.

Cette réception fut surtout frappante par le concours extraordinaire d'Indiens de toute tribu. La plupart des camps voisins avaient envoyé leurs représentants : on y voyait, outre les Têtes Plates, les Pieds Noirs, les Cœurs d'Alène, les Kootenais, les Pend'd'Oreille, les Nez Percés et les Indiens de Spokane. Ils se trouvaient rassemblés au nombre de plus de quinze cents, sur la vaste esplanade qui entoure l'église.

Alle, le chef des Têtes Plates, pria le Père Cataldo, d'informer l'Archevêque que lui, le chef, allait parler à son peuple, et qu'il priait le prélat d'écouter son discours. L'Archevêque donna son assentiment, et le chef partit en une harangue passionnée, mais digne et grave. Un des assistants, à qui nous empruntons la relation de cette visite, dit l'impression profonde que fit sur lui le puissant magnétisme de la voix, du regard et du geste de l'orateur.

---

(1) *Catholic Sentinel*, correspondance de Helena, 19 août 1882.

Bien qu'il ne comprît pas la langue Kalispel, que parlait Alle, il se trouvait fasciné : « J'oubliais cette couverture, couvrant à la manière Indienne les épaules du chef, ou plutôt, elle prenait pour moi l'allure d'une toge romaine, rassemblée qu'elle était en la main gauche de l'orateur, et ramenée devant la poitrine. Chaque mouvement, chaque attitude, chaque expression de visage étaient, chez cet homme remarquable, empreints d'une rude dignité et d'une grâce saisissante; et l'on devait se dire, à le voir, qu'il était digne de commander. »

Le Père Cataldo, qui parle couramment toutes les langues de ces peuples, traduisit le discours en anglais. La harangue, après un long éloge de l'Archevêque, faisait un réquisitoire contre les vices les plus répandus parmi les Indiens : l'ivrognerie, les agressions et les autres désordres, auxquelles s'adonnent si facilement ces natures passionnées et violentes. Michel, le chef des Pendd'Oreille, et Ignace, le chef des Kootenais, parlèrent à leur tour, et furent écoutés avec la plus profonde attention.

Avant la Messe pontificale, que l'Archevêque chanta dans la jolie église de S. Ignace, le chef des Têtes Plates récita le Rosaire, auquel tout le peuple répondait; puis un chœur de jeunes filles indigènes exécuta les chants de la liturgie sacrée. L'Ave Maria fut chanté par une jeune Indienne; et, dit le correspondant que nous citions tantôt, « bien que j'aie entendu ce même chant interprété par des sopranos en renom, entr'autres par une reine de l'opéra, dans une ville de l'Est, nulle part je n'ai trouvé la même pureté et la même douceur; la voix de cette pauvre enfant des forêts était supérieure à tout ce que

j'ai entendu. Ce qui la distinguait n'était ni la puissance, ni la large portée, mais tout à la fois une exquise douceur naturelle, et une expression qui faisait pénétrer dans l'âme de l'auditeur les sentiments de piété et de dévotion. »

Plus de quatre cents Indiens reçurent l'Eucharistie des mains de l'Archevêque.

On ne saurait dépeindre le pittoresque contraste qu'offraient en ce moment, d'une part les pompes de la liturgie, d'autre part cette foule d'Indiens assemblés. L'Archevêque, en ses riches ornements pontificaux, entouré de ses prêtres, l'autel orné avec profusion, éclairé d'un resplendissant luminaire; dans le vaisseau de l'église, des centaines d'Indiens, drapés dans leurs couvertures bleues, rouges ou bariolées, avec leurs longs cheveux noirs flottant sur leurs épaules, avec leurs têtes ornées de plumes, d'écailles et de mille brimborions : tout cela formait le spectacle le plus étrange que l'imagination puisse se représenter. Un esprit satirique se serait peut-être fait la remarque, que ces étranges ornements que portent les Indiens, ne sont que la forme la plus simple des modes de notre société civilisée, dans laquelle, autant que chez ces sauvages, les plumes et les écailles et les brimborions tiennent une place importante.

Etrange aussi, le spectacle des mères indiennes, qui, à la gauche de l'autel, viennent s'agenouiller au banc de communion, portant un enfant sur le dos, dans une sorte d'étui; et ce qui ajoute à la singularité de cette scène, c'est que l'enfant se trouve dans son étui dos à dos avec sa mère, de sorte que, tandis que celle-ci s'agenouille pieusement à la Table sainte, on voit les petits

yeux brillants de l'enfant errer sur la foule, d'un air si singulier, qu'il ferait rire, n'était la sainteté du lieu et l'atmosphère de recueillement qui plane sur l'assemblée.

Au soir de cette belle journée, une femme indienne, à la figure intelligente, proprement vêtue, entrait modestement à la maison du missionnaire et demandait à parler à celui-ci. Ses yeux rougis, encore humides, disaient qu'elle venait de pleurer abondamment. Ses larmes étaient des larmes de bonheur. Son histoire se résume en deux mots. Sa fille était une des meilleures élèves de l'école des Sœurs. Elle-même avait vécu pendant de longues années en fervente chrétienne; mais ce jour avait mis le comble à la joie de son âme : son mari, touché de la grâce, au cours de l'allocution de l'Archevêque, s'était converti, et leur union allait recevoir la consécration surnaturelle du sacrement de mariage. Depuis si longtemps elle demandait au ciel cette faveur, et enfin ses vœux étaient exaucés!

A travers l'Idaho.

Le jour de l'Assomption l'Archevêque fut à Ste Marie, mission fondée par le P. Desmet; il y retrouva deux des compagnons du célèbre missionnaire, dont un Flamand, le frère Claessens.

Poursuivant sa tournée pastorale, il franchit encore les Montagnes Rocheuses, atteignant 11,500 pieds d'altitude. Tantôt chez les Blancs, tantôt chez les Indiens, il voyage, maintenant à cheval, puis à pied, puis en voiture, puis en chemin de fer. Souvent il loge à la belle étoile, par une chaleur torride ou par un froid glacial. Il voyage la nuit autant que le jour. Confessant et confirmant, prêchant, instruisant, il traverse le pays en tous sens. Il régularise des mariages, souvent des situations matrimoniales fort

embrouillées ; il confère les ordres mineurs et le sous-diaconat à deux clercs ; il bénit des églises, des chapelles, des couvents.

Son itinéraire l'avait conduit dans cette partie d'Idaho que l'on nomme *Lavabeds* (lits de lave), une mer dont les vagues sont des torrents de lave figée. Rien de sinistre comme ce pays sans arbres, sans verdure, sans eau. Une rivière le traverse ; mais elle disparaît bientôt sous terre, pour déverser, selon toute probabilité, ses eaux dans la rivière des Serpents, après avoir fait un long trajet souterrain. On l'appelle *Lost river*, « la rivière perdue ». Il faut se munir d'eau pour traverser les lavabeds, car malheur à celui qui s'engagerait dans ce désert sans avoir le moyen de rafraîchir ses lèvres (1).

L'Archevêque eut l'occasion de visiter trois postes militaires ; l'un de ceux-ci n'avait jamais vu un prêtre. Il assista aussi un condamné à mort, et lui donna la Communion dans la prison.

Chez les Umatillas.

Enfin il passe deux semaines chez les Indiens d'Umatilla.

Les Pères Cataldo et Morrillo se trouvaient à la Réserve depuis quelques jours ; ils commencèrent à prêcher une mission aux Indiens. Mgr Seghers, toutefois, prit sur lui une bonne part des travaux apostoliques ; chaque jour il faisait une ou deux instructions ; on voyait ceux-ci écouter avec avidité les enseignements qui leur étaient adressés. Le dimanche, l'Archevêque célébra la messe pontificale dans les locaux de la nouvelle école. La vaste salle était littéralement bondée d'Indiens, catholiques et païens, tous vivement impressionnés par la majesté du service reli-

---

(1) Lettre de Mgr Seghers ; *Godsdienstige Week van Vlaanderen*, 1883-84.

gieux. Le soir, un cortège parcourut les environs de la mission, à la lueur des feux allumés de toutes parts et des torches que portaient les Indiens. C'était un spectacle impressionnant, que celui de ces sauvages parcourant les bois fantastiquement éclairés, puis s'arrêtant de distance en distance pour se grouper autour des missionnaires, qui leur adressaient quelques paroles d'instruction et d'encouragement. Les fruits de cette mission furent abondants. Chaque matin, on voyait de nombreux Indiens s'approcher de la Sainte Table. Vingt nouveaux convertis reçurent le baptême ; dix-huit sauvages furent confirmés et huit unions furent bénites par l'Archevêque (1).

Mgr Seghers rentra enfin à Portland, le 6 décembre.

Puis il visita Grand Rond (2), S. Paul (3), Gervais (4), puis encore, accompagné de Mgr Brondel, les missions de Pendleton, Lewiston, Lapwaï (5) et Umatilla (6).

Ainsi, avec une activité que rien ne lasse, il se prodigue pour les âmes qui lui sont confiées. « Notre Evêque, dit le *Catholic Sentinel* (7), est incontestablement un infatigable missionnaire. A peine a-t-il terminé les nombreuses affaires qui appelaient son attention après son long voyage en Montana et Idaho, — ces affaires ne l'empêchaient pas de prêcher deux ou trois fois par semaine, durant le Carême, — nous le voyons repartir pour donner ses soins au bien spirituel et temporel d'autres missions. »

---

(1) *Catholic Sentinel*, correspondance de Pendleton, 5 décembre 1882.
(2) *Catholic Sentinel*, 12 avril 1883.
(3) *Catholic Sentinel*, 12 avril 1883.
(4) *Catholic Sentinel*, 11 avril 1883.
(5) *Catholic Sentinel*, correspondance de Lewiston, 28 mai 1883.
(6) Lettre de Mgr Seghers à Mgr Brondel, 25 juin 1883.
(7) 29 mars 1883.

Mort de Mgr Blanchet.

Le 18 juin de la même année 1883, Mgr Blanchet rendait son âme à Dieu. Son successeur revenait de sa mission chez les Lapwaï et chez les Indiens d'Umatilla. Il arriva vingt quatre heures après le décès, et sans prendre le temps de se restaurer, il accompagna le corps que l'on transportait de l'hôpital à l'église (1). Les funérailles solennelles eurent lieu le 21.

Mgr Seghers fit l'oraison funèbre du grand missionnaire. Combien éloquent fut ce panégyrique d'un apôtre par un autre apôtre, profondément pénétré de cet esprit qui avait animé toute la vie du défunt. Comme elles étaient saisissantes dans la bouche d'un tel orateur, ces paroles d'admiration pour le pionnier de la foi dans l'Orégon :

« Le nom de Blanchet sera prononcé, un jour, à côté de ceux de Las Casas, le premier missionnaire de l'Amérique centrale, de Marquette et Brébœuf, les apôtres du Canada ! Il est l'apôtre de l'Orégon ; il a été pour ce pays ce que S. Boniface a été pour l'Allemagne, S. Augustin pour l'Angleterre, S. Patrice pour l'Irlande ! Nos enfants nous envieront le bonheur de l'avoir contemplé, d'avoir conversé avec lui, d'avoir écouté ses enseignements (2) ».

Cinq années plus tard on ajouterait : « il a été pour l'Orégon ce que Seghers a été pour l'Alaska » (3).

Et le missionnaire faisait cette prière au saint Evêque dont il disait les louanges : « Lorsque les épines de l'épiscopat transperceront mon front, lorsque les douloureux soucis du

---

(1) Lettre de Mgr Seghers à Mgr Brondel. 25 juin 1883.

(2) Oraison funèbre de Mgr Blanchet ; *Catholic Sentinel*, 28 juin 1883.

(3) P. Van Rensselaer S. J., dans son article *The Apostle of Alaska ; Catholic American Quarterly Review*, Janvier 1888.

ministère évangélique arracheront des larmes à mes yeux, lorsque les déceptions ébranleront ma force, ne permettez pas que je tombe dans le découragement, mais obtenez-moi la participation à votre constance, et la persévérance jusqu'au bout ! »

CHAPITRE IV.

Voyage à Rome. — Mgr Seghers nommé de nouveau Evêque de Vancouver. — Concile de Baltimore. — Travaux dans l'Est des Etats Unis. — Adieux à son peuple d'Orégon.

L'idée avait surgi et s'était développée parmi l'Episcopat américain, de se réunir en Concile. Les deux premiers Conciles de Baltimore avaient produit des fruits trop beaux pour que l'on ne désirât point compléter l'œuvre par une troisième réunion. Le projet fut soumis au Chef suprême de la chrétienté, et recueillit sa plus complète approbation.

Dans son désir de voir cette œuvre importante entourée de toutes les garanties de succès, le Pape, après de longues hésitations, justifiées par la gravité de la mesure, convoqua à Rome tous les archevêques américains, afin que les travaux préparatoires du Concile fussent faits sous les yeux du Vicaire du Christ.

Répondant avec empressement à l'appel du Pape, les archevêques s'embarquèrent pour l'Europe. Mgr Seghers quitta son diocèse en septembre 1883, et arriva à Anvers le 24 octobre suivant. Il fut reçu, le lendemain, avec un enthousiasme débordant, à Meulestede (1), où habitaient plusieurs membres de sa famille, et où il avait passé une partie de son enfance.

---

(1) Faubourg de Gand.

Mais il avait hâte d'être à Rome; il partit aussitôt pour la ville éternelle, où il arriva le 31 octobre, veille de la Toussaint.

La plupart des archevêques arrivèrent vers la même époque, et, sans retard, on se mit au travail. A Rome.

La première réunion officielle eut lieu le 14 novembre, sous la présidence de S. E. le Cardinal Simeoni, Préfet de la Propagande. On y voyait Mgr Gibbons, archevêque de Baltimore; Corrigan, archevêque de Petra, coadjuteur de New-York; Feehan, archevêque de Chicago; Williams, archevêque de Boston; Heiss, archevêque de Milwaukee; Seghers, archevêque d'Oregon City; Chatard, évêque de Vincennes; Ryan, évêque de Tricomia; O'Hara, évêque de Scranton; Fitz Gerald, évêque de Little Rock. Un admirable esprit de zèle apostolique animait ces prélats. Tantôt réunis autour du Pape ou de son délégué, tantôt en assemblées privées, ils discutaient les principes qui devaient animer leur administration, et la mise en œuvre de ces principes dans les situations de fait des Etats américains. De grandes questions étaient portées à l'ordre du jour de la Conférence : la liberté d'enseignement, le développement des séminaires, l'éducation morale et intellectuelle du clergé. Un clergé savant, éclairé et vertueux était, dans l'esprit de Léon XIII et des archevêques, le grand instrument destiné à opérer la conquête du monde et le salut des âmes. Aussi cette question de haute importance fut-elle mûrement étudiée.

La situation de l'Eglise aux Etats-Unis offrait également un vaste champ d'études.

Le libéralisme protestant et les sectes se donnent la main pour étouffer l'Église catholique aux Etats-Unis, tout

en criant à la liberté ; mais la vitalité divine de l'Eglise n'en a pas moins pris un admirable essor. Lors de la proclamation de l'indépendance des Etats-Unis, il y avait en ce pays 25,000 catholiques avec 25 prêtres. Il y en avait en 1883, 8,000,000, répartis en 12 provinces ecclésiastiques avec 60 évêchés et 7000 prêtres.

Les moyens de développer l'action catholique dans toutes les sphères, tel devait être l'objet des études du Concile de Baltimore, tel était l'objet de la Conférence des archevêques à Rome.

Les vues larges et sûres de Mgr Seghers furent grandement appréciées.

Projet de retour à Vancouver.

Quelques jours après la première réunion des archevêques, Mgr Seghers eut une entrevue avec le Cardinal Simeoni. Le vicariat apostolique de Montana venait d'être érigé en évêché, et le premier titulaire désigné pour ce nouveau poste était Mgr Brondel, le successeur de Mgr Seghers à Vancouver. Ce siège allait donc devenir vacant (1). Il n'était pas aisé de trouver un évêque pour ce diocèse. M. Jonckau, l'intime ami de Mgr Seghers, avait refusé la mître qui lui était offerte, sa santé ne lui permettant pas les durs labeurs d'un tel épiscopat. Le Cardinal Simeoni consulta l'Archevêque :

Chez le Cardinal Simeoni.

— « Monseigneur, que ferons-nous de l'Alaska? Cet immense territoire est absolument abandonné ; ni les Jésuites ni les Oblats ne peuvent s'en charger. »

— « La chose est bien simple, Eminence, répondit

(1) Mgr Brondel restait provisoirement évêque de Vancouver, et M. Jonckau devait gouverner ce diocèse comme coadjuteur de l'Ordinaire.

Ex ædibus Collegii Belgici, via dicta del Quirinale die 19 Novembris 1883.

Em.^mo ac Rev.^mo P. D.^o
D. Joanni Card. Simeoni
S. Cong. de Prop. Fide Præfecto.

Eminentissime ac Reverendissime Domine,

Non ignorat Eminentia Sua me ab anno 1863 in missionibus Diœcesis Vancouveriensis et Territorii Alaskæ, sive Americæ Muscoviticæ, laborasse usque ad annum 1879; quo tempore me promotum esse ad Coadjutoriam Archiepiscopi Oregonopolitani cum jure successionis pariter notum est Eminentiæ Suæ. Porro huic translationi assensum non dedissem nisi per adimpletionem voluntatis Summi Pontificis adimpleri putassem voluntatem divinam.

Sed translato nuper Rev.^mo Episcopo J. B. Brondel a Diœcesi Vancouveriensi ad administrationem Vicariatus Apostolici Montanensis, atque ægrotante Rev. admodum D.^o J. J. Jonckau, qui renuntiatus erat Coadjutor ejusdem Episcopi Vancouveriensis, ipsa Vancouveriensis ecclesia manet in statu viduitatis cum magno religionis detrimento præcipue quoad missiones supradicti Territorii Alaskæ, jam ab omnibus derelicti.

Equidem considerans ex una parte non ita facile fore idoneum reperire Pastorem pro Diœcesi Vancouveriensi qui et Territorii Alaskæ curam gerat, atque ex altera parte confidens nominationem alterius Archiepiscopi Oregonopolitani vix aliquas involvere difficultates, tanquam gratiam et favorem Eminentiam Suam rogo, impulsus amore quo semper supradictam ecclesiam Vancouveriensem prosecutus sum, ut Sancta Sedes Apostolica liberum me faciat ut,

(Reproduction réduite d'un tiers.)

relicta sede metropolitana Oregonopolitana, redire valeam ad Episcopatum Vancouveriensem.
Neque est res hujusmodi insolita in Ecclesia. Nam S. Livinus qui dicitur fuisse Episcopus Dubliniensis, in Hibernia, abscedens a sua sede episcopali legitur appulisse ad oras belgicas conversioni laboraturus gentis barbaricæ circa Gandavum, civitatem meam natalem, cujus idem Sanctus colitur Patronus. Atque S. Bonifacius, relicto Archiepiscopatu Moguntino, et subrogato sibi Lullo, fertur transiisse ad Frisones.
Quod si Eminentia Tua postulationem meam acceptandam atque Summo Pontifici offerendam censere dignetur, absoluto scilicet Rev.^mo Episcopo Brondel a sede, cui ligatus est, Vancouveriensi, humiliter atque instanter precor ut quamprimum negotium hoc absolvatur eo fine ut, dum in Europa maneo, presbyteros, nummos, paramenta, aliasque res mihi comparem quæ ad missiones in Alaska fundandas erunt necessariæ.

Eminentiæ Tuæ
humilis in Christo Servus
+ Car.-Jo. Seghers
Arch. Oregonop.

l'Archevêque. Qu'on me renvoie à Victoria. Je prendrai soin de l'Alaska, et je continuerai les travaux que j'y ai entrepris en 1878. Si on me dit : *Quem mittemus, et quis ibit nobis,* qui envoyer? qui ira? je répondrai : *Ecce ego, mitte me*, me voici, envoyez moi! »

— « Et vous abandonneriez votre archidiocèse que vous administrez si bien! »

— « Certainement, si je suis assuré que le Pape approuve et bénit ma résolution. »

Le Cardinal engagea l'Archevêque à en parler au Pape. Mais Mgr Seghers exprima le désir que le Cardinal lui-même se chargeât de demander le sentiment du S. Père.

Le Cardinal le promit volontiers, et le soir même, l'Archevêque lui adressait la lettre suivante, en confirmation de son offre :

Collège Belge, rue du Quirinal,
19 novembre 1883.

A son Eminence le Card. Simeoni,
Préfet de la S. Congrégation de la Propagande.

Votre Eminence sait que j'ai travaillé dans les missions du diocèse de Vancouver et du territoire d'Alaska, ou Amérique Russe, depuis 1863 jusqu'en 1879. En cette année j'ai été promu, Votre Eminence le sait encore, comme coadjuteur de l'archevèque d'Orégon City, avec droit de succession. Je n'aurais pas donné mon consentement à cette translation, si je n'avais pensé accomplir la volonté de Dieu en faisant la volonté du Souverain Pontife. Or, vu la translation de Mgr Brondel du diocèse de Vancouver à l'administration du Vicariat apostolique de Montana, et la maladie de R. M. Jonckau, qui a été nommé coadjuteur de l'évêque de Vancouver, l'église de Vancouver est restée veuve, au grand détriment de la religion, surtout au point de vue du territoire

d'Alaska, maintenant délaissé de tous. Considérant, en conséquence, d'une part, qu'il ne sera pas aisé de trouver un évêque apte pour le diocèse de Vancouver, qui prenne ainsi soin de l'Alaska; confiant, d'autre part, que la nomination d'un autre archevêque d'Orégon City ne présentera en somme guère de difficultés; mû en outre par l'amour que j'ai toujours gardé pour le poste de Vancouver, je demande à Votre Eminence, comme une grâce et une faveur, que le S. Siège veuille me laisser la liberté de résigner l'Église métropolitaine d'Orégon City et de retourner à l'Évêché de Vancouver.

Ce n'est pas là une chose inusitée dans l'Église. S. Liévin, qu'on dit avoir été archevêque de Dublin, en Irlande, quittant son siège épiscopal, est venu sur les côtes de Belgique pour travailler à la conversion d'une tribu barbare près de Gand, ma ville natale, qui honore ce Saint comme son patron. S. Boniface également, quittant l'archevêché de Mayence, et y établissant en sa place Lullius, a passé chez les Frisons. Si votre Eminence juge ma requête acceptable et digne d'être présentée au Souverain Pontife, notamment : que Mgr Brondel soit déchargé du diocèse de Vancouver, en ce cas je demande humblement et instamment que l'affaire soit décidée au plus tôt, afin que, tandis que je suis en Europe, je puisse me pourvoir de prêtres, de ressources, de vêtements et de toutes les choses nécessaires aux missions d'Alaska. »

De Votre Eminence
l'humble Serviteur en Jésus-Christ,
Charles Jean Seghers,
Archevêque d'Orégon City.

Peu de jours plus tard, l'archevêque d'Orégon était appelé en audience par le S. Père.

Chez le Pape.

— Combien de temps avez vous été évêque de Vancouver? lui demanda le Pape.

— Six ans, S. Père; mais j'ai été pendant seize

ans dans ces missions. Votre Sainteté saura que je me suis offert à retourner dans mon ancien diocèse.

— Le Cardinal Simeoni m'en a dit un mot. Avez-vous eu des difficultés avec votre clergé en Orégon?

— Aucune.

— Et quel candidat proposez-vous pour prendre votre place?

L'Archevêque répondit que les évêques de la Province pourraient proposer un candidat ; qu'il n'avait pas considéré cette question comme devant être résolue par lui.

— Vous aimiez donc beaucoup votre ancien diocèse? reprit le Souverain Pontife, d'un ton de grande bienveillance.

Mgr Seghers répondit qu'il l'aimait beaucoup; mais que ce qui l'avait surtout poussé à agir comme il l'avait fait, était la considération suivante : l'Orégon étant un état prospère, le choix d'un archevêque ne serait pas difficile; tandis que la nomination d'un évêque au siège de Vancouver ne pouvait être que bien ardue, M. Jonckau, le seul homme que les évêques eussent recommandé, ayant refusé.

— Est-il digne?

— Oui, Saint Père.

— Alors, il doit accepter!

— Saint Père, il est bien malade, et incapable de supporter les charges de l'épiscopat. C'est pourquoi je me suis offert moi-même à être envoyé à Vancouver. Je suis parfaitement disposé à rester où je suis, et à être Métropolitain d'Orégon, et si je pouvais penser que le Pape n'approuve pas mon dessein, je ne songerais pas à changer

de diocèse. Lorsque j'ai quitté Vancouver pour devenir archevêque d'Orégon, je l'ai fait avec le plus grand regret, mais volontiers cependant, parce que, étant nommé par le S. Siège, j'ai cru faire la volonté de Dieu en faisant celle du Pape. Maintenant je demande à savoir quelle est la volonté du Pape, et seulement si je vois mon dessein approuvé et béni par lui, je croirai faire la volonté de Dieu.

Léon XIII était profondément ému devant une pareille abnégation et un esprit chrétien et apostolique aussi admirable. Plusieurs fois l'Archevêque vit le Pape, les yeux humides, serrer les lèvres pour maîtriser son émotion. Alors, avec cette majesté simple et impressionnante qui est propre à Léon XIII, le Pape dit ces seuls mots : « Je l'approuve ! »

« Impossible, s'écrie l'Archevêque, de vous décrire les sentiments qui remplirent mon cœur en ce moment solennel ! Mon sacrifice était accepté ! Mon dessein avait reçu la plus haute sanction qu'il pût recevoir, et la bénédiction du Pape est la preuve la plus forte que mon plan répond à la volonté de Dieu. Préparez moi donc un petit coin dans l'île Vancouver, que j'ai choisie en 1863 pour ma part et la portion de mon héritage, où j'ai commencé ma carrière apostolique, et où, s'il plaît à Dieu, je la terminerai ! Je resterai archevêque d'Orégon jusqu'à ce que j'aie mis ordre aux affaires temporelles et spirituelles de mon diocèse ; puis je quitterai Portland pour reprendre possession de mon ancien siège de Victoria. » (1)

---

(1) Lettre de Mgr Seghers à M. Jonckau, 1r janvier 1884. — La narration de l'entrevue avec le Souverain Pontife, ainsi que de la conversation avec le Cardinal Simeoni est tirée principalement de cette lettre.

L'arrangement proposé par Mgr Seghers était accepté en principe, mais il fallait lui donner une réalisation concrète, qui comportait de multiples arrangements. Aussi le prélat fut-il retenu à Rome plus longtemps qu'il ne l'avait pensé. Il employa cette attente à récréer son âme par la visite des sanctuaires d'Italie ; il a consigné ses impressions de pèlerinage dans d'admirables lettres adressées au *Catholic Sentinel* de Portland.

Enfin, au mois de février 1884, il put songer au retour. Il s'arrêta en Belgique pendant quelques semaines, qu'il consacra à intéresser ses compatriotes à la grande œuvre qu'il allait entreprendre. Il donnait conférences sur conférences, parlant de ses chers Indiens avec une ardeur qui était l'expression du zèle qui le dévorait. En Belgique.

On lui a reproché, à cette occasion, de n'avoir pas su sauvegarder assez la dignité du caractère épiscopal : il s'était montré, dans quelques-unes de ses conférences, revêtu du costume étrange qu'il portait dans les régions polaires, et des journaux s'étaient permis d'inqualifiables attaques. Eh bien, oui ! il s'était trompé : lui qui ne voyait en toutes choses que les côtés grands, il avait cru que les autres étaient capables de la même élévation d'idées, et il s'était trompé. Des esprits mesquins regardaient par les côtés vulgaires ces mêmes choses qu'il regardait de haut, et ils s'étaient scandalisés de voir un évêque se montrer en public sous ce qu'ils appelaient « d'indignes travestissements ». Un ami lui fit observer l'impression fâcheuse qu'il produisait, et la lettre suivante montre ce que nous disions : que l'apôtre de l'Alaska ne s'était pas douté combien mesquin est l'esprit de certains hommes.

« Quant à la mise du costume de pelleterie, veuillez faire

observer à M..... que le costume que j'ai endossé n'est pas un travestissement, ni le costume d'un Indien. C'est mon propre costume, celui que je portais communément en Alaska, et sans lequel j'aurais péri de froid. Si l'on trouve inconvenant en Belgique de voir ce qu'un évêque doit faire dans l'Amérique russe pour gagner des âmes, je m'abstiendrai évidemment d'exhiber mon costume... » (1)

Il quitta l'Europe le 25 septembre 1884, et s'embarqua pour le Nouveau Monde; il arrivait à Baltimore pour l'ouverture du Concile.

Le Concile de Baltimore.

Celle-ci eut lieu le 9 novembre 1884; elle se fit avec une magnificence que Rome seule peut surpasser. Dès le matin, la foule s'était portée aux alentours de la cathédrale; les protestants n'étaient pas moins désireux que les catholiques de voir passer la procession des prélats. A neuf heures et demie, les Pères du Concile revêtirent leurs ornements à la résidence de l'Archevêque, et, après le chant du *Veni Creator*, le cortège se dirigea vers la cathédrale Jamais cérémonie aussi pompeuse n'avait frappé les yeux des Américains; on eût cru une vision des célèbres conciles de Nicée, d'Antioche, de Constantinople.

De la résidence archiépiscopale à la cathédrale, les rues étaient bordées d'une foule silencieuse et ravie; plus de 25,000 personnes se pressaient, s'entassaient, pour jouir de ce spectacle.

En tête de la procession, après la croix, marchaient les élèves du grand séminaire, le clergé régulier et séculier, les chantres; puis les théologiens du Concile, en cha-

---

(1) Lettre à M. V., 10 mars 1884.

suble ; les supérieurs des Ordres religieux, en chape ; les recteurs des grands séminaires, les prélats, les abbés mitrés ; enfin soixante évêques et treize archevêques, en chape avec la mitre précieuse et la crosse ; Mgr Gibbons fermait la marche, entouré de son secrétaire et de son chancelier.

Le cortège s'avançait lentement, gravement, et chacun admirait la dignité de ces pontifes, les uns courbés sous le poids des ans et des fatigues apostoliques ; les autres plus jeunes, et promettant de belles moissons pour l'Eglise ; ils étaient accourus de tous les points des territoires américains : des Montagnes Rocheuses, du Nouveau Mexique, de la Californie ; tous n'avaient qu'un seul cœur, une seule âme dans l'unité catholique.

Le panorama qui s'offrait à la vue dans la cathédrale, n'était pas moins admirable. Dans le chœur, les sièges des prélats et le trône du délégué apostolique ; dans la nef, le clergé de second ordre. La richesse et la variété des ornements, la beauté des cérémonies, le chant merveilleusement exécuté, tout transportait l'âme et émouvait le cœur.

Après l'évangile, Mgr Ryan, archevêque de Philadelphie, prononça le discours d'ouverture. L'éloquent orateur parla de la mission donnée par Jésus-Christ à ses apôtres ; de la hiérarchie et de l'organisation de l'Eglise ; il montra la perpétuité et l'unité, à travers les siècles, de cette société composée de pasteurs et de fidèles, sous la houlette de Pierre, résistant à toutes les persécutions, et rénovant le monde après chaque cataclysme moral ou politique. Aujourd'hui, la société a besoin d'être régénérée ; elle le sera par la vertu surnaturelle de l'Eglise.

Après ce discours, les assistants se mirent à genoux.

On chanta de nouveau le *Veni Creator* et les Litanies des Saints, et le Concile fut solennellement ouvert; tous les évêques firent profession de foi, et Mgr Gibbons donna la bénédiction papale.

Puis les bureaux furent organisés, et les noms des officiers, des chanceliers, des secrétaires, des protonotaire et notaire furent publiés.

Le lendemain, 10 novembre, les travaux du Concile commençaient, dans les salles du grand séminaire de Saint-Sulpice.

Nous n'entrerons point dans le détail des différentes matières traitées. On parla principalement de l'éducation de la jeunesse, de la formation du clergé, de la discipline ecclésiastique, des mariages mixtes, de toutes les questions qui intéressent l'action de l'Eglise catholique aux Etats-Unis.

Chaque soir, à la cathédrale, un évêque prononçait un discours devant une nombreuse assistance. Mgr Seghers y fit une allocution sur les missions indiennes. Sa parole fut forte, comme d'habitude, non d'une artificieuse éloquence, mais de cette force qui procède de la pensée et de l'amour. Il méprisait les factices enthousiasmes, mais sa personne entière parlait du désir de travailler, de souffrir, de mourir, s'il le fallait, pour étendre le royaume du Christ parmi les âmes abandonnées. Vive fut la sympathie que ce discours concilia à la grande œuvre des missions indiennes.

Le Concile fut clos le 1er décembre.

Dans les Etats de l'Est.

Mgr Seghers se mit en route à travers les Etats de l'Est, parlant partout de sa chère mission d'Alaska, et recueillant les ressources nécessaires à la vaste entreprise qu'il méditait. Mais son cœur d'apôtre ne trouvait pas dans ce travail pleine satisfaction à son zèle ardent, et il saisissait toutes les occasions

d'exercer l'apostolat parmi la population des villes américaines. Grande était l'efficacité de son ministère ; sa parole convertissait les pécheurs et fortifiait les fidèles. Aussi lui demandait-on de toutes parts de donner des retraites et des missions aux catholiques de l'Est.

« J'ai travaillé ardemment pour le bien de mes missions, écrivait-il le 4 février 1885. Les prêtres de ce pays me secondent de leur mieux ; mais en retour de ce qu'ils me permettent de faire dans leurs paroisses, ils me chargent d'autant d'ouvrage que mes épaules peuvent en porter. Dimanche, 25 janvier, après avoir prêché pendant chacune des quatre messes à l'église S. Etienne, à Boston, j'ai commencé, à l'église du Sacré Cœur, la prédication d'une mission de huit jours. Durant toute la semaine, j'ai prêché chaque jour un sermon le matin, après la messe de 5 heures, que je disais moi-même ; un autre sermon après la messe de 9 heures, et un troisième après les exercices du soir, à 7 h. 30. J'ai pris ma part des confessions ; et dimanche dernier, je suis allé prêcher aux trois messes à l'église du S. Rédempteur, après quoi je suis retourné à l'église du S. Cœur, pour y finir la mission en prêchant le sermon de clôture J'ai fait se lever le peuple, et se tenir debout plus de douze cents personnes, pendant qu'elles renouvelaient leurs vœux de baptême, et renonçaient à haute voix à Satan, à ses pompes et à ses œuvres.

« Deux autres prêtres m'ont beaucoup importuné pour me faire prêcher une mission de ce genre, — celle-ci était la deuxième — dans leurs paroisses respectives, mais mon temps de partir est venu ; j'ai dû leur refuser ce service. A la fin de la première retraite que j'ai prêchée à l'Eglise S. Joseph, pour les hommes et les jeunes gens de la paroisse, ils sont venus à communion au nombre de quinze cents Comme vous voyez, l'ouvrage ne m'a pas manqué, et le Bon Dieu s'est plu à le bénir. Je vous écris ceci afin que vous continuiez à prier pour mes forces et ma santé » (1).

(1) Lettre à Mlle P. D. B., 4 février 1885.

Adieux à Portland.

L'Archevêque rentra à Portland au mois de mars 1885; Mgr William H. Gross avait été nommé, dans l'entretemps, au siège d'Orégon, et le 25 de ce même mois, en la fête de l'Annonciation, Mgr Seghers fit ses adieux à son peuple.

Il leur avait dit, lors de son entrée à Portland, qu'il venait, « le rameau d'olivier d'une main, le glaive de l'autre ». Ce glaive, il avait dû le manier.

Il avait dû lutter parfois, entre autres au sujet des écoles, contre ceux-là même qui devaient être ses plus fermes soutiens, mais qui n'avaient pas toujours compris l'ardeur de son zèle et la hauteur de ses vues.

Brûlant de sauver des âmes, sans pitié pour lui-même, il ne pouvait comprendre que l'ardeur des autres n'égalât pas la sienne. Plein de miséricorde pour les pécheurs, il voulait trouver chez les fidèles, et surtout chez ses prêtres, un généreux et entier esprit de sacrifice.

Et il avait lutté, en faveur des âmes, contre de regrettables inerties; c'est ce qui lui inspira ces nobles paroles :

« Durant mon court épiscopat, j'ai peut-être pu offenser quelqu'un. S'il en est ainsi, — je parle en conscience et en vérité, — je n'en ai eu jamais l'intention. Dieu m'en est témoin, j'ai agi et parlé, non pour faire du tort, mais pour faire le bien. Souvent j'ai parlé avec la plus grande liberté, avec toute la liberté d'un apôtre. Comme le dit S. Paul, *verbum Dei non est alligatum* ... Il est écrit : Mieux vaut une blessure infligée par un ami, que le baiser d'un ennemi. C'est en ami que j'ai frappé et blessé. En tous cas, si quelqu'un d'entre vous a nourri un sentiment de froideur ou d'indifférence à mon égard, — je ne juge ni ne condamne, — du fond du cœur je lui pardonne, et pleinement. D'après l'exemple de

notre divin Maître, dont je professe d'être l'humble disciple, et qui a pardonné à ses ennemis qui le clouaient à la croix, je pardonne, et je prie le Dieu tout-puissant de ne pas les punir ni les châtier, mais de leur pardonner pleinement. Et vous, mes frères aimés, quelque tort que je puisse avoir eu à votre égard, je vous en prie par la miséricorde de Jésus-Christ, pardonnez-moi. Vous me pardonnerez; vous le devez, car je vous le demande par la charité de Jésus-Christ » (1).

---

(1) *Catholic Sentinel*, 2 avril 1885.

QUATRIÈME PARTIE

SECOND ÉPISCOPAT

A VANCOUVER

« Je pars pour l'Alaska. Dieu sait quand je reviendrai ;... si je reviendrai. — Priez pour moi. »

CHAPITRE I.

Visite des missions de Vancouver. — Quatrième voyage en Alaska. — A la côte Ouest de Vancouver.

L'Archevêque-Evêque de Vancouver (1) prit possession de son siège le 2 avril 1885. La plus enthousiaste des réceptions l'attendait ; les liens qui l'attachaient à ces missions étaient trop forts pour avoir été brisés par une séparation de quelques années, et Mgr Seghers, revenant à son ancienne Eglise avec l'auréole d'un sacrifice héroïque, s'attirait plus que jamais de sympathiques admirations.

Ce qui le ramenait à Victoria, était la ferme volonté d'ouvrir définitivement l'Alaska à l'Evangile ; c'était là désormais le grand but de sa vie ; mais ses vues étaient assez larges pour ne pas se borner à ce seul horizon, et sa vigilance s'étendait à toutes les parties de son diocèse, à tous les besoins, même aux nécessités temporelles.

Il s'empressa de commencer la visite de ses missions.

Hélas ! bien des tristesses l'attendaient, surtout à Ste Anne de Cawichan, des tristesses mêlées cependant de joies profondes. « Je me trouve ici, écrivait-il le 5 mai 1885 (2), chez les Indiens

A Cawichan.

(1) Mgr Seghers nommé à l'Evêché de Vancouver conservait à titre personnel le rang d'archevêque.

(2. A M. l'avocat B.

Cawichans, qui sont venus à ma rencontre dans sept grands canots, drapeaux flottants. J'espère que vous prierez tous pour cette mission, car le démon n'y a pas mal travaillé pendant ma longue absence. » Puis, le 21 du même mois (1) : « Je recommande tout spécialement à vos prières et à celles de vos congréganistes, s'il est possible, la mission indienne de Ste Anne, que j'ai trouvée dans un état déplorable. Nous avons cependant grand espoir d'y renouveler la ferveur chrétienne ; car, malgré tout le mal qui s'est propagé parmi eux, les sauvages continuent à montrer de bonnes dispositions. L'un d'eux, un chef, Siholetsa, en me voyant venir, s'est mis à genoux, et sans oser lever les yeux, il a répété plusieurs fois : « Ah ! chef, je suis méchant ! » L'automne prochain, s'il plaît à Dieu, j'irai leur prêcher une mission d'une ou deux semaines. Obtenez-nous la faveur de pouvoir les rassembler, et les impressionner favorablement. »

Il fut encore à Saanich, à Nanaimo ; il allait resserrant partout les rangs des fidèles, ramenant les égarés, réconfortant les faibles : « il arrachait et détruisait, pour édifier et planter. »

Puis il s'occupa des travaux qu'il fallait exécuter à Victoria. La vieille maison de bois que l'Evêque et ses prêtres y occupaient, était bien délabrée. Il entreprit la construction d'une maison convenable pour lui et ses coopérateurs ; pour ceux-ci bien plus que pour lui, car il n'avait demandé et ne souhaitait pour lui-même « qu'un petit coin dans Vancouver » : son habitation à lui, c'était le vaste diocèse qu'il voulait parcourir sans cesse, comme il l'avait fait autrefois.

---

(1) A Mlle P. D B.

Il mit aussitôt la main à l'œuvre ; vers le mois de juillet la bâtisse était presqu'achevée.

Il avait décidé aussi d'ériger une cathédrale plus digne de sa destination que ne l'était la vieille église de bois. Comme il ne pouvait immédiatement donner suite à ce projet, il construisit une église provisoire. C'était un local de quarante pieds sur cent, qui devait servir plus tard de salle de réunion.

Une fois ces travaux mis en bonne voie d'exécution, il partit pour le Sud de l'Alaska. Au mois de septembre il se trouvait à Juneau, d'où il écrivit à un ami la belle lettre dont nous citons une importante partie (1). En Alaska.

Juneau, territoire d'Alaska (Amérique russe),
21 septembre 1885.

« Me voici à presque 900 milles (300 lieues) de Victoria, dans une cabane de bois d'environ douze pieds carrés, sur les bords d'un bras de mer très étroit, flanqué de hautes montagnes d'environ 4,000 pieds d'élévation, et entre les degrés 58° et 59° latitude nord. Connaissant l'intérêt que vous portez à mes missions, je vous envoie une courte description du voyage que j'ai entrepris dans le but d'établir deux missions permanentes dans ce territoire, l'une ici, l'autre à Sitka; et, je suis heureux de le dire, avant la fin de l'automne, si Dieu bénit mes efforts, mon plan sera réalisé...

J'avais, en 1879, fondé dans le Sud-Est du territoire, la mission de Ste Rose de Lima, sur l'île de Wrangel; mais cette mission est à présent abandonnée : l'église est encore debout, mais les clôtures ont souffert quelque peu. J'ai chargé un Canadien de Wrangel d'en avoir soin, sans quoi les clôtures seraient emportées pièce par pièce, pour servir de bois de chauffage.

Ce n'est pas le seul sujet de tristesse que j'aperçois ; depuis ma

---

(1) Lettre à M. l'avocat B.

dernière visite, en 1879, des aventuriers, sous le nom de ministres presbytériens, ont parcouru les côtes d'Alaska jusqu'à la rivière Chilkat, répandant des préjugés et cherchant à prévenir les sauvages contre l'Eglise catholique. Sous prétexte de répandre l'éducation séculière et de fonder des écoles laïques, ils ont réussi à obtenir du Gouvernement américain un subside annuel de vingt-cinq mille dollars, plus de cent vingt-cinq mille francs, et ils en profitent pour établir dans les postes les plus importants des instituteurs et institutrices exclusivement dévoués à la cause presbytérienne, auxquels ils paient des salaires considérables.

Convertissent-ils les sauvages ? Nullement : l'un d'eux m'avoua, il y a quelques jours, que leur influence sur les adultes est nulle; et quant à leurs écoles, le mal qu'on en dit partout et que les journaux ne se gênent pas pour publier, est tel que je rougirais de le mettre par écrit. Ces malheureux correspondent littéralement à la description que Notre Seigneur fait de certains hypocrites, qui parcourent la terre pour faire un seul prosélyte ; eux-mêmes ne vont pas au ciel, et ils empêchent les autres d'y entrer.

En face d'un tel état de choses, me direz-vous, il ne reste qu'à perdre courage. Pas le moins du monde. Depuis mon départ de Victoria, je n'ai pas entendu autre chose que la condamnation unanime de la conduite des presbytériens : on leur prête les motifs les plus sordides, et cela avec preuves à l'appui ; une pétition, signée par tous les Blancs de ce territoire, est en ce moment à Washington, pour demander le rappel de N...., le chef des ministres protestants; un jury rassemblé à Sitka a trouvé ce dernier coupable de cinq chefs d'accusation, tous également déshonorants ; en un mot, la réputation des soi-disant missionnaires est perdue, et tous les Blancs, même les protestants, les juifs et les infidèles me supplient d'envoyer des prêtres dans ce pays, pour détruire ce qu'ils appellent la domination presbytérienne.

Et les Indiens ? Les Indiens de Wrangel et de Sitka m'ont fait savoir qu'ils sont fatigués du joug des ministres ; ils m'assurent que, si un prêtre se présente, la plupart d'entre eux se joindront à lui ; le chef des Takaus m'a invité à me rendre chez lui au printemps; et ce matin, en disant la sainte Messe dans ma cabine, je

vis avec plaisir un Indien de Sitka et une Indienne de Wrangel, dévotement agenouillés.

Vous ne serez donc pas étonné de la résolution que j'ai prise, d'établir, en novembre, deux prêtres résidants, pour fonder des missions permanentes dans les deux postes les plus importants du territoire. Je devrai, il est vrai, faire un vide parmi le clergé de l'île Vancouver; mais j'espère que la divine Providence viendra à mon secours, suscitera quelques vocations parmi la jeunesse studieuse de la Belgique, et les dirigera sur Louvain, où le Séminaire américain est la pépinière des vaillants missionnaires qui évangélisent les côtes de l'Océan Pacifique. J'ai déjà béni plusieurs fois la Providence de m'avoir renvoyé dans mon ancien diocèse : tout semble me dire que je suis arrivé en temps opportun pour y soutenir les intérêts de l'Eglise.

Ce pays offre des particularités remarquables. D'abord le climat y est tempéré, et il fait bien moins froid ici, sur les bords de la mer, qu'à dix degrés de latitude plus bas, dans l'intérieur des Etats-Unis (1). Les montagnes sont très hautes, la plupart sont escarpées et à pic; et il n'y a rien de plus ordinaire que de voir la blanche écume des cascades, sortant des amas de neige dont la cime des montagnes est couronnée, tomber de roc en roc, ou faire un bond prodigieux, pour se joindre aux flots de la mer.

Quand on a voyagé sur ces côtes, l'on sourit de pitié en entendant parler des glaciers de la Suisse; nous en avons passé plus de trente, les uns à une grande distance, d'autres tout proches de notre navire. Il y en a un dont j'essayerai de faire la description, m'étant trouvé à une cinquantaine de pas de distance : à lui seul il est plus considérable que tous les glaciers de la Suisse *réunis*. Ce glacier se trouve, avec plusieurs autres, dans le Détroit aux Glaciers et dans la Baie de Glace. Là où il est battu par les vagues de la mer, il a environ deux cents pieds de haut; il a trois

---

(1) L'Alaska est coupée de l'Est à l'Ouest par une haute chaîne de montagnes. La partie Sud jouit d'un climat tempéré, tandis que la partie Nord, inaccessible aux vents chauds, est couverte de glaces et de neige durant de longs mois.

milles (une lieue) de large, et cent cinquante milles (cinquante lieues) de long. Il a l'apparence d'un fleuve énorme subitement converti en glace. Il me semble que l'eau du Jourdain, arrêtée dans son cours pendant que les Israélites en passaient le lit à pied sec, doit avoir présenté un aspect de ce genre. Pour vous en faire une idée, il faut vous supposer debout dans le lit d'un fleuve quatre fois plus large que l'Escaut à Anvers; il faut supposer, dis-je, que l'eau d'en bas de ce fleuve s'écoule et laisse le lit à sec, et que l'eau d'en haut s'arrête, change de glace et se dresse devant vous comme une muraille de deux cents pieds, inégale, crénelée, munie de contre-forts, surmontée de tourelles et percée de cavernes immenses. La couleur de la glace, blanche en plusieurs endroits, passe par toutes les nuances du bleu, depuis le bleu le plus pâle jusqu'au bleu azur et au bleu indigo le plus foncé. On prétend que cette couleur est uniquement l'effet de la transparence; je crois que c'est une erreur; car j'ai vu l'eau sortant des glaciers, conserver la même teinte bleue, différente en cela de l'eau qui résulte de la fonte des neiges, qui est parfaitement limpide. Contempler ce glacier lorsque le soleil darde ses rayons éblouissants sur cette masse étincelante de cristal, c'est se trouver devant un de ces spectacles féeriques dont on ne rêve qu'après avoir lu les Mille et une Nuits. C'est alors qu'on se trouve muet, parce qu'on n'a pas d'expression pour manifester ce que l'on sent : les termes « magnifique, grandiose, sublime, » ne semblent répondre que très faiblement aux pensées qui surgissent dans l'esprit.

Le sentiment d'admiration que l'on éprouve à l'aspect de cette masse énorme de glace, est augmenté par le bruit formidable dont elle fait trembler les montagnes environnantes. Sous l'action du soleil d'été, des vents du Sud et des vagues de la mer qui en rongent la base, le glacier s'écroule peu à peu et la mer l'envahit chaque jour. Sur les bords de la baie l'on aperçoit distinctement les traces qu'il y a laissées et les monceaux de sable et de cailloux qu'il a poussés en avant dans sa marche vers l'eau salée, et on comprend sans peine qu'il diminue, ou, comme l'on dit, qu'il se retire à vue d'œil. Aussi voit-on sans cesse des morceaux de glace se détacher d'en haut, bondir le long des bords

du glacier, et faire jaillir, en tombant, l'eau de la mer : à la distance où l'on se trouve, on dirait que ce ne sont que de petites pierres ; mais le fracas que ces morceaux font en tombant, et qui ressemble au feu bien nourri d'un peloton d'infanterie, démontre que ce sont des masses considérables. Tout-à-coup, on dirait que le sol tremble ; une masse énorme se détache, s'incline, se meut tout d'une pièce, se couvre d'une poudre fine et blanche comme la neige ; on dirait un édifice immense comme une cathédrale, qui se renverse majestueusement. Tout s'effondre et se précipite dans la mer ; un flot énorme surgit, et cause un roulis au navire, comme s'il se trouvait en plein océan ; les amas de glace dont l'eau est couverte s'entrechoquent, se broient, se brisent ; une détonation formidable retentit, et le roulement de l'écho des montagnes vous fait croire que vous assistez à un feu vif d'artillerie. Bientôt tout rentre dans le silence, et au moment où vous vous y attendez le moins, le même spectacle se représente ; et l'on s'éloigne avec le regret de ne pouvoir passer une journée entière dans l'admiration de ces merveilles de la nature... Mon Dieu, que Vous êtes grand ! C'est la prière qui se présente spontanément sur les lèvres.

Je termine cette lettre, déjà si longue, en mentionnant le nom d'une montagne très élevée que nous avons aperçue à une distance d'une vingtaine de lieues ; c'est le Mont Fairweather (Beau Temps), dont le sommet paraît n'être qu'un amas de glace et atteint la hauteur de 15,000 pieds, soit 5,000 mètres. Il y a dans Alaska, une montagne encore bien plus élevée, le Mont S. Elie : elle a 19,000 pieds de haut, et elle est le point le plus élevé de l'Amérique septentrionale. En 1873 j'aurais pu la voir du schooner sur lequel je me trouvais, si le ciel n'avait été chargé de nuages... »

La petite ville de Juneau — un village, pour ne pas dire un campement de mineurs, plutôt qu'une ville, — offre l'aspect le plus étrange. Mgr Seghers la dépeint avec cette vigueur originale qui donne tant de charme à ses descriptions : Juneau

« Pour l'étranger qui voit Juneau pour la première fois, les

maisons apparaissent comme si elles étaient tombées pêle-mêle du ciel. L'une regarde l'Ouest, une autre semble chercher le soleil levant, une troisième tourne le dos à la mer et le front à la montagne, comme si elle était sur le point de se mettre à gravir la pente escarpée des rochers; une autre, au lieu de paraître assise sur le sol, semble attachée, suspendue au flanc de la montagne. Des trottoirs, à douze pieds au-dessus de terre, sont reliés, s'il vous plaît, par des ponts au-dessus de la rue, qui vous font songer aux chemins de fer aériens (elevated railways) de New-York. De toutes parts, excepté du côté de la mer, de hautes montagnes, d'imposant aspect, s'élevant à 4000 pieds, protègent ce Gibraltar Américain contre l'attaque d'ennemis inconnus; et du côté de la mer, un navire, qui s'enorgueillit du fier nom de *Pinta,* monte une garde vigilante, pour épier, probablement, les attaques des baleines. »

A Sitka

Tandis que l'Archevêque se trouvait à Sitka, un Indien arriva des mines de Basin, distantes de trois milles, apportant la nouvelle que deux Blancs et un Indien avaient été tués sous un éboulement, et que deux Indiens étaient grièvement blessés. (1) L'Evêque partit sur-le-champ, espérant pouvoir donner les secours de la religion aux victimes. Après une heure et demie de marche par monts et par vaux, dans l'eau et la vase, il arrivait à Basin et trouvait, hélas ! la nouvelle exacte.

Au pied d'un immense glacier, tout près de la limite inférieure des neiges perpétuelles, se trouvait un amas de rochers et de terre, amoncelés à une hauteur de trente pieds. La pluie de la veille, pénétrant le sol au-dessus de la mine, avait détaché la couche supérieure, qui s'était précipitée sur les ouvriers.

L'impression de deuil était profonde; l'on voyait des

---

(1) Lettre de Mgr Seghers, 22 septembre 1885.

hommes pleurer comme des enfants. Une indigène, la femme de l'Indien de Sitka qui avait été tué, mère de quatre enfants, était là, la figure cachée dans les mains, sanglotant et pleurant. L'Evêque s'efforça de consoler tous ces affligés, répandant les trésors de sympathie et de compassion de son cœur aimant.

Le fruit de ce voyage fut la fondation de deux missions, confiées à deux prêtres, l'une à Sitka, l'autre à Juneau.

A la fin de 1885, Mgr Seghers rentrait à Victoria ; peu de semaines après, il repartait pour une nouvelle course apostolique, cette fois dans ses chères missions de l'Ouest de Vancouver.

Sur la côte Ouest.

Il quittait sa ville épiscopale, le 11 février, sur un petit bâtiment à voiles, qu'il devait abandonner ensuite pour continuer en canot. Le voyage fut rude ; deux fois le missionnaire faillit périr submergé (1). Mais les fruits furent abondants : l'Evêque put fonder une nouvelle mission, sous le vocable de S. Marc l'Evangéliste.

Il revit sa mission d'Hesquiat, la première dans ces parages, celle qui lui avait coûté tant de sueurs et de fatigues, et tant de douleurs, lorsque M. Brabant faillit payer de sa vie son dévouement à la conversion des pauvres Indiens.

Cette visite devait être la dernière : on nous permettra de jeter à cette occasion un coup d'œil général sur les progrès de la Foi parmi ces populations. Nous le ferons d'après une lettre, de longtemps postérieure, dans laquelle M. Brabant rappelle les souvenirs de ses premières années d'apostolat à Hesquiat (2).

---

(1) Lettre à Mlle A. D. B. 5 avril 1886 et à M. B. 15 avril 1886.
(2) Lettre de M. Brabant à M. l'abbé Van Hulse, 26 janvier 1892.

Hesquiat; Souvenirs.

« Un incident imprévu s'est produit la nuit dernière, et je me sens aujourd'hui comme quelqu'un qui a perdu un vieil ami!

Ma vieille église n'est plus! Bien qu'exposée aux tempêtes de l'Est, qui fondent sur ce pays durant l'hiver, elle était restée debout pendant dix-sept ans, toujours caduque mais utile. La nuit dernière, elle a succombé sous la tempête, une tempête comme les plus vieux habitants de la côte ne se souviennent pas d'en avoir vu. Le sol est jonché des débris de la première église catholique de la côte Ouest de Vancouver.

Elle était simple et petite, mon église; mais elle avait son histoire.

Au commencement de décembre 1874, le bon vieux bateau *Edwin*, capitaine Hughes, de Port Blakely, Puget Sound, Wash. Terr., faisait voile pour l'Australie avec un chargement de bois. Il allait dépasser le détroit de Fuca, qui sépare l'île Vancouver de l'Etat de Washington, lorsqu'une voie d'eau se déclara, et le bateau dut s'arrêter. Le 3 décembre, au point du jour, les Indiens d'Hesquiat aperçurent l'épave au large. A côté du bâtiment était un radeau, sur lequel s'étaient sauvés le capitaine et l'équipage. Les Indiens, sans s'inquiéter de la violence des vagues, sautèrent dans leurs canots pour aller au secours des naufragés. La vue des sauvages remplit les malheureux d'épouvante, et ils se mirent à donner des signaux, disant de ne pas approcher. Mais les Indiens, pour montrer leurs bonnes dispositions et leurs intentions pacifiques, firent le signe de la croix. Les naufragés comprirent, et le même signe fut la réponse; ils appelèrent au secours, et abordèrent bientôt en paix sur la côte d'Hesquiat.

Le bateau, pendant ce temps, avait dérivé vers la côte, et s'était brisé sur les rochers. Le bois qui faisait sa cargaison, fut recueilli par les Indiens, et au printemps 1875, il servit à la construction de l'église. Mgr Seghers m'avait chargé de diriger ce travail et de desservir la mission. La charge était lourde : pour se faire une idée de ce que c'est que convertir des Indiens sauvages, il faut l'avoir expérimenté.

Le S. Sacrifice fut offert pour la première fois dans l'église d'Hesquiat le 5 juillet 1875. Jamais je n'en oublierai les incidents!

Qu'il était drôle de voir ces gens incultes venir à l'église, pour la première fois, en leur primitif accoutrement! Des pantalons étaient un article parfaitement inconnu : presque tous portaient la légendaire couverture indienne; quelques-uns, cependant, s'étaient fait, pour la circonstance, de grands tabliers; il y en avait même qui avaient endossé une soutane fabriquée avec les étoffes qu'ils possédaient : il y en avait de blanches, de noires, de rouges, de bleues, toutes taillées sur le patron de la mienne. Je n'ai pas besoin de vous dire que le recueillement n'était pas facile! d'autant plus que les assistants étaient une cause considérable de trouble, par leurs causeries, leurs observations et leur continuel va-et-vient. Néanmoins après quelques dimanches tout alla bien, jusqu'au jour où je commençai à attaquer leurs superstitions.

Alors commença une période nouvelle de difficultés. Ah! si les poutres et les planches de mon église avaient une voix, elles pourraient témoigner comment, chaque dimanche, j'ai dû lutter. Les vieillards parlaient tout haut pendant mon sermon, comme pour me forcer à les expulser. Plus d'une fois j'ai songé à Notre Seigneur usant du fouet dans le temple... Peu à peu les préjugés disparurent; les réunions devinrent plus calmes; mes efforts furent couronnés de succès.

Alors vint un jour... oh! ce jour, je ne l'oublierai jamais! c'était en février 1886 (1); le grand missionnaire, un des hommes les plus illustres de la Belgique, — dont, hélas! le zèle et les œuvres sont trop peu connus, — Mgr Ch. J. Seghers, arriva dans la mission.

Il était attendu, et les Indiens s'étaient préparés à le recevoir. A peine le navire qui le portait, fut-il en vue, tous les fusils furent chargés, les meilleurs canots furent équipés et ornés; hommes, femmes, enfants revêtirent leurs plus beaux habits, et Hesquiat se montra dans ses atours de fête. Dans les murs de la vieille église, trente-sept jeunes Indiens reçurent la confirmation Sa Grandeur put

(1) Nous voici, comme le lecteur l'a remarqué, à la visite épiscopale au sujet de laquelle nous citons cette lettre.

témoigner, à son retour, que les Hesquiats, naguère païens, étaient devenus une communauté chrétienne... Et j'ajouterai : c'était la première fois, dans le cours des temps, que la Confirmation était donnée sur ces côtes.

Ce fut encore dans la vieille église que fut célébré le premier mariage chrétien. Le mariage était considéré autrefois ici comme un contrat civil ; — une chose que l'on imite, en ces jours, à Paris, ce centre de civilisation, et que quelques-uns de vos païens belges, se donnant pour hautement civilisés, imitent aussi. Les cérémonies consistaient surtout à boire, à manger, à recevoir des cadeaux. Après cela venait une misérable existence, couronnée souvent par ce que, dans le *high life*, on nomme le divorce. Le premier couple qui se présenta à l'autel à Hesquiat, était deux tout jeunes Indiens. C'était une dure épreuve pour eux : l'église était bondée des gens venus pour voir une chose qu'ils n'avaient jamais vue. Néanmoins ils se comportèrent fort bien. Tout sauvages qu'ils étaient, ils comprenaient qu'une chose qui se traite à l'église, devant le prêtre, à l'autel, devait être considérée comme de haute portée. En un mot, le mariage de nos Indiens fut une impressionnante cérémonie. Ce mariage était le premier ; l'exemple a été suivi ; - et depuis ce jour on n'a plus entendu parler de séparation ni de divorce !

Ma vieille église me rappelle bien d'autres souvenirs ! Qu'il suffise d'ajouter que lorsque, en 1875, les Hesquiats y entrèrent, tous, sans exception, étaient païens ; lorsque, il y a peu de temps, ils l'abandonnaient pour prendre possession de leur église neuve, tous, à l'exception de quelques vieillards, étaient chrétiens. »

Quel beau fleuron à la couronne de ceux à qui Hesquiat doit la Foi, Mgr Seghers et M. Brabant, ces deux héros qui partaient ensemble, en 1874, pour ces côtes presqu'inconnues, tous deux « prêts au martyre », et qui, tous deux, devaient essuyer plus tard les coups de feu de traîtres ; l'un pour se relever plus valeureux, après être resté pendant des semaines entre la vie et la mort ; l'autre, hélas ! pour tomber foudroyé, au moment où sa plus belle conquête allait s'achever !

Les Ahousats.

Dans cette même tournée pastorale, l'Archevêque consacra la chapelle d'Ahousat, un village distant de vingt-cinq milles d'Hesquiat. Avant leur conversion les Ahousats étaient une population des plus féroces, et le gouvernement avait eu maintes fois de graves difficultés avec eux. Ils capturaient les petites embarcations qui passaient à leur portée, et parfois ils massacraient les équipages ; si bieu qu'un navire de guerre finit par démolir leur village à coups de canon. Les travaux des missionnaires ne demeurèrent pas sans résultat, malgré les préjugés qui éloignaient ces sauvages des pratiques chrétiennes. Ils s'imaginaient, par exemple, que le baptême est une médecine puissante, mais dangereuse. Aussi arrivait-il qu'au moment de le recevoir, ils étaient pris d'une indicible terreur, et couraient se cacher au fond des bois (1).

Après six semaines employées à passer de tribu en tribu, de village en village, sur la côte Ouest, Mgr Seghers rentrait à Victoria le 31 mars 1886.

Arrivé le 1 avril 1885, il avait, en une année jour pour jour, visité toutes les missions de Vancouver ; il avait de plus établi deux stations nouvelles en Alaska.

---

(1) Lettre de M. Brabant à Mgr De Neve, 29 janvier 1886.

CHAPITRE II.

Cinquième voyage en Alaska. — De Victoria à la Stewart River.

Projets et préparatifs.

Les projets d'évangélisation du Centre de l'Alaska dominaient toutes les pensées de l'Archevêque. Il avait établi des prêtres dans le Sud de ce territoire; mais il voulait que la Foi fût prêchée dans l'intérieur. Comme il n'avait pas de prêtres disponibles, il adressa un pressant appel au Père Cataldo, supérieur des Jésuites dans les Montagnes Rocheuses. Celui-ci répondit qu'il lui était impossible de donner des hommes avant 1888. Mais le zèle de l'Archevêque ne connaissait pas de retards : il répéta son appel, plus pressant. Il fallait profiter des circonstances : maintenant ou jamais ! Les protestants songeaient à envoyer des hommes dans ce pays. Allait-on souffrir qu'ils prévinssent les catholiques, pour stériliser le champ si fécond qui s'offrait au zèle des missionnaires ! Le père Cataldo ne put résister à un appel semblable venu d'un tel homme ; il mit à la disposition de l'Archevêque les Pères Pascal Tosi et Louis Robaut.

Mgr Seghers aurait voulu partir dès le mois d'avril, mais force lui fut d'attendre : le Saint Père voulait, en signe de particulière bienveillance, lui faire remettre le Pallium, qu'il avait déposé en quittant le siège métropolitain d'Orégon.

Cet insigne lui fut conféré en la cathédrale de Victoria, par Mgr Gross, son successeur à Portland.

Dès ce moment il ne songea plus qu'à entreprendre sa lointaine expédition.

Le plan d'action était arrêté depuis longtemps. Le 12 juillet, Mgr Seghers le communiquait au *Catholic Sentinel* de Portland :

« Je suppose que vos lecteurs savent déjà que, depuis mon retour dans ce diocèse, je n'ai pu établir que deux missions permanentes sur la côte d'Alaska. L'intérieur, la contrée de Youkon, les îles Aléoutiennes, la côte de l'Océan arctique sont sans prêtres catholiques. La patience humaine est mise souvent à une dure épreuve, lorsqu'il faut attendre des semaines et des mois avant de pouvoir entreprendre quelque chose ; et souvent on est amené à sentir que « le Père a disposé les temps et les moments dans sa puissance ». Mais enfin, Dieu soit loué, l'œuvre de l'évangélisation de l'intérieur de l'Alaska promet d'avoir un heureux commencement. Nous allons explorer la voie, chercher la direction, ouvrir la route, avec l'espoir fondé que d'autres viendront après nous et nous rejoindront. Nous choisirons au passage un centre où nous comptons établir une mission de la S. Croix, outre la mission de Notre-Dame aux Neiges que j'ai préparée à Nulato en 1877. Mais nous aurons à visiter de plus différentes parties de l'intérieur, et à répandre au loin la semence de la parole de Dieu, dans l'attente que, sous l'action de la rosée céleste, elle devienne un arbre fortement planté, défiant les tempêtes qui pourront faire rage contre lui. Mon absence, probablement, sera longue, très longue, si la bénédiction de Dieu nous accompagne, et cette bénédiction, j'attends que vos pieux lecteurs la demandent et l'obtiennent pour nous. »

La bénédiction de Dieu n'a pas fait défaut, car ce voyage a produit des effets importants de salut pour l'Alaska ; mais hélas ! l'absence de Mgr Seghers devait être éternelle !...

Lorsqu'il prit congé de ses prêtres, il sembla que de

sinistres pressentiments vinssent attrister tous les cœurs. L'Archevêque ne se dissimulait pas les dangers de l'entreprise. Ses adieux furent plus touchants que d'habitude, et ses dernières paroles furent : « Je pars pour l'Alaska : Dieu sait quand je reviendrai,... si je reviendrai. Priez pour moi ! »

Le départ pour l'Alaska.

L'Archevêque s'embarqua à Victoria le 13 juillet, à bord de l'*Ancon*, avec les PP. Tosi et Robaut, et Francis Fuller. Celui-ci avait été employé à la mission De Smet, en Idaho ; il avait entendu parler de l'expédition projetée, et avait manifesté le désir d'accompagner.

On suivit la route ordinaire des bateaux faisant le service de la Côte Sud-Ouest d'Alaska, entre les îles du vaste archipel qui s'étend de Victoria au sud de la péninsule. On arriva à Juneau le 19 au matin. Mgr Seghers visita au passage la mission qu'il avait établie en cet endroit quelques mois auparavant. M. Althoff, le prêtre résidant, lui présenta le Canadien Provost, qui voulait accompagner les missionnaires dans leur voyage. Le soir du même jour, le bateau partit pour Chilcoot, situé à une centaine de milles au nord de Juneau, au fond du Lynn Channel, un étroit et long bras de mer. On arriva le matin du 20.

De Chilcoot l'Archevêque avait résolu de gagner les sources de Youkon, en traversant la chaîne de hautes montagnes qui sépare le fleuve de l'océan. C'était là un pays presqu'inconnu, dont on n'avait aucune description plus ou moins exacte.

Mgr Seghers loua une cinquantaine d'Indiens pour le transport des bagages. Ces Indiens ont entièrement monopolisé le transport ; ils profitent de la situation pour extorquer le plus d'argent possible à tous ceux qui veulent traverser les mon-

tagnes. Non seulement il fallut leur payer treize dollars par cent livres de bagages ; ils exigèrent encore des suppléments pour servir de guides, pour aider au passage des gués, pour veiller sur les voyageurs et leurs bagages; enfin il leur fallut un pourboire..... pour avoir tenu leur engagement.

Du moment qu'ils estimèrent la caravane engagée assez avant dans la montagne pour que les Blancs fussent à leur merci, ils exigèrent le double du prix convenu. Mgr Seghers s'efforça de les ramener à des sentiments plus justes, mais en vain ; il fallut s'incliner, et payer. Les rapaces Indiens n'étaient point satisfaits: A peine eut-on fait quelques milles, qu'ils élevaient de nouvelles prétentions, et lorsqu'ils eurent arraché à l'Archevêque son dernier centime, sans que la somme exigée par ces brigands fût complète, le chef menaça le Prélat. Mais en ce moment un mineur, Healy, apparaissait, armé de son fusil. Effrayé, le sauvage lâcha sa victime et se déclara prêt à continuer la route (1).

« Ainsi, écrivait l'Archevêque, nous avons été sur le point d'être forcés d'exécuter à la lettre l'ordre que le Sauveur donnait à ses apôtres : N'ayez ni or ni argent, ni monnaie dans vos bourses. » (2)

La caravane était nombreuse. Outre les missionnaires et leurs deux compagnons, Fuller et Provost, il y avait cinq mineurs et une soixantaine d'Indiens,

---

(1) P. Barnum; *True account of the Murder of Archbishop Seghers; A. C. Quarterly Review*, 1893. — D'après une autre version, le chef aurait saisi l'Evêque à la gorge, le menaçant de son couteau; Healy et d'autres mineurs l'auraient arrêté et amené à Sitka. — Lettre de M. Hylebos à sa famille, 30 août 1887. — Cette version est erronée, ainsi que le dit le Rapport que nous a adressé l'Attorney d'Alaska par commission du Gouvernement des Etats-Unis : le chef indien n'a pas été conduit à Sitka, et le détail du couteau levé sur la tête de l'Archevêque n'est point démontré.

(2) Lettre à M. Jonckau, 31 avril 1886.

On avait quitté l'extrémité de la baie de Chilcoot le *24 juillet.*

Dans les montagnes.

Une flottille de canots transporta les bagages jusqu'à huit milles de là, mais les voyageurs durent faire route à pied. Dès le début, ils eurent à traverser un affluent de la Dayay, une rivière qui vient se jeter dans la baie de Chilcoot. Ensuite il fallait passer jusqu'à cinq fois la rivière elle-même. On arriva au premier campement dans l'après-midi. Force fut aux voyageurs de s'arrêter : les Indiens déclaraient l'eau trop haute pour tenter le passage.

25 juillet. — Après une nuit de bon sommeil on se prépare à franchir la rivière. L'entreprise ne manquait pas de danger ; l'été précédent encore, un mineur y avait laissé la vie

Les voyageurs s'engagent dans le lit : un lit de gravier, de cailloux et de rochers sur lequel l'eau se précipite, impétueuse et écumante, menaçant d'enlever à chaque pas celui qui s'y hasarde. L'Archevêque atteint l'autre rive, haletant, essoufflé, couvert de sueur malgré le bain glacé qu'il a pris : il s'est trouvé dans l'eau jusqu'au-dessus des hanches.

Après une courte marche sur la terre ferme, il faut passer de nouveau le torrent, à l'endroit où celui-ci, large de cinquante pieds environ, sort avec une vitesse de douze milles à l'heure, d'une gorge profonde.

Les Indiens font la chaîne; se tenant par la main, ils coupent obliquement la rivière. Précédé par un Indien et suivi par un autre, l'Archevêque s'engage dans le torrent qui bouillonne autour de lui. Il arrive près du bord opposé; tout-à-coup la violence du courant lui fait perdre pied. Un des Indiens remarque le péril, et tend la main au missionnaire.

tandis qu'un autre porteur le saisit sous le bras et l'arrache à un danger imminent (1).

On entre dans la gorge au fond de laquelle coule la Dayay ; on fait route droit au Nord. Toute la contrée est couverte d'une végétation broussailleuse très dense ; le chemin est coupé par le torrent ; le voyage est extrêmement pénible.

A six heures du soir les voyageurs arrivaient, affamés, épuisés, au pied d'un vaste glacier qui fournit à la Dayay la plus grande partie de ses eaux.

Un excellent abri leur était ménagé par la nature : d'immenses rochers superposés forment une espèce de chambre que les Indiens ont appelée *Stone house.*

26 juillet. — A trois heures tout le monde est sur pied, désireux d'atteindre le col ; on quitte *Stone house.* La montée est raide : il faut escalader un mur de rocher presque vertical dont le sommet se perd dans les nuages. C'est merveille de voir les Indiens se hisser de roc en roc, s'accrochant du mieux qu'ils peuvent, s'aidant de leurs bâtons, grimpant parfois sur les mains et les pieds. Ils apparaissent à distance comme si les uns se trouvaient sur la tête des autres, et ceux qui sont en avant disparaissent dans le brouillard.

A six heures on atteint le sommet. Une vue splendide se déploie. Au Sud s'allonge le canon si péniblement traversé la veille ; des montagnes couvertes de neige forment le fond du tableau du côté du Lynn Channel ; à l'Est et à l'Ouest des pics sauvages s'estompent dans le brouillard. Vers le Nord l'œil se perd au loin dans la vallée du Youkon ; un pic gigantesque

---

(1) L'année suivante, le P. Tosi faillit périr au même endroit. — *Alaska,* par le P. Tosi ; *Civiltà Cattolica,* 1893.

se dresse au bord de la rivière. Au premier plan s'étale un tapis de neige d'une éblouissante blancheur, sur lequel se détache un petit lac dont les eaux bleues commencent à se congeler vers les bords. Ce lac, Crater Lake, peut être regardé comme une des sources du Youkon. Par une remarquable coïncidence, Mgr Seghers découvrait les eaux de ce fleuve le même jour que neuf ans auparavant, en la fête de Ste-Anne (1).

Au sommet, les voyageurs rencontrèrent deux Blancs, qui allaient reprendre leur traîneau resté sur la route. C'étaient deux mineurs, abandonnés par leurs porteurs indiens, qui se trouvaient obligés d'opérer eux-mêmes le transport de leurs bagages.

La descente est périlleuse, à cause de la glace et de la neige qui couvrent la pente escarpée. Le moindre faux pas précipiterait le voyageur jusqu'aux bords du lac, à trois mille pieds de profondeur. Grâce aux précautions prises, on n'eut pas d'accidents à déplorer.

Les lacs.

Le Crater Lake, situé au Nord-Est de la chaîne, est le premier réservoir dont les eaux vont, après une course de trois mille milles, se jeter dans la mer de Béhring. Du lac sort un torrent impétueux ; à travers un étroit canon, il va se jeter dans le lac Lindeman, qui reçoit aussi d'autres rivières.

Le lac Lindeman se déverse dans le lac Bennet ; la rivière longue d'un mille qui les unit, n'est pas navigable ; elle roule des flots furieux au milieu des rochers. Le lac Bennet, à son tour, se décharge dans le lac Tahko, et celui-ci dans le lac Marsh, en aval duquel la rivière coule en torrent dans des

---

(1) L'Archevêque atteignait alors le fleuve non loin de son embouchure ; maintenant il arrive près de la source.

canons, au bas desquels elle se perd dans le lac Labarge. Après ce lac, le dernier de la série, la rivière suit un cours normal, recevant plusieurs tributaires importants. A partir du confluent avec la Stewart River, elle prend définitivement le nom de Youkon (1).

Les voyageurs campent sur les bords du lac Lindeman.

27 juillet. — Un triste événement marqua ce jour; les voyageurs ne pouvaient en apprécier alors la douloureuse gravité. Provost disparut on ne sait comment. On finit par se persuader que le voyage l'épouvantait, et qu'il avait repris le chemin de Chilcoot. Jamais on n'eut le mot de ce mystère; jamais homme au monde n'entendit parler du malheureux. A-t-il péri dans un précipice, dans les eaux d'un torrent ou sous la dent des fauves ?... (2)

Les missionnaires comptaient sur Provost pour la construction d'une barque (3). Deux mineurs construisent une embarcation avec le peu de bois qu'ils trouvent; ils en font don à l'Archevêque, et descendent plus bas à la recherche de bois pour en construire une autre.

Le *30 juillet* l'Évêque goûta la grande consolation du missionnaire : il put célébrer le S. Sacrifice sur les rives du fleuve. « Où me trouvais-je? écrit-il. Etais-je encore en Alaska en deçà de la ligne frontière qui court parallèlement à la côte? Etais-je dans la Colombie britannique, ou dans

---

(1) Dans le haut de son cours, la rivière porte plusieurs noms; le plus reçu est celui de Lewis River.

(2) *Alaska*, du P. Tosi; *Civiltà Cattolica* 1893.

(3) Provost avait été engagé comme cuisinier, mais on comptait beaucoup sur ses aptitudes diverses.

mon propre diocèse ? à l'extrémité du territoire nord-ouest ou dans les possessions de l'Angleterre? C'était difficile à déterminer. J'espère en tout cas que bientôt une carte exacte montrera clairement où se trouve la base du Lac Lindeman. A tout événement, avant de quitter la place, je clouai à un arbre cette inscription : « L'archevêque Seghers de Victoria V. I., accompagné des Pères Tosi et Robaut, a campé ici et a offert le S. Sacrifice. 30 juillet 1886. » (1)

Travaux

Les mineurs qui avaient voyagé avec l'Archevêque, avaient construit deux radeaux, le bois qu'ils avaient trouvé n'étant pas de dimensions assez grandes pour le scier en planches et en faire une barque (2).

Lorsque le premier radeau fut achevé et mis à flot, on mit à la voile, et une bonne brise jointe au courant le poussa en peu d'heures à l'autre extrémité du Lac Lindeman. On déchargea le radeau pour le jeter dans les rapides ; on vit le plonger, puis remonter, puis replonger encore, puis partir avec une vitesse vertigineuse. Il se jetait parfois avec violence contre les rochers, s'arrêtait, paraissait hésiter et trembler ; puis il repartait de nouveau, entraîné à toute vitesse par le courant, et allait se jeter comme un bélier contre le rivage Enfin bondissant et tournoyant, il arrivait dans les eaux plus tranquilles près de la berge, où les voyageurs l'attendaient pour le ressaisir. L'entreprise ne réussit pas aussi bien avec le second radeau. Il fut coupé net en deux, une partie descendit les rapides, mais l'autre alla échouer sur un rocher, sans offrir assez de prise à l'eau pour être entraînée par le courant.

---

(1) Lettre de Mgr Seghers à M. Jonckau, 31 août 1886.
(2) Id.

Pendant que les mineurs construisaient les embarcations, les autres voyageurs transportaient par terre les bagages au-delà des premiers rapides. Cette opération prit de longues journées, car les bagages étaient nombreux et lourds, la distance considérable, et les chemins mauvais.

Un soir, un homme de la caravane aperçut dans les eaux du lac un objet noir flottant, sur lequel il attira l'attention de ses compagnons ; et tout le monde de discuter sur la nature de l'objet. — C'est un tronc d'arbre, dit l'un. — Un tronc d'arbre flotte-t-il contre le courant ? — Cependant l'objet approchait et l'on distingua bientôt nettement deux oreilles, puis on reconnut que c'était un ours qui traversait le lac à la nage et arrivait tout droit sur le camp. On ne perdit pas le temps à demander à l'intrus quel était l'objet de sa visite, mais on se prépara à le recevoir dignement. Un des mineurs lui tira deux coups de feu, mais le manqua. Fuller épaula à son tour, et tira à la bête une balle derrière l'oreille droite. L'ours fit un plongeon, revint à la surface et se mit à nager en cercle. Un second coup l'acheva. Le courant et la brise amenèrent le corps au rivage. C'était une bonne aubaine pour toute la caravane, qui pendant dix jours fit de plantureux repas de viande d'ours.

Pendant que le transport s'effectuait, le père Tosi d'abord, puis Mgr Seghers, demeurèrent pour garder les bagages restants. L'Archevêque resta entièrement seul du 12 au 19. Il en profita pour s'occuper d'autres travaux bien vulgaires, mais ayant leur très réelle importance.

La garde-robe demandait une inspection, après le voyage déjà long et les travaux exécutés. Le 14 août ce fut, sur les rives du Lac Bennet, un lavage général. Non seulement le

linge d'autel, mais les mouchoirs, les essuie-mains, le linge de corps subirent un blanchissage soigné. « Si vous aviez vu mes épingles à linge, vous vous seriez bien amusés, — c'est encore le missionnaire qui parle : — quelques-unes se fendirent, mais toute la déconvenue en était pour moi. Lundi, 16 août, grand jour de raccommodage. Je restai sous mes couvertures pour soumettre certains de mes vêtements à de nécessaires réparations qui exigaient que je fusse parfaitement à l'abri de la visite des intrus. Vous me pardonnerez, j'espère, la minutie de ces détails intimes : ils servent, de toute façon, à donner la description de la vie du missionnaire en ces pays. »

Rapides et Canons.

Les voyageurs partirent le 20, pour entreprendre la descente du fleuve. Le plus grand obstacle à la navigation venait de la succession de rapides que le Youkon forme sur une longueur de quatre milles. Ces rapides se trouvent sur le tronçon qui relie les lacs Marsh et Labarge, entre deux canons, le Miles Canyon et White-Horse Canyon.

« Chacun de ces canons a un mille de longueur, et ils nécessi tent deux portages dont les préparatifs furent faits par nous mêmes. Le Miles Canyon se trouve entre deux côtes, presque perpendiculaires, falaises de basalte, en forme de colonnes, entre lesquelles la rivière resserrée dans un espace de cinquante pieds coule avec une effrayante vitesse. L'eau bouillonne en fortes vagues, déprimée au milieu, de sorte qu'aucun objet flottant ne peut heurter les rochers du bord. Sur une longueur d'un quart de mille les rives sont sensiblement parallèles, puis elles s'élargissent, et le courant ralenti passe entre deux tourbillons.

Après avoir dépassé cet endroit, l'eau se précipite par dessus un grand rocher, dans un autre canal, et quitte le canon, rugissante et écumante, comme pour témoigner de sa fureur.

Un bateau était déchargé, et son chargement, ainsi

que je l'ai dit, transporté par le sentier le long du canon. Fuller saisit le gouvernail; le Père Robaut prit une rame; un mineur que nous avions embarqué au lac Marsh, prit l'autre; et comme je ne devais pas laisser mon monde hasarder sa vie sans partager leur danger, je me mis à l'avant de l'embarcation, la montre à la main, pour mesurer la vitesse de notre marche. Ma présence semblait éloigner chez mes compagnons toute crainte du sombre canon. Nous partîmes à une heure après midi (le 23 août), et en un moment le rapide courant saisit notre embarcation et la jeta parmi les brisants qui bordent les rives. C'était une scène terrible Nous étions visiblement sur une pente, courant sur le plan incliné avec la vitesse d'une locomotive. Les rugissements de l'eau, l'embrun qui remplissait l'air tout autour de nous, les vagues battant notre barque qui roulait et tanguait comme sur les flots de la mer, faisaient sur nos âmes une impression qu'il ne serait pas facile d'oublier. Mais nous n'avions pas le temps de réfléchir; en peu d'instants nous nous trouvions dans un courant lent, entre deux tourbillons que nous devions éviter avec le plus grand soin. Puis un autre plongeon dans le reste du canon; franchissant un rocher par dessus lequel l'eau se précipitait, formant derrière nous une véritable colline liquide, qui cachait à notre vue la tête du canon, nous étions jetés à droite et à gauche, battus et secoués, bondissant par intervalles sur les flots; nous émergions de cette passe obscure, ayant fait un mille en trois minutes et vingt-cinq secondes! Un vigoureux coup de gouvernail faisait lestement tourner notre embarcation, et nous mettait dans les eaux tranquilles. Lorsque nous abordions, trois des mineurs agitaient leurs chapeaux pour nous féliciter du succès de notre traversée. »

Le *25 août*, on campe à l'entrée du White Horse Canyon. Le matin on trouve de la glace dans la marmite.

Le White Horse Canyon est beaucoup plus dangereux

que le précédent. L'apparence en est moins sinistre, mais l'eau est peu profonde et très rapide. Elle court sur un lit de rochers, se brise contre ceux-ci, formant une crête d'écume, qu'une imagination extravagante a pu comparer à la crinière blanche d'un cheval. Il fallut encore décharger les embarcations, et transporter les bagages à la distance d'un mille.

26 août. — On laisse le bateau descendre le courant, tout en le retenant au moyen d'une corde et en l'écartant des bords à l'aide d'une perche. On fut en grand danger de perdre l'embarcation : à un certain moment elle s'emplit d'eau et coula à fond ; la corde échappa aux mains de celui qui la tenait ; mais Fuller parvint à la ressaisir au moyen d'une perche, et la barque fut ramenée à la rive.

27 août. — On eut en ce jour la première tempête de neige, sur les bords du lac Labarge.

Ce lac a quarante milles de long. On le traversa le 28. Le 30 on repartait par le fleuve, et l'on faisait en huit heures un trajet de 65 milles ; parfois on atteignait la vitesse de douze milles à l'heure.

En descendant le Youkon

A partir des rapides, il restait à faire une longue traversée sur le Youkon.

On avançait lentement, au milieu des déchargements et des rechargements que nécessitaient les passages dangereux.

Durant tout ce voyage la pêche et la chasse devaient fournir le garde-manger. On n'était pas difficile, il est vrai, et l'on se contentait de ce qu'envoyait la Providence.

Et l'on allait, toujours en avant, à la grâce de Dieu, sans se rendre compte des distances parcourues, sans savoir le chemin qui restait à faire.

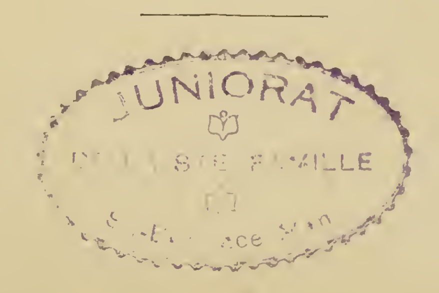
Un jour, une grande joie fut donnée à l'Evêque : on venait de rencontrer un camp indien, où le missionnaire fut reconnu, et reconnut lui-même quelques hommes qu'il avait vus déjà (1). Il aurait voulu rester avec eux pour les instruire ; mais on ne pouvait s'arrêter, le devoir appelait ailleurs, et la caravane poursuivit son chemin.

« Dieu seul, dit le P. Tosi, sait les souffrances et les dangers que nous avons rencontrés dans cette difficile traversée de dix-huit jours, jusqu'à notre arrivée à l'embouchure de la rivière Stewart. Mille fois, nous fûmes sur le point d'être engloutis par les flots, ou jetés contre les écueils par la violence des tempêtes. Mais Dieu voulut nous sauver. Il nous donna le courage de souffrir pour sa gloire et pour le salut des âmes, le seul but qui nous poussât à cette entreprise souverainement hasardée. D'ailleurs, l'Archevêque lui-même était notre pilote ; il nous donnait l'exemple d'une confiance illimitée en Dieu, et nous soutenait par ses paroles de père et d'apôtre. » (2)

On arrivait, le 7 septembre, à l'embouchure de la Stewart River. Le Youkon commençait à charrier des glaçons, et l'hiver arctique approchait avec ses froids intenses.

---

(1) Probablement à Nuklukayet, en 1878.
(2) *Alaska*, du P. Tosi ; *Civiltà cattolica*, 1893.



CHAPITRE III.

Cinquième voyage en Alaska : suite : De la Stewart River à Nuklukayet — Premières difficultés avec Fuller. — En route pour Nulato. — Mgr Seghers assassiné.

Les environs de Harper's Place, au confluent du Youkon et de la Stewart River, sont habités par des tribus indiennes relativement nombreuses : il y avait là un beau champ de travail pour le zèle des missionnaires. Toutefois l'Archevêque estimait que c'était trop de trois prêtres au même endroit, d'autant plus qu'un délai pouvait livrer Nulato aux mains des Protestants.

L'agent Harper, en effet, avait informé Mgr Seghers que le Rév. Parker était arrivé à S. Michel, et remonterait la rivière au printemps prochain, pour s'établir à Nulato. Cette nouvelle attrista profondément l'Archevêque, qui avait résidé dans ce poste en 1877-1878, et avait promis aux Indiens de retourner chez eux.

Séparation

On tint conseil : « Si nous restons ici, dit l'Archevêque, nous ne travaillons qu'ici ; et le champ n'est pas assez vaste pour nous trois. Si je pars pour Nulato, j'y prends position, et j'ai l'avantage dans la lutte contre les Protestants qui veulent y aller. Arrivant premier, premier je resterai. » Un des Pères s'offrit à l'accompagner. « Non, dit-il, vous êtes

habitués à vivre ensemble; je ne suis habitué à personne; je prendrai Fuller avec moi. » (1)

Or Fuller avait donné des signes peu équivoques de trouble de l'intelligence ; il avait une crainte maladive que l'on attentât à sa vie ; et les Pères avaient prié l'Evêque de renvoyer ce malheureux par le steamer qui les avait amenés. Il avait manifesté cependant une grande vénération et un réel dévouement pour Mgr Seghers. Celui-ci ne voulut pas d'autre compagnon, et, sans prendre même une journée de repos, le 8 septembre, il faisait ses adieux à ses compagnons de voyage, et repartait pour faire un trajet de 1075 milles, plus de 350 lieues.

« La séparation, dit le Père Robaut, fut bien pénible pour Monseigneur, mais il la croyait nécessaire; et après des adieux émus et répétés, il se mettait en route. » (2) Lui-même avait les larmes aux yeux, et il dit : « Je trouve cette séparation fort dure ; mais que la volonté de Dieu soit faite. » (3)

Il était convenu que les Pères rejoindraient l'Evêque dans sa nouvelle station, du moment que la rivière serait ouverte.

Au moment du départ le P. Tosi appela Fuller, et lui représenta l'immense responsabilité qui pesait sur lui, puisqu'il serait seul à veiller sur une vie aussi précieuse que celle de l'Archevêque. « Fuller, s'il lui arrive malheur, on vous l'imputera. » Fuller s'écria avec enthousiasme : « Père Tosi, il n'est homme au monde que j'estime autant que Mgr

(1) Van Rensselaer. *The apostle of Alaska; A. C. Quarterly Review.* Janvier 1888.
(2) Id.
(3) *Alaska* par le P. Tosi ; *Civiltà Cattolica.*

Seghers. Si je pouvais verser mon sang pour lui sauver la vie, j'en donnerais volontiers la dernière goutte! » (1)

La saison était bien avancée pour entreprendre un voyage en canot par des latitudes aussi élevées : le Youkon, en effet, atteint le cercle polaire ; aussi l'embarcation courut-elle risque plus d'une fois d'être brisée par les glaces flottantes. La traversée fut rendue plus dangereuse et plus pénible encore par d'incessantes tempêtes, par de violentes trombes de neige.

A Nuklukayet

Epuisé de privations et de fatigues, l'intrépide missionnaire arrivait le 4 octobre, après une navigation de quatre semaines, à Nuklukayet, à mi-chemin environ entre l'embouchure de la Stewart River et Nulato. Le fleuve n'était plus navigable. Mgr Seghers dut s'arrêter pour attendre que la glace fût forte, et le voyage en traîneau possible. Il fut reçu avec toutes les apparences de l'amitié par un marchand nommé Walker, et par les autres habitants du village : deux « prospectors » et les Indiens.

C'est ici que commença le triste drame dont le dénouement devait être la mort de Mgr Seghers.

Menées hostiles

Walker était un ennemi acharné des missionnaires catholiques; la sympathie qu'il témoigna à Fuller, et ses conseils perfides, devaient avoir pour effet d'exciter celui-ci contre l'Archevêque, en exploitant son idée fixe, voisine du délire des persécutions. (2) Fuller se lia d'amitié avec cet homme, et

---

(1) Ces détails sont donnés par M. Hylebos, qui les tient de la bouche même du P. Tosi.

(2) Barnum. *True Account of the Murder of Archbishop Seghers. A. C. Quarterly Review* 1893. — Le P. Tosi dit à ce propos : « Walker et ses compagnons ne pouvaient souffrir qu'un Evêque catholique et des Jésuites vinssent dans ces pays enseigner les bonnes mœurs aux pauvres sauvages, et leur reprocher par conséquent leur ignoble conduite ». P. Tosi, art. cité.

s'abandonna à son influence. Le domestique avait l'esprit troublé, c'est un fait indéniable; mais il était aussi enclin au mal et facile à corrompre (1).

Il est frappant que, jusqu'à l'arrivée à Nuklukayet, on ne trouve dans le journal de voyage de Mgr Seghers aucune allusion à l'état d'esprit de son compagnon de route. Au contraire, la lettre à M. Jonckau montre Fuller serviable et dévoué; elle respire un sentiment sympathique de l'Archevêque pour le « good-hearted Brother », toujours prêt à aider et soulager le missionnaire.

A peine est-on à Nuklukayet depuis quelques jours, que les difficultés commencent, et se succèdent sans interruption. Le journal de Mgr Seghers en fournit des preuves nombreuses : (2)

16 octobre. — Conversation curieuse avec le frère, dans laquelle il donne, pour la 3me fois, des preuves de son insanité.

21. — Colère du frère au déjeuner; m'accuse de vouloir le ruiner.

28. — Bro. (3) se lève à 3 h., fait du feu, s'habille et se rejette sur son lit avant 5 A. M.

30 (4). — Il n'y a plus de bois. Bro. se jette sur son lit. (*illisible*) dit qu'il est malade. Ni bois, ni feu, ni souper; se lève à 9 P. M. et fait son souper avec le bois que j'avais emprunté au marchand.

5 novembre. — Bro. dit que quand même il serait capable de nous procurer le bois, il ne le ferait pas, parce que, y ayant des Indiens pour le faire, il n'est pas nécessaire qu'il le fasse.

---

(1) Sa conduite était loin d'être irréprochable, ainsi qu'en atteste le Rapport de l'Attorney d'Alaska. — Ses sentiments religieux n'étaient pas bien solides : il avait fait partie des sociétés secrètes. — (P. Tosi, art. cité.)

(2) Le journal est rédigé en anglais, sauf les passages relatifs à Fuller, qui sont écrits en français. Mgr Seghers craignait sans doute que le journal tombant entre les mains du domestique, ne fût une cause de nouvelles difficultés.

(3) Brother, le frère.

(4) Ce passage est raturé dans le journal; la rature est du crayon dont le journal est écrit; est-elle de Mgr Seghers ou de Fuller?...

6. — Bro. commence à prendre ses repas après moi : « C'est une idée, » me dit-il.

7. — Bro. ne se lève qu'à 6 h.

12. — Bro., qui a d'abord dédaigné d'apprendre le russe et affecté d'apprendre l'indien, m'accuse d'avoir refusé de lui apprendre le russe.

De jour en jour, Fuller devenait plus intraitable, et son insolence à l'égard de l'Archevêque arriva bientôt à l'extrême.

Celui-ci ne tarda pas à s'apercevoir des désastreuses influences que son domestique subissait à Nuklukayet ; quelques jours après son arrivée, il résolut de quitter le village et de retourner à quelques milles en arrière, pour s'établir à Tozikakat. Il voulait y construire une habitation ; mais force lui fut de revenir à Nuklukayet, Fuller ayant refusé de prêter son concours à ce travail (1).

Au retour de Tozikakat à Nuklukayet, Fuller refuse encore de faire n'importe quelle besogne, et montre une surexcitation extrême.

En route, l'Archevêque, voyant la misère de l'un des Indiens qui l'accompagnaient, avait donné au pauvre homme, que ses vêtements garantissaient mal des rigueurs de la saison, un de ces habits de peau appelés *parki*. Ce simple acte de générosité irrite grandement Fuller. Il raconte à ses amis que Mgr Seghers cherche à exciter les Indiens contre lui.

Un autre jour, le malheureux domestique cherche du bois de chauffage ; il rencontre les mineurs, et se plaint d'être accablé d'ouvrage. Ceux-ci lui conseillent de refuser tout travail. Il retourne à la cabane, et déclare à l'Archevêque que,

---

(1) Barnum et Van Rensselaer, articles cités.

s'il lui faut du bois, il peut le couper lui-même. Puis, éclatant en une folle rage, il saisit son fusil, et couche le missionnaire en joue. L'Evêque se lève, parfaitement calme, et croisant les bras sur la poitrine, il reste debout, les yeux fixés sur Fuller. Celui-ci, vaincu par tant de sereine fermeté, baissa son arme et sortit. Ceci se passait la veille du départ pour Nulato (1).

Il était devenu de plus en plus sombre et agité, tandisque l'Archevêque se montrait toujours gai, et semblait parfaitement tranquille.

Les Indiens eux-mêmes en faisaient l'observation; ils admiraient cet homme qui, au milieu de ses rudes travaux et des contrariétés, ne cessait d'être aimable pour tous, toujours souriant, ne laissant jamais paraître la fatigue, ne se plaignant jamais des dures privations qu'il avait à supporter (2).

L'Archevêque resta à Nuklukayet jusqu'au 19 novembre, instruisant les Indiens, dont il était connu et aimé depuis longtemps (3).

Il n'avait pas abandonné le projet d'atteindre Nulato. Comprenant le danger dont le menaçaient les fureurs de Fuller, il engagea celui-ci à hiverner à Nuklukayet. Le domestique refusa nettement, décidé à s'attacher aux pas de l'Archevêque (4). Mgr Seghers essaya de décider Walker à l'accompagner, mais sans y réussir; les tentatives auprès des mineurs n'eurent pas meilleur résultat; alors il tâcha d'engager des Indiens.

Ces hommes refusèrent. Mais le missionnaire demeurait

---

(1) Barnum et Tosi, articles cités.

(2) Tosi, art. cité.

(3) On se souvient que Mgr Seghers avait passé quelques semaines à Nuklukayet en 1878.

(4) Tosi, art. cité.

décidé à partir : il irait à Nulato à tout prix, malgré les difficultés et les périls. Les Indiens furent subjugués par cette volonté inébranlable, et deux hommes se présentèrent : Sennetoh et Koihatoy, un adulte et un jeune homme.

L'Archevêque se procura trois traîneaux et des attelages de chiens, et la caravane quitta Nuklukayet. La température variait entre 10° et 20° sous zéro.

En route de Nuklukayet vers Nulato

Mgr Seghers montait un traîneau ; Fuller et l'Indien en occupaient chacun un autre ; le jeune homme précédait pour frayer la route et guider les chiens.

Fuller, très mécontent de ce que les attelages fussent simplement loués, et non achetés, exhala sa colère en invectives folles. Le journal de l'Evêque en témoigne.

20 novembre. — Bro. me demande comment il se peut que j'encourage les Indiens à se moquer de lui. Cinq ans durant, les Indiens ont fait la même chose dans les Montagnes Rocheuses ; ici ils continuent le même train.

21. — Bro. me demande pourquoi j'ai envoyé un de nos Indiens en avant pour brûler le traîneau et lui-même (le frère).

Le 21 novembre, on avait atteint un petit poste occupé par un Russe nommé Korkorin, une vieille connaissance de Mgr Seghers. L'Evêque écrivit à Walker ; la lettre rendait compte du voyage ; elle abondait en plaisantes narrations au sujet des petites aventures rencontrées en route, sur les allures des chiens, et autres incidents : elle n'indiquait aucune inquiétude.

On se remet en route, et les difficultés avec Fuller recommencent.

21 novembre. — Un homme bat sa femme ; est arrêté par moi. Bro. veut que je le fasse tuer tout de suite ; veut rester là ou aller à Nowikakat.

25. — Bro. dit que Walker lui avait prédit que je lui donnerais un mauvais nom.

Ce sont les derniers mots du journal. Nous verrons plus tard combien ils sont gros de sens caché : Walker avait été le mauvais génie de ce malheureux.

La dernière halte

Vers le soir du 26 novembre (1), Fuller, qui s'était montré de plus en plus intraitable, mécontent de ce que l'Evêque attachât plus d'importance aux avis des Indiens qu'à ceux qu'il émettait, lui demanda de s'arrêter et de camper en un endroit qu'il avait choisi. Les Indiens affirmaient que l'on trouverait, à deux milles de là, des huttes où l'on pourrait passer la nuit. L'Evêque se rallia à leur manière de voir, et décida que l'on pousserait jusqu'aux cabanes. Les guides avaient dit vrai.

Tandisque ceux-ci arrangeaient le campement, Fuller s'emporta contre l'Evêque et, disent les Indiens, « il parla très haut ». Le prélat prit la chose en douceur, et trouva même matière à rire.

Il ne restait plus qu'une petite journée de voyage pour atteindre Nulato, et l'Archevêque, pressé d'arriver avant le Dimanche, exprima sa joie en disant : « Dieu soit loué, c'est le dernier jour. » Fuller dit plus tard avoir compris ces paroles en ce sens que c'était le dernier jour pour lui, et que l'Archevêque allait le tuer (2).

Le théâtre du crime

L'endroit de ce dernier campement est proche d'un haut

(1) Il y a divergence sur cette date, et par conséquent sur celle de la mort de Mgr Seghers. Le Père Barnum dit le 26; le Père Van Rensselaer, le 27; le Père Tosi, le 28. Il faut se rallier à l'opinion du Père Barnum. Mgr Seghers est arrivé à Yissetlatoh le 26, Vendredi soir; il a été assassiné le lendemain, 27. Aucun doute n'est possible à ce sujet.

(2) Barnum, art. cité.

rocher qui se dresse sur la rive Nord du fleuve. Ce rocher est connu des Indiens sous le nom de Yissetlatoh ou « pointe de la tête de loup ». Il n'est guère éloigné de l'endroit où la Koïklotzena (ou Koyoukuk) se jette dans le Youkon. (1)

Les guides s'attendaient à trouver là une barrabarra, mais ils faisaient erreur en la cherchant sur la rive Nord. Ils trouvèrent cependant une de ces petites huttes que les Indiens occupent pendant la pêche au saumon, et ce fut dans cette misérable cabane, perdue dans les neiges, que l'Apôtre de l'Alaska trouva la mort.

Rien n'est triste comme ces gîtes des Alaskiens : un simple puits carré couvert d'un rude toit de gazons, au centre duquel est un trou servant au dégagement de la fumée. Le feu se fait par terre, et le long de trois côtés le terrain est légèrement exhaussé. C'est là que l'on prend place pour dormir. L'intérieur est sombre, humide, mal aéré et indiciblement malpropre.

L'Archevêque étendit la peau d'ours qui lui servait de lit de voyage; les deux Indiens s'établirent du côté opposé, et Fuller se coucha non loin du missionnaire. (2)

L'assassinat

Fuller ne reposa guère de toute la nuit : deux fois il se leva, mais l'Evêque lui dit de se recoucher, et de chercher à dormir.

Vers le matin, il sortit de la cabane, disant qu'il allait prendre de quoi activer le feu ; en réalité, il rapporta son fusil qui était resté au fond du traîneau. Il appela Koihatoy, et l'envoya prendre de la glace. Sennetoh était éveillé, mais encore enveloppé dans ses couvertures. Fuller jeta sur le feu

(1) Barnum, art. cité.
(2) Barnum, id.

quelques poignées d'écorce de bouleau, pour faire lever une grande flamme; (1) puis tout-à-coup il cria : « Evêque, lève-toi ! » Il ajouta quelques paroles que les Indiens ne comprirent pas (2), et coucha le missionnaire en joue. Celui-ci s'était levé sur son séant, et voyant le fusil braqué sur lui, il inclina la tête, croisa les bras sur la poitrine, dans un acte de suprême résignation, et tomba foudroyé par le coup de fusil que venait de lui tirer le malheureux Fuller. (3)

La balle avait traversé la poitrine en effleurant le cœur; la mort avait été instantanée.

Quelle grandeur dans cette scène, de folle rage d'une part, de sublime sérénité de l'autre.

Ce simple geste, ces bras croisés sur la poitrine, cette tête baissée devant l'arme de l'assassin, sans un cri, sans un mouvement de terreur, quel état d'âme il révèle! L'état d'une âme prête toujours à rencontrer la mort, l'ayant acceptée depuis longtemps, ne songeant, en la voyant venir, qu'à la recevoir dans toute la plénitude de la parfaite résignation.

Il était prêt au martyre, le grand Archevêque, prêt au martyre, en ce jour comme au jour de son départ pour la côte Ouest de Vancouver, comme aux jours de son précédent voyage en Alaska, comme tous les jours de son aventureuse vie! (4)

---

(1) Tosi, art. cité.

(2) D'après une version, d'ailleurs peu sûre, il aurait dit : « Il faut que l'un de nous deux meure ; or vous êtes mieux préparé ; ce sera vous. »

(3) Tosi. art. cité.

(4) Pendant la nuit du 26 au 27 novembre 1886, M. Hylebos se trouvait à Portland, où il suivait les exercices de la retraite. Il vit en songe l'Archevêque tué d'un coup de fusil. Vivement impressionné, il écrivit son rêve, et constata plus tard qu'il avait vu dans son sommeil la scène du crime, au moment même où se perpétrait le meurtre Nous tenons ce fait du P. Barnum.

CHAPITRE IV.

Après le meurtre. — Transport des restes de l'Archevêque à Nulato et S. Michel. — Attitude du meurtrier; ses rapports avec Walker. — Hommages à la mémoire de l'Archevêque.

Au coup de feu, Sennetoh était sauté debout ; il arracha le fusil des mains de Fuller, au moment où le malheureux s'apprêtait à tirer pour la seconde fois. Koihatoy accourut, et les deux Indiens demandèrent au meurtrier s'il avait l'intention de les tuer eux aussi. Il répondit : « Non, je voulais seulement tuer ce méchant homme. »

L'assassin enleva la croix pectorale et l'anneau de l'Archevêque, dans l'intention, disait-il, de les remettre aux autorités ecclésiastiques à Victoria. Laissant là le corps, Fuller et les Indiens se mirent en route pour Nulato.

En apprenant la terrible nouvelle, les habitants furent saisis de la plus extrême émotion. Ils étaient sur le point de partir pour la chasse, mais tous rentrèrent aussitôt au village. Durant sa précédente visite, Mgr Seghers avait conquis leur affection, et ils étaient furieux d'apprendre qu'il avait été assassiné quand, selon sa promesse, il revenait parmi eux. Ils décidèrent d'un unanime accord de tuer Fuller, et certainement ils auraient exécuté leur dessein, sans l'intervention de l'agent Frederikson. Plus tard, en apprenant l'issue du procès, ils manifestèrent le

plus vif dépit de n'avoir pas fait justice eux-mêmes.

Transport des restes de Mgr Seghers à Nulato

Durant l'hiver 1877-1878, Mgr Seghers avait occupé à Nulato une cabane appartenant à un Indien, nommé Kéréka, qui avait gardé le meilleur souvenir du missionnaire. Kéréka partit sur-le-champ, pour prendre à Yissethlatoh le corps de l'Archevêque assassiné. Un Indien nommé Vanka l'accompagnait, et Fuller voulut faire route avec eux.

Dans l'entretemps, une femme qui habitait de l'autre côté de la rivière, ayant entendu le coup de fusil, s'était rendue sur les lieux, pour voir ce qui était arrivé. Elle découvrit le cadavre, mais reconnaissant que c'était celui d'un Blanc, elle fut prise de crainte, et s'en retourna, après avoir enlevé la neige qui recouvrait déjà une partie du corps, et y avoir jeté une couverture (1).

Les mulots qui abondent dans ce pays, avaient rongé les chairs au dessus des yeux. Les Indiens crurent voir dans cette plaie la trace de la balle ; ce qui donna naissance à la version erronée d'après laquelle l'Archevêque aurait été frappé au front.

Transporté à Nulato, le corps resta un jour entier dans le traîneau, en attendant qu'un cercueil fût confectionné ; le bréviaire taché de sang fut déposé dans la bière à côté du corps (2) ; puis le cercueil fut placé dans un hangar, où il resta pendant deux semaines, jusqu'au départ pour S. Michel.

Pendant son séjour au village, Fuller conquit les sympa-

---

(1) Barnum et Tosi, articles cités.

(2) Le P. Barnum nous apprend que les autres volumes du bréviaire et la carte de voyage de Mgr Seghers sont au Collège de Georgetown. D C (Etats-Unis).

thies de l'agent Frederikson, qui le mit en possession de tout ce qui avait appartenu à l'Archevêque. L'assassin s'empressa de voir le journal de voyage de sa victime, mais tout ce qui avait rapport à lui y était écrit en français. Il parcourut également toutes les lettres que Mgr Seghers avait écrites et comptait expédier à la première occasion. Une des lettres, mentionnée au journal par ces mots : « aujourd'hui (1) j'ai écrit au Père Cataldo », a disparu. Peut être contenait-elle quelque allusion au meurtrier, et celui-ci aura-t-il trouvé expédient de la soustraire. Parmi les papiers de l'Archevêque se trouvait également une lettre d'introduction de l'« Alaska Commercial Company » à ses agents ; Fuller s'en empara, disant qu'il en aurait besoin.

Transport de S. Michel.

Le 10 décembre, une petite caravane de trois traîneaux partait pour S. Michel. Fuller occupait le premier véhicule avec un mineur nommé Peter Johnson ; dans le second se trouvaient deux Indiens, Tonultoh et Manuska ; tandis que le troisième traîneau, conduit par le fidèle Kéréka et par Vanka, portait le cercueil renfermant les restes précieux de la victime.

Lorsqu'on fut arrivé à S.-Michel, Fuller se présenta à l'agent de l'« Alaska Commercial Company », Henry Neuman.

« J'ai apporté l'archevêque Seghers ; » dit-il. Neuman, regardant tout à l'entour, demanda : « Où donc est-il? » Et Fuller : « Il est là dans un traîneau ; je l'ai tué. » Il présenta la lettre d'introduction, en déclarant qu'il avait tué l'Archevêque en légitime défense. Chose surprenante, on accepta ses déclarations ; il fut bien reçu et *admis à la table des employés du poste* (2).

Comment on reçoit le meurtrier.

(1) 1r novembre.
(2) Barnum, art. cité.

L'un de ceux-ci, un nommé Waldron, se montra indigné; il eut de longues discussions avec Fuller, qui avait fort à cœur de démontrer que l'Archevêque avait voulu le tuer.

Comme preuve de son affirmation, le meurtrier disait avoir entendu à leur départ de Harper's place (à l'embouchure de la Stewart River), le Père Tosi dire tout bas à l'Archevêque : « Ayez soin d'en finir avec cet homme avant d'arriver à Nulato. » Il déclara aussi que le fait d'avoir tué l'Archevêque ne lui troublait pas le moins du monde la conscience, mais qu'il avait du remords pour une autre chose qu'il avait faite quelques années auparavant. Son interlocuteur lui demandant quelle était cette chose, il coupa brusquement la conversation, et s'en alla (1).

Correspondance entre Fuller et Walker.

De S. Michel, Fuller écrivit à Walker, pour l'informer de ce qu'il avait fait, conformément à la parole de Walker : « Débarrassez vous de cette homme, et ce sera la fin des Catholiques dans ce pays. » (2) Pendant l'été, lorsque le petit steamer qui dessert les stations sur le fleuve, arriva à Nuklukayet, Walker montra cette lettre à Harper, ainsi qu'au Révérend Ellington, ministre anglican du Mackensie. L'un et l'autre déclarèrent que cette lettre contenait les choses les plus compromettantes, et M. Ellington ajouta « que, d'après les lois d'Angleterre, cette lettre était suffisante pour faire pendre Fuller sans autre témoignage. » (3)

Walker répondit à la lettre du meurtrier, et fut aussi imprudent que lui. Il s'en aperçut trop tard, et déclara à

---

(1) Barnum, art. cité.
(2) Id.
(3) Id.

plusieurs reprises qu'il eût volontiers donné mille dollars pour rentrer en possession de cet écrit. Plus tard, lorsque Walker arriva à S. Michel, certaines difficultés ayant surgi entre lui et Fuller, celui-ci lui jeta cette menace : « Souvenez-vous que si vous ne tenez pas votre parole, si vous ne m'aidez pas à sortir d'embarras, j'ai encore votre lettre. » Walker fut effrayé, et un compromis fut conclu entre ces deux hommes. Ils se restituèrent réciproquement leurs correspondances, et celles-ci furent brûlées sur le vapeur *Youkon* en présence d'un employé du nom de Jean Beaudouin (1).

Parmi les hôtes de la station de S. Michel se trouvait un ministre épiscopalien avec sa famille, ainsi qu'une institutrice qui hivernait à l'agence. C'était de ce ministre, M. Parker, que Harper avait parlé à l'Archevêque à l'embouchure de la Stewart River. Les dames qui l'accompagnaient, se trouvèrent tellement dérangées par la présence de l'assassin, que l'agent Neuman se décida à l'éloigner. Il le remit entre les mains de l'ingénieur Beaudouin, qui l'emmena à Andreieffski, le poste le plus proche. Ce fonctionnaire raconta plus tard que, pendant leur séjour à Andreieffski, Fuller fut atteint, dans la nuit de chaque vendredi, d'effrayantes attaques de frénésie. Pendant ces accès, il courait autour de l'habitation, criant sans cesse qu'il lui fallait arriver à Nulato avant le Dimanche (2).

Non content du crime horrible qu'il avait commis, ajoute le Père Tosi, Fuller en voulait à la vie des deux Jésuites qui avaient accompagné l'Archevêque, particulièrement du Père Tosi lui-même (3).

---

(1) Tosi, art. cité.
(2) Barnum, art. cité.
(3) Tosi, art. cité.

Ayant appris que ce missionnaire avait l'intention de gagner San Francisco, le meurtrier eut l'impudence d'écrire à l'agent pour le prier d'empêcher à tout prix le départ du religieux.

L'enterrement à St Michel.

Le corps avait été mis dans un cercueil de zinc et déposé dans l'ancienne église grecque de S. Michel, en attendant le transfert à Victoria. Au printemps, comme on allait démolir l'église, il fut transporté à l'ancien fort, où il resta jusqu'au mois de juillet 1887.

En mai de cette même année, les Pères Tosi et Robaut avaient, selon les conventions, entrepris le voyage vers le bas du fleuve, s'attendant à revoir l'Archevêque en pleine santé, et dans toute la joie de ses succès apostoliques. Quelle fut leur consternation en apprenant la terrible vérité ! D'abord ils se refusèrent à croire aux nouvelles qu'on leur donnait ; mais il fallut se rendre à l'évidence.

Les religieux se rendirent en toute hâte à S. Michel, où ils retrouvèrent les restes du vénére prélat, non encore inhumés, enfermés dans le cercueil, entouré de glace pour préserver de la corruption la dépouille du grand missionnaire. Ils espéraient que l'un des steamers qui abordent à S. Michel chaque année, prendrait ces restes précieux à bord. Mais ils furent déçus dans leur attente.

« J'avais espéré, dit le père Robaut, que le capitaine Healy du cutter *Bear*, qui était attendu chaque jour, étant catholique, se chargerait de la funèbre mission ; mais lui aussi, bien que désireux de faire tout ce qu'il pourrait, dit qu'il n'était pas en son pouvoir de satisfaire à nos vœux ; car il fallait que le permis fût donné par le gouvernement. Il ne restait qu'à ensevelir la dépouille de l'Archevêque à S. Michel.

Aussitôt que j'eus reçu la réponse du capitaine Healy, je pris mes mesures pour l'enterrement. Je choisis un coin du cimetière russe, à deux cents yards du poste, exactement au-dessus de la mer, comme étant l'endroit le plus sec. La fosse étant prête, six Blancs, qui se trouvaient alors à S. Michel, portèrent le cercueil au cimetière. Parmi ceux qui suivaient le triste cortège, se trouvaient deux ministres presbytériens. Lorsqu'on fut arrivé à la fosse, je récitai les prières liturgiques sur le corps de l'Archevêque, et je bénis la tombe. M. Romanoff confectionna à mon instigation une grande croix, qui devait être entourée d'une palissade. Sur la croix devait être tracé, en caractères romains, le nom de Sa Grandeur avec ses titres. » (1)

Après ces tristes cérémonies, le P. Robaut retourna dans l'intérieur, chez les populations parmi lesquelles l'Apôtre avait trouvé la mort.

Le Père Tosi s'était embarqué sur le *Dora* pour annoncer au monde civilisé la douloureuse nouvelle. Lorsque ce steamer arriva à Unalaska, il trouva dans le port le cutter *Bear* du gouvernement américain. Le capitaine du cutter vint à bord du *Dora* pour s'enquérir de l'assassin de Mgr Seghers, et il fut décidé que le *Bear* irait à S. Michel pour arrêter Fuller. Ce navire arriva au fort dans l'après-midi du 7 juillet 1887. On avait parlé déjà de lyncher le meurtrier, mais on n'avait pu le faire à cause du petit nombre de Blancs. Aussitôt le cutter arrivé, un détachement de marins descendit à terre. Ces hommes montèrent à l'agence, et demandèrent où se trouvait le coupable. On leur indiqua la tente où il se

(1) Van Rensselaer; art. cité,

tenait, et lorsque l'officier y pénétra, Fuller feignait de dormir. Il fut arrêté aussitôt et transporté à bord du cutter. Les deux Indiens, compagnons de voyage de Mgr Seghers, avaient été amenés pour être conduits à Sitka comme témoins. Walker, qui se trouvait également à S. Michel, mit tout en œuvre pour empêcher les Indiens de partir. Il parvint à effrayer Koihatoy à tel point que celui-ci s'échappa et retourna à pied dans le centre du pays. Sennetoh resta ferme, et fit route pour Sitka. (1)

Hommages et regrets.

Lorsqu'on apprit la funèbre nouvelle, un immense cri de douleur s'éleva à travers tout l'Ouest de l'Amérique. Il était mort, assassiné, le grand Évêque que l'on aimait et admirait depuis tant d'années, l'Apôtre infatigable qui avait consacré son cœur et sa vie aux missions de Vancouver, d'Alaska, de l'Orégon. Il était mort, le grand homme dont l'Ouest était fier! « Tout le peuple le pleura! » rarement cette parole s'était plus entièrement vérifiée. Tout le peuple le pleura, parce que tout le peuple perdait en lui un pasteur, un père et un conseiller.

Les journaux firent retentir son nom dans toutes les parties de l'Amérique, et la voix de l'Europe s'associa à ce concert de louanges et de regrets.

Et les catholiques n'étaient pas seuls à redire son éloge; les organes protestants rendirent à sa mémoire les plus solennels hommages : que l'on écoute cette ode enthousiaste chantée par le protestant *Victoria Colonist* :

« Un grand homme est allé à son éternelle récompense : S. G. l'Archevêque Seghers, l'aimé de son peuple, de tout le

---

(1) Barnum; art. cité.

peuple de l'île Vancouver, a été assassiné en Alaska. Avec une ardeur vraiment apostolique et un brûlant désir de servir la cause du Maître, il a pris sa vie en ses mains, et s'en est allé aux frontières les plus reculées du « pays du soleil de minuit », pour évangéliser les païens, et leur porter la connaissance de Celui à qui il avait voué son existence!

L'histoire de ses voyages est des plus intéressantes; chaque jour nous attendions une nouvelle description pleine de charme de cette *terra incognita*, l'intérieur de l'Alaska, lorsque le télégraphe nous apporta de San Francisco la douloureuse nouvelle de sa mort. Nous savons peu de chose de la manière dont il a péri; peu de chose de ses compagnons, les prêtres, sauf de Fuller qui, dans un accès de folie, lui a enlevé la vie; peu de chose, sinon que le saint homme est mort au chemin du devoir, mort loin de sa demeure et de ses amis, et de tout ce qu'il aimait, mais le cœur brûlant de l'amour du Sauveur et de ses frères... Il est mort au poste du devoir, exécutant l'ordre autrefois donné aux apôtres : « Allez, et enseignez toutes les nations... »

En face d'un aussi admirable sacrifice de soi-même, notre pratique dix-neuvième siècle prend un plus noble aspect; car il nous dit que les jours d'héroïsme chrétien ne sont pas morts.

L'archevèque Seghers était un homme tout aimable; son cœur était celui d'un petit enfant, et son âme était pure comme la neige sans tache. Il avait de plus une puissante intelligence. Il y avait peu d'hommes, au moins en Canada, qui pussent se mesurer avec lui sur le terrain des connaissances classiques; comme linguiste il était remarquable : il connaissait tous les idiomes variés de la côte Ouest et des Indiens d'Alaska; il savait chanter leurs chants et raconter leurs traditions.

Il a mis en musique un choix nombreux de morceaux saisis au vol parmi les chants de leurs ménestrels, et ces morceaux semblaient fort musicaux, lorsqu'il les chantait de cette ample et forte voix qui était une musique en elle-même.

Avec tous ces grands dons de l'esprit et du corps, il

était l'humilité personnifiée, parceque sa vie était consacrée à cette divine charité qui est un des plus glorieux dons de Dieu. Il peina sans relâche dans son diocèse qu'il aimait d'un amour intense, jusqu'à abandonner le riche siège d'Orégon, avec le titre d'archevèque, pour accepter celui de Vancouver, beaucoup plus pauvre et de moindre dignité.

Voulez-vous voir son monument? Regardez autour de vous! Vous le voyez dans les belles constructions qu'il a élevées, pour lesquelles il a gagné lui-même en grande partie l'argent nécessaire, par ses conférences sur le continent; vous le voyez dans ces institutions de charité et d'éducation qu'il a fondées et développées; vous le voyez dans la vie du peuple qu'il a administré; et pardessus tout vous le voyez — lumière parmi les ténèbres — dans la grande œuvre qu'il a faite parmi les Indiens!

A la résidence épiscopale il y a des pleurs et des lamentations: — la douleur de ses collaborateurs sur leur aimé Père en Dieu qui est retourné à son Créateur sur les rives inhospitalières du perfide Youkon. Il y a des lamentations aussi parmi les fidèles, pour la perte de celui qui était leur guide, leur conseiller et leur ami. Une ombre épaisse de regrets est suspendue sur notre belle ville, pour la fin prématurée de celui qui était un bon citoyen, un chrétien tolérant, un affable et distingué gentleman.

Vraiment il a sa récompense. Tous les visages étaient tristes, hier, à l'annonce de la douloureuse nouvelle; nombreux et fervents furent les éloges de l'Archevèque défunt.

Ah! si nous avions pu être présents lorsqu'il gisait, mort, dans ce terrible pays, nous eussions vu sur son visage un reflet éclatant de la céleste joie qui déjà l'enveloppait. Il ne devrait point y avoir de regrets, point de tristesse, point de douleur, pour une mort comme celle-ci! Comme les premiers martyrs, il a combattu le bon combat; nous pouvons nous tenir assurés qu'il a supporté les affres de l'agonie avec une chrétienne force, et lorsque la dernière lueur des visions de cette terre l'abandonna, il se trouva baigné des splendeurs

de l'amour de Dieu, glorifiant à jamais Celui dont la bénédiction a jeté une auréole sur les jours de sa vie terrestre! »

La douleur s'exprimait, profonde, intense, dans l'Amérique entière, surtout dans les provinces qui avaient eu le bonheur de voir le grand missionnaire à l'œuvre, et de pouvoir apprécier ses vertus. Mais partout, au sein du deuil, on semblait entrevoir les splendeurs d'un triomphe, et les regrets faisaient place à l'admiration : si l'on pleurait le grand Évêque défunt, on célébrait le Martyr.

Mgr Brondel s'écriait en annonçant la triste nouvelle à son peuple :

« Nous avons perdu celui qui a visité mainte mission en Montana, celui qui obtint du S. Siége l'érection de ce territoire en diocèse, et nous a amenés vers vous. Nous avons perdu l'apôtre de l'Alaska, envoyé de Rome par Léon pour porter la Foi catholique aux extrémités les plus reculées de la terre. Nous avons perdu le Saint qui, à l'imitation de S. Liévin descendant du Siége épiscopal de Dublin pour porter la foi aux sauvages des Flandres, descendit en nos temps du Siége archiépiscopal d'Orégon, pour se frayer une route, en missionnaire, au travers des neiges du Youkon, et porter la foi aux Esquimaux. Nous avons perdu l'ami de notre vie entière, qui, dans le dernier acte de son existence, nous a enseigné à mourir courageusement pour le service de Dieu. Sa mémoire reste en bénédiction, et sans anticiper sur la voix de l'autorité, nous aimons à nourrir l'idée qu'il est mort de la mort du martyre. »

CHAPITRE V.

Procès du meurtrier. — Funérailles de Mgr Seghers.

Le meurtrier de Mgr Seghers avait été embarqué sur le steamer *Bear*, puis sur le *Rush*, et conduit à Sitka, la capitale du territoire. Vers la fin de l'année 1887, il fut traduit devant la cour d'assises de cette ville. Parmi les témoins qui déposèrent en cette cause, les plus importants étaient Walker et Sennetoh (ou Sneetaw), l'un des Indiens qui avaient assisté à la scène du crime. Etaient cités aussi : l'agent Frederickson de Nulato, Johnson, résidant à la même station lors de l'arrivée de Fuller, Antonie, agent à St-Michel, les Pères Tosi et Robaut, le commissioner Johnson, auquel Fuller avait avoué son crime à son arrivée à Unalaska. Le procès.

Sennetoh raconta comme suit la scène du crime :

« Cette nuit, ils voulurent coucher dans une barrabarra, mais l'Évêque ne le permit pas, et il ordonna de continuer à marcher. Mais la neige était haute. Le témoin croit qu'avant d'arriver au camp, Fuller et l'Évêque eurent une altercation, mais il n'a pu comprendre ce qu'ils disaient. Ils campèrent en un endroit où les Indiens sèchent leur poisson en été. Le matin, l'autre Indien et Fuller se levèrent, et l'Évêque demanda ce qu'il y avait. On lui répondit qu'il était trop tôt pour se lever, et ils se recouchèrent. Le témoin était endormi, lorsque

Fuller et l'autre Indien se levèrent de nouveau. Alors tout le monde se leva. Fuller se tenait de l'un côté de l'Évêque et le témoin de l'autre. Le second Indien était du même côté que celui-ci, mais plus éloigné de l'Évêque. Fuller fit feu au moment où le témoin se baissait pour ramasser ses mitaines. La balle frappa l'Évêque à l'œil et lui traversa la tête. Il tomba, et expira sur le coup. Le témoin se disposait à arracher le fusil à Fuller, mais celui-ci, tenant l'arme d'une main, tendit l'autre au témoin, en lui disant, qu'il était fort heureux que ce gaillard-là (l'Évêque) fût enfin abattu. » (1)

Fuller, au contraire, soutenait qu'il s'était vu attaqué par Cretaw (Koihatoy), qui avait levé sa hache pour le frapper. Il avait saisi un fusil, et tandis qu'il levait son arme en touchant la batterie, le coup était parti et avait frappé l'Évêque en plein corps. (2)

« Je pourrais même soutenir, ajoutait-il, que l'Évêque n'a pas été tué du tout, il peut être mort de mort naturelle. J'y étais en ce moment, je sais ce qui est arrivé. »

Cette déclaration fut faite avec tout le calme imaginable, en un langage lent et mesuré, et lorsque le juge l'invita à s'énoncer plus rapidement, il demanda à pouvoir réfléchir avant de parler. D'ailleurs pendant tout le procès, Fuller fit preuve d'un imperturbable sang-froid ; son œil restait continuellement attaché sur le sol, toujours au même endroit, et personne ne parvenait à rencontrer son regard. Il semblait même attacher fort peu d'intérêt aux dépositions des divers témoins. Seules les déclarations de Sennetoh et de Walker

---

(1) Rapport de l'Attorney d'Alaska.
(2) Id.

éveillèrent en lui l'esprit de discussion. Tandis que ces témoins parlaient, il était toujours en communication avec son défenseur et ne cessait de lui suggérer les demandes à faire.

Pendant le plaidoyer de son avocat, Mre Delaney, tandis que les auditeurs étaient sous le coup d'une véritable émotion, Fuller restait froid comme glace, sans que le moindre mouvement vînt briser son immobilité de statue.

Dans l'ensemble, l'attitude de Fuller avait été inconstante et variable, non seulement dans ses déclarations au sujet du crime, mais encore dans la manifestation de ses sentiments. Ainsi il avait dit préférer la mort à la prison, ce qui n'empêcha pas une expression de joie de se répandre sur ses traits lorsqu'il apprit qu'il échapperait à la peine capitale.

Les débats furent longs, et le jury resta en délibération pendant soixante et une heures. Il sortit avec un verdict conçu en ces termes : « Nous trouvons le prisonnier coupable de meurtre. » La lecture du verdict ne fit d'abord guère impression sur l'homme qu'il intéressait le plus ; mais bientôt un éclair de joie brilla sur son visage et toute son attitude manifesta un grand soulagement. Le meurtrier fut condamné à dix ans de travaux forcés, et à une amende de mille dollars.

Le jugement de la cour de Sitka fut mal accueilli du public, et les journaux s'en emparèrent pour le critiquer vivement. Le sentiment général était que, ou bien le jury devait déclarer Fuller coupable d'assassinat, ou bien il devait l'acquitter sur le fondement de l'irresponsabilité.

On racontait parmi le peuple que dix-neuf votes avaient eu lieu au sein du jury, et que toujours huit des jurés avaient opiné pour l'assassinat (*murder*) tandis que les quatre autres

ne voulaient point se rallier à leur avis. (1) C'est alors que le juge avait déclaré que le verdict pouvait déclarer Fuller coupable de meurtre (*manslaughter*), si, dans l'opinion des jurés, il n'avait pas eu l'intention déterminée de donner la mort. Or, disait-on, d'après les témoignages recueillis, et d'après les aveux que Fuller lui-même avait faits dans sa lettre à Walker et dans sa déclaration au commissionner Johnson, il était impossible de soutenir pareille opinion.

On critiquait également certaines négligences de l'instruction. Les témoins affirmaient que la balle avait atteint l'Archevêque au dessus de l'œil gauche, tandis que Fuller soutenait que la victime avait été frappée en plein corps. (2) On trouvait inexplicable que l'on n'eût pas fait l'autopsie. Un autre élément de grande importance avait été négligé. On n'avait point produit le journal de voyage de Mgr Seghers, dans lequel on aurait trouvé, à ce que pensait le public, des renseignements précieux relativement à l'impression de l'Archevêque sur l'état mental de son compagnon de voyage. On avait donné seulement quelques extraits du journal. (3)

On remarqua encore l'attitude étrange de Walker durant tous le procès. Déjà cet homme avait fait une fâcheuse impression sur ceux qui l'avaient vu de près. M. Heynen, missionnaire à Sitka, eut avec lui de fréquents rapports ; tout en le croyant encore un ami dévoué du défunt Archevêque, il n'avait pu se garder d'un sentiment de défiance, causé par

---

(1) Aux États Unis le verdict doit être unanime.

(2) L'autopsie a démontré plus tard que Fuller était dans la vérité.

(3) Il est vrai que ces extraits reproduisaient les parties essentielles; mais l'opinion publique ne s'en tint point satisfaite.

les allures hypocrites de Walker, qui ne cessait de s'ingérer d'une manière indue dans le procès. Il avait, chose étrange! des entretiens avec Fuller, alors détenu à Sitka. Un jour, après un de ces entretiens, qui avait tourné en altercation, il dit à M. Heynen que l'assassin accuserait Sennetoh du crime, qu'il fallait prendre des précautions à cet égard. Interrogé durant l'instruction sur les correspondances qu'il avait eues avec l'inculpé, il avait cité quelques passages seulement des lettres échangées. Au cours des débats, il récita en entier la lettre que Fuller lui avait adressée après le meurtre. L'avocat de l'accusé prit occasion de ce fait pour détruire la déposition de Walker, le plaisantant sur l'incroyable fidélité de sa mémoire.

Mais ce qui est plus grave, c'est que, durant la disposition de l'Indien, Walker lui fit à plusieurs reprises des signes, pour lui dicter ce qu'il avait à dire. L'avocat de Fuller, ayant remarqué ce jeu insolite, le fit acter. Quatre ou cinq témoins affirmèrent sous serment avoir vu les gestes trop expressifs de Walker, et celui-ci ne protesta point.

Ces incidents ne manquèrent pas de provoquer des commentaires. On se demandait quelles pouvaient être les intentions de Walker. L'idée de bien des gens fut qu'il cherchait à ébranler la confiance que l'on aurait pu avoir dans la déposition de l'Indien, et de fait « il semble que le jury ait attaché plus d'importance à la version de l'accusé » qu'à celle du témoin (1).

(1) Rapport de l'Attorney. — Nous tenons les détails sur l'attitude de Walker du R. M. Heynen lui-même,

Comme on le voit, le procès de Sitka ne jette guère de jour sur le drame qui s'était déroulé près de Nulato, les faits eux-mêmes n'ayant point été entièrement élucidés. Quant au mobile qui a poussé l'assassin, quant à son état mental et à l'occasion qui a déterminé son acte, le voile qui les couvrait n'a pas été entièrement écarté. Peut-être l'avenir fera-t-il pleine lumière sur ce navrant épisode.

Déjà les révélations du P. Tosi, et surtout l'enquête du P. Barnum, ont dévoilé que Fuller n'a pas agi sous la seule impulsion de la folie ; des influences étrangères, de haine et de rancune contre le missionnaire catholique, ont poussé au crime un malheureux qui y était trop bien préparé, et nous ne croyons pas être téméraires en affirmant que le drame de Yissetlatoh n'aurait pas eu son triste dénouement, si Mgr Seghers n'eût voulu planter la croix sur les rives du Youkon.

Les funérailles. Près de deux années s'étaient écoulées depuis que le grand missionnaire avait trouvé la mort sur les rives du Youkon.

Dès le mois d'août 1887, des démarches avaient été faites auprès du gouvernement des Etats-Unis pour obtenir la translation du corps de Mgr Seghers. Ordre avait été donné par la « Treasury » que le *Bear*, alors en croisière dans la mer de Béhring, prît à bord les restes de l'Archevêque assassiné. Mais les dépêches gouvernementales ne parvinrent au Capitaine Healy qu'à son retour à San Francisco. « Il souhaitait, comme il le dit dans une lettre que nous avons en main, que l'honneur lui fût dévolu de transporter ces restes sacrés : il le désirait parce que catholique, et à cause du lien d'amitié qui avait

uni son frère, l'Evêque Healy de Portland (Maine), et l'Archevêque. » Aussi s'empressa-t-il d'écrire à Mgr Healy qui demanda l'intervention de S. E. le Cardinal Gibbons. Celui-ci oblint du gouvernement des instructions d'après lesquelles le capitaine se rendrait à S. Michel l'été suivant (1888), et prendrait la dépouille mortelle de Mgr Seghers à bord du *Bear*.

Sur le point de toucher la côte d'Alaska, le capitaine fut informé que plusieurs baleiniers étaient en détresse dans la mer de Béhring. Il s'empressa de les secourir, et revint de sa croisière ayant à bord les équipages de quatre navires naufragés. Ces circonstances lui rendaient impossible d'exécuter les instructions reçues. Il écrivit au lieutenant Emory, commandant la *Thétis*, le priant de prendre sur lui la mission dont il était chargé. Le lieutenant accepta volontiers une tâche aussi honorable (1).

Au mois de novembre 1888, le lieutenant Emory, fit savoir à Mgr Lemmens, le successeur du regretté Archevêque sur le siège de Vancouver, qu'enfin les vœux

(1) On a reproché assez sévèrement au capitaine Healy sa conduite en ces circonstances. Nous croyons qu'on l'a condamné à tort Impossible de méconnaître que le capitaine du *Bear* se soit employé avec zèle à obtenir la translation du corps, et qu'il ait brigué l'honneur de remplir cette mission. Nos renseignements à ce sujet sont indiscutables; nous avons en main la copie officielle émanée de la « Treasury » de toute la correspondance échangée à ce sujet : 1° lettre du secrétaire d'Etat (22 août 1887) apostillant le télégramme par lequel le Consul M. Stevens fait la première demande; 2° lettre du département au Secrétaire d'Etat (22 août 1887); 3° lettre de S. E. le Cardinal Gibbons (29 mars 1888); 4° lettre du département au Cardinal (31 mars 1888); 5° Extrait d'un rapport du capitaine Healy au département (16 mai 1888); 6° lettre du capitaine Healy au lieutenant Emory (9 août 1888); 7° Réponse du lieutenant Emory (9 août 1888); 8° Extrait d'un rapport du capitaine Healy au département (6 septembre 1888).

du clergé et de la population allaient être exaucés. Le 11 septembre de la même année, les restes mortels de Mgr Seghers avaient été exhumés et transportés à bord de la *Thétis*. Le jeudi, 15 novembre, à 9 heures du matin, LL. GG. Mgrs Lemmens et Brondel se rendirent à Esquimalt pour recevoir le corps, et le transporter à la maison épiscopale de Victoria. Plusieurs membres du clergé les accompagnaient, ainsi qu'une nombreuse députation de fidèles. Un petit vapeur les transporta à bord du vaisseau. Tous s'agenouillèrent sur le pont, et Mgr Lemmens fit une courte prière. Une impression profonde, de solennelle tristesse, régnait sur tout cet ensemble ; et lorsque la voix tremblante de l'Evêque fit sentir aux assistants l'émotion qu'éprouvait son cœur, des larmes mouillèrent tous les yeux.

Le juge Johnson, d'Unalaska, remit à l'Evêque les effets personnels du défunt, y compris son journal de voyage, sa montre, son sceau et son anneau pastoral. Alors les restes mortels de l'Archevêque furent descendus dans une des embarcations du vaisseau. Le clergé et la députation prirent place dans la chaloupe à vapeur, qui remorqua le canot. Lorsque le corps quitta le flanc du navire, les pavillons furent mis en berne, les clairons sonnèrent, la cloche du bord tinta le glas, et les embarcations s'acheminèrent vers le quai au milieu du plus profond silence : tous les bâtiments présents, parmi lesquels se trouvait l'*Ancon*, sur lequel l'Archevêque avait fait la dernière traversée de Victoria à Juneau, avaient mis pavillon en berne.

Au passage devant l'*Espeigle*, de la marine anglaise,

un détachement de soldats rangés sur le pont de quart présenta les armes. Il était beau de voir rendre hommage par deux grandes nations à un soldat de la croix tombé au champ d'honneur.

Comme dans le port, aux maisons d'Esquimalt et de Victoria, les drapeaux flottaient en berne ; une foule immense se joignit au cortège et suivit le corps porté par six marins. A la résidence épiscopale, toute tendue de noir, le cercueil fut déposé sur un catafalque drapé de deuil, et les prières des défunts furent chantées par le clergé. A la tête du cercueil se dressait la rude croix de bois qui avait été plantée sur la tombe de l'Archevêque à S. Michel.

Elle portait l'inscription :

Ici repose
Sa Grandeur l'Archevêque Charles Seghers
Évêque de Victoria
décédé l'an du Seigneur 1886.

Trois couronnes de fleurs, que des mains amies avaient déposées sur la tombe solitaire au bord de la mer de Béhring, ornaient le catafalque.

Le corps resta à la résidence jusqu'au lendemain. Le cercueil fut ouvert, et les regards des amis et dévoués collaborateurs du grand Archevêque purent contempler ce que la mort l'avait fait. Les traits étaient méconnaissables, mais le corps était presqu'intact. Les médecins s'empressèrent de rechercher les traces de la balle qui avait tué l'Evêque. En vain ils les cherchèrent au front et à la tête, et finirent par découvrir la plaie au côté gauche de la poitrine. La balle avait passé exactement au-dessus du cœur en traversant l'aorte : la mort avait dû être instantanée.

Les funérailles solennelles furent chantées par l'archevêque d'Orégon, Mgr Gross. On remarquait dans l'assistance les évêques de New-Westminster, de Nesqually, de Montana et de Victoria. A la fin de la cérémonie, Mgr Brondel fit l'oraison funèbre du défunt : ce discours amena mainte larme aux yeux des auditeurs. Un souvenir fut distribué aux nombreux assistants ; il portait l'image du regretté prélat avec cette inscription :

« Souvenez-vous de vos pasteurs, qui vous ont dit la parole de Dieu ; considérant la fin de leur carrière, imitez leur foi. (Héb. XIII 7.)



PRIEZ POUR LE REPOS DE L'AME

DE

Mgr CHARLES J. SEGHERS

ARCHEVÊQUE DE L'ÎLE VANCOUVER

Né à Gand, Belgique, le 26 décembre 1839 ;
Ordonné à Malines, le 30 mai 1863 ;
Consacré Evêque de l'île Vancouver, à Victoria B. C.
le 29 juin 1873 ;
Nommé Archevêque d'Emèse, i. p. i.
et coadjuteur d'Orégon, le 10 décembre 1878 ;
Archevêque d'Orégon, le 10 décembre 1880 ;
Renommé au siège de Vancouver, le 7 mars 1884 ;
Assassiné sur les rives du Youkon, près de
Nulato A. T., le 28 novembre 1886 ;
Inhumé temporairement à S. Michel,
le 6 juillet 1887 ;
Exhumé et pris à bord du steamer *Thétis*, des
Etats-Unis, le 11 septembre 1888 ;
Inhumé à Victoria B. C., le 16 novembre 1888.

—

Le dernier adieu de l'Archevêque :

Adieu, je pars pour l'Alaska ; Dieu sait quand je reviendrai... si je reviendrai ! Priez pour moi ! »

La précieuse dépouille fut déposée dans le caveau sous la cathédrale, à côté de Mgr Demers et de M. Jonckau.

Ces restes vénérés reposent dans un riche cercueil monté en argent. On y déposa aussi les deux palliums qu'avait portés le défunt.

On lit, sur une plaque d'argent, cette simple inscription :

Most Rev. Charles John Seghers
Died Nov. 28th 1886 : aged 47 years
R. I. P.

EPILOGUE.

Les protestants avaient répandu le bruit que les religieux, compagnons de voyage de l'Archevêque, l'avaient assassiné. (1) Ceux-ci ne pouvaient opposer à cette odieuse calomnie une protestation plus éclatante, que de continuer l'œuvre du regretté prélat ; le P. Tosi demanda l'autorisation de retourner sur les rives du Youkon : ainsi la mort de Mgr Seghers fut la cause directe de l'établissement des missions d'Alaska.

Le 8 août 1887, le Père Tosi, accompagné du Père Ragaru et du Frère Giordano, s'embarquait pour la côte méridionale d'Alaska, et abordait quelques jours plus tard près de Chilkoot. Les missionnaires refirent le voyage de l'année précédente. Le 8 septembre, anniversaire de leur séparation d'avec l'Archevêque, ils se retrouvaient à peu près à l'endroit où ils l'avaient quitté. Le Père Tosi célébra la S. Messe pour le repos de son âme.

---

(1) Une lettre écrite, croyait-on, par le missionnaire protestant Parker, avait répandu cette accusation. Parker ne trouva d'autre justification que de dire que ce n'était pas lui, mais sa femme qui était l'auteur de la lettre.

L'année suivante, la mission fit de rapides progrès ; outre le Père Genna et le Frère Rosati, trois religieuses de la Congrégation de Ste Anne, dont une Belge, Sœur Marie-Josèphe, débarquaient à S. Michel. On mit alors la main à l'œuvre pour l'établissement de stations définitives ; la première fut celle de Holy-Cross. Les commencements furent extrêmement pénibles ; durant le premier hiver, les sœurs furent accablées par la maladie On se figure ce que fut pour elles ce long hiver de plusieurs mois passé dans une demeure à peine ébauchée. Mais si la nature semblait devoir succomber, la grâce leur donnait non-seulement la résignation, mais une force d'âme peu commune, et la joie au milieu des épreuves. Le Père Tosi attendait pour le printemps un renfort de trois religieuses, mais son espoir fut déçu. Il fallut attendre jusqu'en juin 1891, pour voir arriver les nouvelles Sœurs.

La station de Holy Cross se compose de trois corps de bâtiments. La maison des Sœurs a 80 pieds sur 20 ; elle est bâtie entièrement au-dessus du sol, à deux étages. A 400 mètres de ce bâtiment se trouve la maison des Pères. Elle comprend, comme celle des Sœurs, des locaux d'école et des dortoirs pour les élèves. Entre les deux maisons s'élève une gracieuse petite église en bois.

Le succès dépassa bientôt les espérances. Dès l'ouverture des écoles, les élèves affluèrent, et leur nombre alla augmentant à ce point, qu'en 1892 il y avait 80 internes, plus une trentaine d'externes (1).

Les enfants montrent en général les meilleures disposi-

---

(1) Parmi ces élèves se trouvent deux enfants de Walker, qui mourut à S. Francisco, en 1891, d'un accès de delirium tremens.

tions. A un naturel éveillé, vif et énergique, ils joignent un profond sentiment de piété et une innocence qui ravit. Dès 1890, plusieurs d'entre eux se montrèrent suffisamment instruits et assez bien disposés pour pouvoir être admis à la première communion.

C'était la première fois que, sous le ciel d'Alaska, s'accomplissait cet acte sublime. Avant de leur donner le Pain des Anges, le Père Tosi se retourna vers les enfants pour leur adresser quelques paroles d'édification ; mais il fut tellement ému en voyant leur contenance modeste et recueillie, qu'il lui fut impossible de dire une parole ; et tandis que la cérémonie sainte s'achevait, de grosses larmes brillaient dans tous les yeux.

Bientôt une nouvelle mission fut fondée au cap Vancouver, à 500 milles au Sud de S. Michel. Cette mission également se développa avec rapidité.

Toutefois les Pères n'oubliaient pas l'intérieur du pays.

Ils eurent la douleur de devoir abandonner le poste de Nuklukayet. De nombreux mineurs s'y étaient donné rendez-vous, pour exploiter les gisements d'or et de cuivre que l'on y avait découverts. Ces aventuriers sans foi ni mœurs, avaient tellement perverti les indigènes, que l'on voyait se produire des orgies sans nom, et que l'on n'entendait plus que des propos d'une obscénité révoltante. Désespérant de faire quelque bien, les missionnaires se décidèrent à quitter cette mission et à transporter ailleurs le centre de leurs travaux. Ils s'établirent à Nulato, et s'attachèrent rapidement à cette nouvelle station, à cause des fruits abondants qu'ils y recueillaient. De là, ils continuèrent à visiter de temps en

temps les Indiens et les mineurs de Nuklukayet, mais hélas ! sans aucun résultat.

N'est-il point frappant que Nuklukayet, où la mort de Mgr Seghers a été trâmée, soit en quelque sorte livré à la perdition, tandis que Nulato, le terme désiré de son voyage, est béni du Ciel, et voit germer en riches moissons les semences de salut ?

A la fin de 1892, il y avait en Alaska huit Pères, cinq Frères et six Sœurs. Les Pères Muset, Robaut et Barnum, avec les Frères Giordano et Negro, étaient attachés aux écoles de Holy Cross, où résidait le Père Tosi, qui de là rayonnait à travers le pays. A Holy Cross se trouvaient également les six Sœurs. Nulato était occupé par les Pères Ragaru et Judge, et le Frère Rosati. Le Père Tréca, qui se trouvait au cap Vancouver avec les Frères Cunningham et Power, y fut rejoint au mois de juillet 1892 par le Père Parodi.

La fin de 1894 vit le couronnement de l'œuvre de Mgr Seghers : la mission d'Alaska fut érigée en Vicariat Apostolique, sous l'autorité de Mgr Tosi. Cet acte du S. Siège garantit définitivement la stabilité d'une œuvre dont la création avait coûté tant d'efforts et de peines.

* * *

Fidèle au programme de vie du missionnaire, que lui-même avait tracé à son ami, M. Jonckau : « Venez, pour faire prospérer ce que d'autres auront commencé, pour commencer vous-même ce que d'autres feront prospérer », Mgr Seghers n'avait pas seulement consacré son zèle à

soutenir et à développer les œuvres existantes, à Vancouver, en Orégon; là comme en Alaska, il avait été le pionnier, explorant des régions nouvelles, pour y faire pénétrer l'Evangile.

A Vancouver il avait, le premier, visité la Côte Ouest; il eut, avant sa mort, le bonheur d'en voir les populations converties au Christ;

en Orégon, il avait exploré la Région des Lacs et le versant Sud-Ouest des Montagnes Rocheuses, prenant sur lui la tâche aride et sans consolation « d'aller voir ce que l'on pourrait faire »;

en Alaska encore, il était allé « ouvrir la route, prendre la direction, espérant que d'autres le suivraient ».

On l'a vu, le sacrifice de l'héroïque missionnaire n'a pas été stérile.

Il rentre dans les plans de la Providence d'attacher l'effusion de sa grâce à la coopération de la créature; et souvent il veut que les germes d'une grande œuvre soient arrosés du sang de celui qui l'a entreprise.

Déjà dans les premiers temps, en voyant les chrétiens surgir chaque jour plus nombreux, à mesure que le glaive des persécuteurs les décimait, Tertullien disait ce mot, tant de fois répété depuis lors : *Sanguis martyrum, semen christianorum.*

Le grand apôtre de l'Alaska n'est pas tombé sous le fer du bourreau ; mais c'est pour Dieu qu'il est mort. S'il n'a pas eu la joie de verser son sang en témoignage de la Religion qu'il allait annoncer sur ces plages lointaines, il tomba néanmoins en soldat du Christ, parce qu'il a voulu garder le poste qui lui était confié, parce qu'il a combattu au premier

rang pour Dieu et pour l'Eglise, et son sang a été une féconde semence de chrétiens.

D'autres recueilleront les riches moissons qu'il a fait germer; l'Eglise inscrira à ses annales une conquête de plus, et des milliers d'âmes devront leur salut à l'héroïsme du Martyr.



TABLE DES MATIÈRES.

DEUXIÈME PARTIE : **Premier Episcopat à Vancouver.**

TROISIÈME PARTIE : **Episcopat en Orégon.**

QUATRIÈME PARTIE : **Second Episcopat à Vancouver.**

